N° 324 — Tome LXXXVIII 16 Décembre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, CHARLES BAUDELAIRE,
R. DE BURY, JACQUES DAURELLE, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GEORGES IZAMBARD,
FRANCIS JAMMES, LEGRAND-CHABRIER, JEAN MARNOLD,
HENRI MAZEL, H. MESSET, CHARLES MORICE, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF,
GABRIEL SOULAGES, A. VAN GENNEP, TANCRÈDE DE VISAN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 324 — 16 DÉCEMBRE 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

MARK TWAIN

Le Legs de 30.000 dollars et autres contes. Traduits et précédés d'une étude sur l'auteur par Michel Epuy. Vol. in-18.................... 3 50

HENRY SPIESS

Chansons Captives, poèmes. Vol. in-18......... 3 50

PAUL FRÉMEAUX

Dans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur. Vol. in-18 3 50

REMY DE GOURMONT

Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910, (Epilogues, Ve série). Vol. in-18...................................... 3 50

LÉON SÉCHÉ

La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe, (Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente), Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits. Portraits inédits de Tattet, Musset, Guttinguer, Arvers, la Reine Pomaré, la Présidente. Vol. in-8... 7 50

OCTAVE UZANNE

Parisiennes de ce temps en leurs divers milieux, états et conditions. Etudes pour servir à l'histoire des Femmes, de la Société, de la Galanterie française, des Mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin. *Ménagères, Ouvrières et Courtisanes, Bourgeoises et Mondaines, Artistes et Comédiennes.* Vol. in-18... 3 50

THOMAS CARLYLE

Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I. Olivier Cromwel avant la Révolution d'Angleterre. Première guerre civile. Entre les deux guerres civiles. Traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18.. 3 50

MARCEL COULON

Témoignages, (L'Unité de Jean Moréas. Anatole France homme d'action. La Complexité de Remy de Gourmont. Le Pli Professionnel chez le magistrat. Sociologie criminelle). Vol. in-18... 3 50

MASSON-FORESTIER

Autour d'un Racine ignoré d'après des documents de famille. Avec le portrait de Racine à 36 ans, à la veille de *Phèdre,* portrait dit de la Champmeslé, publié pour la première fois, et de nombreuses illustrations, fac-similés de lettres de Racine, etc. Vol. in-8.. 7 50

LE ROMANTISME ALLEMAND

ET

LE SYMBOLISME FRANÇAIS

—

En parcourant la collection des *Entretiens politiques et littéraires*, une des plus intéressantes revues de la génération symboliste, mon attention fut attirée par une étude signée Jean Thorel. Cet article, paru en septembre 1891, s'intitule : *les Romantiques allemands et les Symbolistes français.* C'était le temps où les critiques officiels affichaient un beau dédain pour les manifestations poétiques contemporaines. Brunetière seul venait de résumer avec clairvoyance et impartialité les principes esthétiques de la jeune école, dans un remarquable article de *la Revue des deux Mondes* qui forma depuis l'avant-dernier chapitre du tome II de *l'Evolution lyrique.*

S'en tenant aux conclusions de l'éminent critique, M. Jean Thorel se propose de montrer « la ressemblance frappante que présente le mouvement symboliste avec un mouvement littéraire qui eut un retentissement considérable en Allemagne à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci ». L'auteur compare l'esthétique du romantisme allemand aux principes d'art enclos dans les œuvres de nos modernes lyriques, et dégage les points communs entre ces deux attitudes littéraires. Il est étrange que cette étude qui, étant donnée la période troublée où elle parut, atteste une lucidité de jugement peu commune et une sage modération, — n'ait pas été plus souvent citée et commentée. Nul autre que Jean Thorel, en

effet, n'a tenté un rapprochement qui me semble s'imposer. Je voudrais, puisque l'occasion se présente, marquer à mon tour l'étroit rapport qui unit dans la même conception lyrique les poètes de la génération de Novalis et nos symbolistes français.

§

Les symbolistes diffèrent de Hugo et de ses disciples précisément dans la mesure où ils se rapprochent des contemporains de Novalis. C'est avouer qu'entre le romantisme français et le romantisme allemand il n'existe guère que des oppositions, et la plupart fondamentales. Aujourd'hui que l'histoire des littératures comparées a fait de grands progrès, on commence à s'en rendre compte.

Les romantiques français n'ont connu ni les romantiques allemands ni le romantisme allemand; je veux dire ni les hommes d'outre-Rhin ni leurs doctrines.

De fait, pour la génération de 1830, quels sont les romantiques allemands? Gœthe et Schiller. Or, ni l'auteur de *Werther* ni celui des *Brigands* ne font partie de la période qu'on nomme communément le romantisme allemand. Ils appartiennent tous deux à cette époque de transition connue sous le nom de *Sturm und Drang*, qui réagit contre le rationalisme, l'*Aufklärung*, et qui prépare le vrai romantisme. Aussi bien Gœthe et Schiller sont des classiques et la génération allemande de 1795, après les avoir pris pour modèles, les abandonne.

Cette génération de 1795 se compose principalement de Novalis, de Tieck, des Schlegel. Ce brillant triumvirat se met d'abord à la remorque de Gœthe. *Le Wilhelm Meister* de celui-ci eut une profonde influence sur l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen*. Influence d'ailleurs brève. Les jeunes romantiques ne tardent pas à se sentir mal à l'aise avec la grandeur un peu froide de Gœthe l'Olympien. Novalis finit par traiter *Wilhelm Meister* de « Candide dirigé contre la poésie ». La plupart des œuvres de Gœthe apparaissent aux romantiques allemands douées des qualités « qui caractérisent les marchandises des Anglais, très simples, élégantes, commodes et durables ». Si *Wilhlem Meister* est qualifié « d'évangile d'économie politique », les poésies de Schiller sont, à leur tour, appelées « de jolies superfluités ».

C'est que l'idéal d'art des jeunes romantiques d'outre-Rhin est fort élevé. Tout en reconnaissant à Gœthe et à Schiller des qualités poétiques éminentes, ces réformateurs intransigeants aspirent à un lyrisme plus évocateur, plus subjectif, plus inspiré et, pour tout dire, plus intuitif. Entre la réalité et la poésie, pour Novalis, en qui s'incarne tout le romantisme, il n'est pas de différence. Plus une chose est poétique, déclare-t-il, plus elle est vraie. La poésie est le réel absolu. « *Die Poesie ist das æcht absolut Reelle. Dies ist der Kern meiner Philosophie. Je poetischer, je wahrer.* » Cette conception de la poésie repose elle-même sur une doctrine métaphysique et une critique de la connaissance.

Ce qui caractérise en effet le romantisme allemand, c'est l'influence exercée par la philosophie sur les lettres. En 1794, Fichte professe et publie sa *Théorie de la science*. Cet ouvrage est une date dans l'histoire du romantisme. Les jeunes poètes jusque-là oscillent entre Gœthe et Schiller. Mal satisfaits du lyrisme un peu didactique et purement intellectuel de l'un et de l'autre, ils trouvent dans la *Wissenschaftslehre* la synthèse de leurs aspirations inconscientes. Fichte fut le Bergson de sa génération.

Par son idéalisme absolu et suggestif, la *Wissenschaftslehre* libère le moi de toutes les contraintes, de toutes les entraves contingentes. La nature, les choses, c'est l'esprit qui s'objective en prenant conscience de lui-même, mais la « chose en soi » niée par Kant, c'est le moi subjectif, créateur de tout, souverain maître. Par ainsi le moi, la personne acquièrent une puissance illimitée. Ce qui est primitif, irréductible, absolu, c'est le Moi, déclare M. Spenlé (1), qui paraphrase Fichte ; le monde sensible n'existe qu'autant qu'il s'oppose à ce moi et le limite. »

Cette métaphysique qui biffe résolument la réalité extérieure et qui donne au moi créateur une autonomie absolue fut accueillie avec enthousiasme. « Qu'on suive, déclare M. Rouge (2), l'évolution de Frédéric Schlégel le critique, de Baader le physicien, de Novalis le poète, ou de Schleiermacher le théologien, on les voit tous tourmentés d'une même soif de con-

(1) E. Spenlé : *Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Hachette.

(2) Rouge : *Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand*, Fontemoing.

naissance totale, absolue, définitive. » La formule de la nouvelle esthétique était trouvée. Il s'agissait, pour la jeune génération, avide de poésie, de mettre à la place des vieux concepts rationalistes un idéalisme intérieur, un moi profond qui porte en lui sa foi, sorte de démiurge capable de tout éclairer de sa lumière propre.

La doctrine de Fichte mettait aussi en déroute le vieil intellectualisme abstrait et proposait une nouvelle théorie de la connaissance, très féconde en aperçus lyriques de toute nature. Fichte, avec Jacobi, distingue entre l'entendement (*Verstand*), faculté improductrice, inerte de l'esprit, déclare l'auteur de la *Doctrine de la Science*, réceptacle de tout ce qui est et sera déterminé par la raison, — et la raison (*Vernunft*), « sorte de faculté métaphysique, supra-sensible et supra-intellectuelle », qui se rapproche fort de ce que M. Bergson nomme *intuition*.

A leur tour, Novalis et les romantiques allemands marquent quelle différence de nature et non plus de degré sépare l'entendement discursif ou faculté d'assembler des rapports et l'activité créatrice de l'esprit. « Kant n'est plus à la hauteur », écrit l'auteur des *Hymnes à la Nuit*, et il ajoute : « Il ne serait pas impossible que Fichte fût l'inventeur d'une manière toute nouvelle de penser qui n'a pas encore de nom dans la langue courante. Peut-être l'inventeur lui-même n'est-il pas sur son propre instrument l'exécutant le plus habile et le plus ingénieux, encore que je n'affirme pas la chose. Mais il est vraisemblable qu'il se rencontrera des hommes qui sauront mieux « fichtiser » que Fichte » (die weit besser fichtisiren werden, als Fichte).

En parlant ainsi Novalis songeait à lui-même et à ses amis qui cherchaient l'essence de la poésie dans l'exaltation du moi et l'intuitionnisme ou idéalisme intégral. Bientôt, en effet, la philosophie protestante de Fichte, son retour à un rationalisme abstrait ne satisfont plus les jeunes romantiques. On se tourne alors vers Jacobi et Schelling dont la doctrine prête davantage aux applications lyriques. Les poètes de 1795 ne se contentent pas de tourner en ridicule ce que Novalis nomme « l'intellect pétrifiant » ; ils remplacent le mot *Vernunft* par celui de *Gemüth*. Au centre du moi ils installent le cœur, avec tout ce que ce mot comporte de sens intuitif et émotionnel.

Parti de la philosophie de Fichte, Novalis en vient à diviniser le moi esthétique, à en faire la substance de toute réalité. « Son génie poétique exige que le fond de la Nature soit Génie et Poésie », déclare M. Delacroix (1). Entendue de la sorte, la poésie, émanation du moi subjectif et sentiment pur, doit nous mener plus près de l'âme des choses que ne le fait l'intelligence constructive.

Cet idéalisme transcendant, de caractère émotionnel et diffus, ce subjectivisme poétique, cet intuitionnisme lyrique est la base de l'esthétique romantique d'outre-Rhin. Et l'on voit à présent quel abîme sépare nos poètes de 1830 des artistes de 1795.

Outre que le romantisme français n'a pas connu les hommes et les œuvres d'outre-Rhin, il a totalement ignoré les doctrines du romantisme allemand. Sans doute l'école de 1830 exalte aussi l'individualisme et le sentiment poétique, mais il manquera toujours à l'esthétique de Hugo ce fondement métaphysique qui constitue l'originalité du romantisme allemand. Lorsque Novalis parle du sentiment, il entend une lumière supérieure à la clarté de la raison, capable d'éclairer les profondeurs de notre moi absolu et de faire rayonner en notre esprit les plus hauts sommets de l'Etre. Il s'agit là d'une faculté nouvelle, source de connaissance immédiate, dont le fondement est métaphysique et qui a pour but de révéler l'inconnaissable. Cette théorie fait le fond de la philosophie de Jacobi.

Au contraire, lorsque Hugo parle du sentiment, il entend ce mot dans un sens beaucoup plus simple et purement affectif. Les deux romantismes combattent l'un et l'autre au nom de la nature, mais pour les Allemands la nature c'est l'intuition et l'âme; pour Hugo il ne s'agit que d'une réaction contre l'idéal classique et de faire entrer dans l'art le concept de liberté. Les romantiques français n'ont jamais cherché à étayer leur esthétique sur un système spéculatif ou sur une théorie de la connaissance. Ils traduisent le mot sentiment par celui d'imagination et ne s'efforcent pas d'identifier dans la même substance l'idéal et le réel. Le sentiment n'est pour eux que l'expression de la fantaisie individuelle, le pouvoir

(1) H. Delacroix : *Novalis. La formation de l'idéal magique.* Revue de Métaphysique et de Morale, mars 1903.

de suivre librement les caprices de l'esprit et d'en marquer les arabesques.

La répugnance bien connue des Français pour toute spéculation métaphysique un peu poussée interdisait à nos poètes de 1830 la compréhension de l'esthétique allemande. A ce propos, le livre de Mme de Staël apparaît une exception dans l'histoire littéraire du début du XIXe siècle. Encore que *De l'Allemagne* soit un livre de vulgarisation et qu'on puisse le comparer aux interviews d'un Jules Huret, par exemple, cet ouvrage, beaucoup trop fort, bien trop riche d'idées spéculatives, ne pouvait être assimilé d'un trait par les cerveaux primesautiers de nos poètes. Le livre impressionna par les détails, bien plus que par le fond même des théories exposées. Nos romantiques français ne virent dans le mouvement littéraire allemand que l'exaltation du gothique et qu'un retour enthousiaste aux légendes du moyen-âge. Toute la partie essentielle, c'est-à-dire la philosophie transcendante du moi, la méthode intuitive et l'idéalisme lyrique leur échappa.

Par romantisme allemand le cénacle d'Hugo entend Gœthe et Schiller qui ne sont plus romantiques, encore les connaît-on fort mal. On a des notions, il est vrai, de leur théâtre, et c'est bien sur notre théâtre que l'influence allemande se fait sentir. Nous sommes, à ce point de vue, créanciers d'un Schiller, vulgarisé à cette époque par Camille Jordan. Mais que dire de *Faust* que Benjamin Constant appelle une « dérision » et que Mme de Staël nomme « un rêve » ? Quant à la poésie lyrique allemande, elle est entièrement ignorée.

Ainsi donc, entre 1820 et 1830, comme le remarque M. Texte (1), la littérature allemande est moins pour la France un objet d'imitation qu'un instrument d'émancipation. On n'entend rien à l'esprit germain, mais on sent obscurément que cette littérature étrangère apporte des sentiments nouveaux ; aussi l'aime-t-on plus qu'on ne la comprend.

Ce n'est qu'après 1830 que nous acquérons quelques notions de littérature comparée et qu'on lit la poésie lyrique allemande, grâce à Henri Heine. Or, ce dernier avait plus de goût pour les Français que pour ses compatriotes, aussi les a-t-il franchement calomniés, et n'a-t-il offert à nos poètes qu'une caricature grossière du premier romantisme.

(1) Joseph Texte : *Etudes de littérature européenne*, Colin.

Un seul Allemand a agi sur le cénacle de Victor Hugo : Hoffmann, qui ne fait d'ailleurs pas partie de la génération de Novalis. Cet homme étrange, dont la vie s'était écoulée entre l'alcool et le rêve, semblait le digne fils de cette Allemagne qu'un critique a appelée la patrie des hallucinations. « Mieux que tout autre, écrit M. Texte, son inquiet génie répondait à l'idée que se faisaient les Nerval, les Musset, de l'inspiration poétique. Personne n'avait mieux réalisé l'idéal du poète purement sensitif, de celui qui passe sa vie dans une perpétuelle oscillation de l'ironie au mysticisme, du sarcasme au baquet de Mesmer (1) .» Ces qualités ne pouvaient manquer d'enchanter nos poètes, alors épris de fantastique ; aussi peu de livres ont eu chez nous, à cette époque, la vogue des *Contes* d'Hoffmann.

Somme toute, le romantisme français ne doit presque rien au véritable romantisme allemand. Il lui a emprunté son goût pour l'étrange, son amour du gothique et de la légende, mais là s'arrêtent ses emprunts. Les poètes de 1795 demeurèrent inconnus en France. Jamais les contemporains de Hugo ne se seraient entendus avec Novalis, disciple de Fichte et de Schelling, et n'auraient accepté cette idée de l'auteur des *Hymnes à la Nuit* : « La distinction de la philosophie et de la poésie n'est qu'apparente, et à leur commun préjudice. » Les deux esthétiques ne se compénètrent pas.

§

Notre génération poétique de 1885, sans avoir connu à fond le romantisme allemand, en a eu pourtant des notions exactes. C'est à cette époque seulement qu'il faut chercher l'influence exercée en France par Novalis et ses contemporains.

Les romantiques allemands, comme nos modernes symbolistes, luttent avec la même énergie contre un rationalisme étroit et un positivisme anti-poétique. Au sortir de l'atmosphère étouffante du XVIIIe siècle et du matérialisme de l'*Aufklärung*, les jeunes esprits sentaient le besoin de s'aérer, de respirer plus librement. L'intellectualisme avait réduit sous sa loi tous les élans de l'âme ; le cœur ne devait pas tarder à prendre sa revanche. De même, en France, le naturalisme d'un Zola et le positivisme parnassien semblent vouloir tout enva-

(1) J. Texte, *op. cit.*, p. 231.

hir et nous déshabituer du lyrisme pur. La réforme opérée par les symbolistes dans le domaine poétique fut d'abord une réaction très vive contre l'idéal, un peu bas, en vogue à la fin du XIXe siècle. Ceci est trop évident et connu pour qu'il soit nécessaire d'insister. Ajoutons toutefois que le parallélisme qu'on observe dans les tendances intellectuelles de la période romantique se retrouve aussi de nos jours. La réaction contre l'intellectualisme se produit en Allemagne non seulement dans la poésie, mais encore dans la philosophie avec Fichte, Schelling et Jacobi. Chez nous on observe cette même direction de l'esprit dans tous les ordres de l'activité cérébrale, dans les sciences abstraites, par exemple, avec un Poincaré, dans les sciences naturelles avec un Houssaye, dans la métaphysique et la psychologie avec un Boutroux et surtout un Bergson, le Fichte de notre génération, répétons-le.

Le fondement esthétique du symbolisme repose, comme celui du romantisme allemand, sur les assises de l'idéalisme transcendant. On se rappelle les principes mille fois exposés du lyrisme contemporain : la nature est un état d'âme ; nous sommes des réceptacles de sensations et d'images que nous projetons au dehors de nous par des intuitions immédiates ; les choses nous intéressent moins en elles-mêmes que selon les vibrations de notre conscience à leur occasion ; un paysage est notre moi qui chante de certaine façon, etc... Dans son article M. Jean Thorel a bien noté cette influence de l'idéalisme, entendu dans son sens allemand, et non plus comme une vague aspiration de l'au-delà, sur notre génération. « Ce que la *Revue Wagnérienne* et la *Revue Indépendante*, écrit-il, appelaient philosophie et littérature wagnériennes, ce n'était autre chose que l'idéalisme fichtéen. » La *Revue Wagnérienne* en effet, — dont il serait curieux de dépouiller la collection — eut sur les poètes symbolistes une grande autorité, grâce au talent si averti de M. Téodor de Wyzewa. De plus, les deux plus authentiques ancêtres du symbolisme, Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé, ont toujours été de purs fichtéens. « M. Mallarmé, écrivait M. de Wyzewa, admet la réalité du monde, mais il l'admet comme une réalité de fiction. Pour lui, la nature, avec ses chatoyantes féeries et les sociétés humaines effarées, n'est qu'un rêve de l'âme, réel certes, mais tous les rêves ne sont-ils point réels, et notre âme est-elle

autre chose qu'un atelier d'incessantes fictions, souverainement joyeuses lorsque nous avons conscience que c'est nous qui les créons ? » D'autre part, *Claire Lenoir* et *Axel* sont pleins de phrases fichtéennes telles que : « Dieu n'est que la projection de mon esprit, comme toutes choses ; je ne puis sortir de mon esprit... Tu possèdes l'être réel de toutes choses en ta pure volonté... Tu n'es que ce que tu penses... Tu crois apprendre, tu te retrouves ; l'univers n'est qu'un prétexte à ce développement de toute conscience. » « Pour qui sait, ajoute M. Jean Thorel, que toute l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, comme celle de M. Stéphane Mallarmé sont en chaque instant pénétrées de ce sentiment que nous venons de leur voir, il sera facile de découvrir des traces continuelles de l'importance qu'eut leur autorité sur la plupart des symbolistes. » Rappelons aussi pour mémoire que la première traduction des œuvres de Novalis est due à Maeterlinck et que dans *le Trésor des Humbles* se trouve un brillant commentaire de l'idéalisme allemand.

Cet idéalisme dans les œuvres symbolistes n'est plus un simple élan sentimental, mais revêt bien le caractère d'une doctrine définie, qui repose, comme chez Fichte et ses disciples littéraires, sur une théorie de la connaissance. A côté de l'intelligence discursive, les poètes contemporains admettent, plus ou moins consciemment, une faculté lyrique ayant son activité propre et permettant d'avoir de l'univers une sorte de vision centrale et directe. Cette faculté, que les Allemands nomment *Einfühlung* et qui correspond à ce que Bergson appelle *intuition*, permet au poète de penser d'un coup tout son poème, de s'intérioriser dans l'objet de son chant, jusqu'à ce que l'expression de ce chant soit son âme même vécue dans le temps de sa conscience.

D'autre part l'objet de la poésie pour les romantiques allemands, comme pour les symbolistes, est d'exprimer l'inexprimable, tous les rapports secrets qui unissent les paysages à une vie d'homme, les correspondances intimes entre les objets divers qui nous entourent et notre moi, l'ambiance mystérieuse où baignent nos sentiments, l'harmonieux concert et les polyphonies multiples qui se jouent dans le silence de nous-mêmes. Novalis se proposait précisément dans ses *Hymnes à la Nuit* de chanter ce qui échappe à toute représentation. Les

symbolistes, de même, ont voulu dire la réalité qui se dérobe derrière les phénomènes, les modulations que le sentiment de l'inconnaissable déchaîne en nous.

Rendre ainsi le moi à la « volupté vagabonde du rêve », c'était de part et d'autre donner d'abord comme objet à la poésie la poésie même, la poésie dépouillée de tout ce qui n'est pas elle, l'art oratoire, l'éloquence, etc... pour n'accueillir que des pensées et des sentiments purement lyriques et repousser une esthétique naturaliste — je ne dis pas naturiste — c'est-à-dire étroite, incomplète, trop plastique trop formelle. C'était aussi parler un langage éminemment suggestif et évocateur. Les romantiques reprochaient à Gœthe et à Schiller de couper les ailes au rêve, de l'enfermer dans des concepts rigides, de perdre en profondeur, comme l'écrit M. Jean Thorel, « tout ce qu'on gagne en délimitation », de revenir vers le fini, alors que le devoir du poète est de chercher sans cesse à pénétrer l'infini. Le grief fondamental des symbolistes contre l'école parnassienne est qu'elle ne parvient que rarement « à rien suggérer au-delà de ce qu'elle dit, ce qui la met par conséquent dans l'impossibilité d'exprimer tout ce qui ne se peut complètement exprimer », le mystère des bois, la joie des matins clairs, le parfum particulier de tel sentiment, la vie latente de l'âme universelle.

D'où ici et là un désir légitime de combinaisons harmonieuses plus fines, plus discrètes, plus immatérielles, M. Jean Thorel écrit avec beaucoup d'à propos :

... L'école romantique allemande fut maintes fois appelée école musicale par les critiques d'outre-Rhin, qui ne manquèrent pas de relever, comme il nous serait facile à nous-mêmes de le faire pour les symbolistes, l'abondance d'œuvres dont le titre est emprunté aux termes en usage dans la musique. Et sans doute faut-il croire que ces préoccupations ont prêté un charme réel à l'œuvre des romantiques allemands, puisque le critique Hettner, que ses préférences personnelles ont engagé à juger le groupe romantique avec un peu de sévérité s'est vu contraint, voulant être impartial, d'avouer que tout justement à cause de cette base musicale sur quoi elle se fonde, cette poésie vient faire vibrer nos cœurs d'une manière si saisissante et si profonde, si gracieusement rieuse ou si émouvante, qu'on a peine à imaginer que puisse jamais parvenir à un résultat aussi intense une poésie plus plastique, fût-ce même celle des plus grands poètes. »

De la musique encore et toujours
Que ton vers soit la chose envolée...

s'écrie Verlaine sûr d'être entendu de sa génération. Un lyrisme ainsi compris, une poésie d'états d'âme où s'unissent les rapports secrets du sensible et de l'intelligible, où l'on veut « atteindre l'essence dont les manifestations se jouent à la surface des choses », réclament des modes d'expression plus souples et variés, un langage moins objectif, des termes, si j'ose dire, plus *immanents*, des images entièrement recréées qui clichent sans la figer la sensation. D'où les réformes métriques tentées par les romantiques allemands et les symbolistes. M. Spenlé, dans son très érudit ouvrage sur Novalis, fait remarquer que le troisième en entier et le début du quatrième des *Hymnes à la Nuit* sont écrits en prose rythmée. De cette prose rythmée, ajoute le critique (1), on voit se dégager peu à peu une forme lyrique différente : le vers libre. Et M. Spenlé nous cite une très intéressante lettre de Novalis adressée à Schlegel en janvier 1798. Novalis rêve d'un rythme plus malléable et d'une métrique plus subtile.

La poésie, dit-il, semble ici se relâcher de ses exigences, devenir plus docile et plus souple. Mais celui qui tentera l'expérience dans ce genre s'apercevra bien vite combien cela est difficile à réaliser sous cette forme. Cette poésie plus large (*diese erweiter te Poesie*) est précisément le problème le plus élevé du compositeur poète, un problème qui ne peut être résolu que par approximation et qui est déjà du domaine de la poésie supérieure... Ici s'ouvre un champ illimité, un domaine vraiment infini. On pourrait appeler cette poésie supérieure : la poésie de l'Infini.

Les symbolistes ont, à leur tour, cherché un rythme en adéquation avec leur esthétique, « un rythme basé réellement sur les sensations auditives produites par la lecture normale du vers, et une combinaison plus consciente, sinon plus savante, des effets d'harmonie qu'on ne remarquait guère jusqu'ici qu'à la rime, et que pourtant il serait facile d'analyser dans leur belle complexité chez les grands poètes antérieurs qui les ont produits, tous d'instinct et par la seule vertu de leur génie (2) ». On sait la fortune du *vers libre* et à quel point nos poètes l'utilisèrent. La réforme prosodique est, sinon

(1) Cf. E Spenlé, *op. cit.*, p. 84.
(2) Cf. Jean Thorel, *op. cit.*, p. 105.

un fait accompli, du moins passé en usage dans le lyrisme contemporain. La pensée ne doit plus s'astreindre à une forme poétique préétablie, mais créer son propre mouvement, son rythme exact, ses accents variés, ses temps forts et faibles qui dessinent sa grâce sinueuse et son dynamisme intérieur.

Un autre rapprochement s'impose : le goût commun des romantiques allemands et des symbolistes pour la légende, le folklore, la chanson populaire, la fable, ce que les poètes d'outre-Rhin nomment le *Maerchen*. Si ce dernier revêt de préférence le caractère du mythe platonicien chez Novalis et ses émules, le *Maerchen* emprunte davantage chez nos poètes son inspiration aux sources populaires, aux chants naïfs du Moyen-Age ou de nos provinces. Ce qui, selon Schlegel, donnait le plus de valeur à la poésie antique, c'était la beauté des mythes qu'elle avait enfantés ; et le poète qu'il prisait le plus depuis l'antiquité c'était Dante, à cause du merveilleux monde d'images et de légendes qu'il avait su créer (1). On trouvera dans le livre de M. Robert de Souza : *la Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, l'essentiel des préoccupations lyriques de nos poètes modernes à ce sujet. Tous, plus ou moins, mais tous ont cru bon d'aller se retremper à la source du mythe populaire et d'y puiser une inspiration plus fraîche et plus libre. Alors que les parnassiens ne se servaient de ces légendes « que comme d'ornements agréables, sans avoir conscience de leur sens profond » (2), les symbolistes y ont découvert une précieuse mine de rêve, et de vérité sentimentale intense. L'humanité dans sa jeunesse fut attentive au mystère des choses, et ce mystère, ce sentiment de l'ineffable, elle l'exprima dans ses chansons souples, dans ses complaintes pleines de fraîcheur et d'âme. En retournant aux origines du lyrisme pur, dépouillé d'artifice, le symbolisme nous a libérés d'une poésie factice, nous a fait revivre des heures bienheureuses. L'illusion a extrait de l'Inconscient une poésie sentimentale et très prenante.

Il importe de signaler encore deux points de contact entre

(1) Novalis écrit de son côté : « *Le Maerchen* est comme un rêve épars ; un ensemble de merveilleuses choses et d'événements, une fantaisie musicale, les sons harmonieux d'une harpe d'Eole, la nature même. » Il dit encore : « Alles poetische muss mærchenhaft sein. »

(2) Cf. A. Beaunier, *la Poésie Nouvelle*, « Mercure de France », p. 22.

la mentalité des romantiques allemands et celle des symbolistes, je veux parler de l'ironie et du sentiment religieux.

L'ironie est presque un dogme dans l'esthétique de Novalis et, surtout chez Schlegel, elle fait partie intégrante du rêve, car « l'humour nous présente, dans un alliage imprévu, la nature mêlée à l'esprit, le conscient uni à l'automatique, tous deux à la fois contrastants et identiques ». M. Spenlé ajoute : « L'ironie romantique, issue, comme le pessimisme, de l'idéalisme philosophique, est donc l'intuition d'une contradiction initiale de l'Etre, le sentiment de l'universelle illusion. » Ne prenons pas le monde au sérieux, dit en substance Novalis, car il n'est qu'un ensemble de phénomènes, de symboles, derrière lesquels se cache la réalité. Il importe que l'artiste demeure au-dessus de son œuvre, la domine, et qu'on sente qu'il joue. Si l'auteur des *Disciples à Saïs* s'est attaqué au *Wilhelm Meister* de Gœthe et a cru le dépasser par son *Henri d'Ofterdingen*, il a commencé par l'aimer passionnément. Ce qu'il admire tout d'abord dans le célèbre roman, c'est justement l'art de traiter avec la même ironie les faits vulgaires et les faits importants et d'employer une forme capricieuse et imprévue.

Victor Hugo, dans sa théorie du grotesque, n'a nullement pressenti ce genre d'humour où les larmes et le rire se mêlent de façon si vivante et cruelle. « L'humour, dit Hettner, est le plus bel enfant de la douleur et de la mélancolie. » La génération symboliste a bien vu tout le parti à tirer de cette attitude curieuse et difficile à définir. Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud, Jules Laforgue, Verlaine et bien d'autres ont mêlé de façon étroite l'ironie au lyrisme et semblent donner raison à cette phrase de Tieck : « L'ironie est le parachèvement de toute œuvre d'art, c'est cet esprit sublimé qui plane à l'aise sur le tout et joue librement avec lui. » Mais si l'ironie allemande, comme toute l'esthétique d'outre-Rhin, repose sur une conception métaphysique, il faudrait peut-être chercher les causes de l'humour symboliste dans une réaction légitime contre le sentimentalisme veule de notre époque où les idées philanthropiques ont fait d'énormes ravages. « Pour éloigner le bourgeois, dit Jules Laforgue, se cuirasser d'un peu de fumisme extérieur », et le *bourgeois* c'est la société larmoyante contemporaine, cette « vaste entreprise de pâtes alimentaires »,

c'est la démocratie humanitaire et bête, devant laquelle le poète a peur de s'abandonner. Ces causes de notre ironie actuelle seraient curieuses à approfondir. Notons seulement au passage la note très particulière, le son très neuf de cette ironie introduite dans notre lyrisme et faisant corps avec lui. Un excellent critique allemand, M. Paul Remer, nous dit M. Jean Thorel, dans une étude sur les tendances actuelles de notre littérature, a très bien établi la différence entre l'humour contemporain et l'ironie d'un Heine, par exemple. « Dans Heine, le sentiment, la fantaisie et l'ironie dominent *chacun à son tour, l'un chassant l'autre ;* chez Laforgue, au contraire, les trois ennemis sont réconciliés et s'en vont constamment la main dans la main, sans qu'aucun cesse un seul instant de faire sa partie dans le concert de l'œuvre. »

Quant au sentiment religieux, on pressent que nous devions le retrouver chez les romantiques allemands et nos poètes contemporains, car il découle des principes que nous avons reconnus communs à ces deux générations. Une telle façon de concevoir le lyrisme : intuition, subjectivisme, évocation d'une réalité intérieure a de grandes ressemblances avec le phénomène psychologique décrit sous le nom de foi, et que certains auteurs ont défini un « état lyrique ». Cette esthétique est propice aux élans de l'âme et développe chez l'artiste une sorte d'*aspiration* plus ou moins mystique.

On sait que, pour Novalis, l'intuition ou la foi surpasse en dignité la raison. Chaque romantique voulut avoir ses visions, ses extases, ses révélations. C'est le triomphe des sectes d'illuministes et d'ésotériques. L'influence de Boehme est palpable dans les œuvres de la génération de 1795. Un mot résume ce mouvement idéaliste : la *religiosité*, qui éveille « la nostalgie de nous perdre et de nous dissoudre dans quelque chose de plus grand que nous ». Schleiermacher, écrivait Novalis, « a annoncé une sorte d'amour de la religion, une religion esthétique, presque une religion à l'usage de l'artiste qui a le culte de la beauté et de l'idéal ». De cette époque datent *les Hymnes spirituelles* de Novalis, les effusions de Schlegel, de Tieck et de Schelling, l'école allemande de peinture, dite école chrétienne, qui donne comme unique fondement à l'art l'inspiration, laquelle n'est possible qu'à ceux qui ont la foi.

Ce courant spiritualiste existe d'une façon caractérisée chez

les symbolistes. Il serait facile de réunir mille traces de religiosité dans les œuvres de notre époque. Il suffit de rappeler les premiers ouvrages de Mæterlinck, ses traductions de Ruysbroeck, son *Trésor des Humbles* imprégné de mysticité ; les élévations spirituelles de Verlaine dans *Sagesse ;* les prières de Max Elskamp ; *l'Amour divin* de Vielé-Griffin ; l'ésotérisme d'un Villiers de l'Isle-Adam, etc., autant de réalisations sur le plan sentimental des idées esthétiques actuelles.

Ces quelques rapprochements entre les romantiques allemands et les poètes de la génération de 1885 aident à mieux saisir le parallélisme de deux esthétiques développées à près d'un siècle de distance. Il a fallu chez nous une double réaction : et contre le romantisme de 1830 trop superficiel, trop purement imaginatif, et contre l'attitude positiviste des parnassiens, pour amener notre poésie à une plus profonde compréhension des lois du lyrisme. Ainsi, l'histoire littéraire nous offre mille *corsi* et *ricorsi* entre le naturalisme et l'idéalisme interprétés selon le génie des races et le goût particulier des générations ; de même qu'à une époque musicale où l'harmonie prédomine succède une autre, amie de la mélodie. Chaque idéal d'art est représentatif d'une manière générale de penser. En s'acheminant dans la voie que nous avons indiquée, à la suite du romantisme allemand, mais en imprimant aux œuvres le cachet de notre esprit national, le lyrisme contemporain dévoile tout un pan de l'âme moderne. L'avenir dira combien de temps durera et quelles œuvres honoreront cette mentalité.

TANCRÈDE DE VISAN.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES

PREMIER CHANT

Des anges moissonnent. — Description de la ferme et de ses habitants. — Description de paysage à midi. — La méridienne. — Le rêve de l'agriculteur. — La réalité. — Le retour à la ferme. — Le repas. — La fabrication du pain béni par les anges. — Beauté de l'ombre. — La prière. — Le maître parmi les serviteurs. — Les récits du marin-laboureur. — La belle fille. — La naissance de l'amour. — La revanche des champs. — L'aïeule de la belle fille. — Les fiançailles.— Les constellations de Juillet. — La moisson et le pain du ciel. — Nocturne. — L'aurore. — L'honneur du froment. — Le poète fait un retour sur sa jeunesse. — Des anciens et des nouveaux poètes. — Art poétique. — L'inspiration ressaisit le poète. — La reprise du travail. — Le don à Dieu.

Des anges moissonnaient à l'heure où bout la ruche.
On voyait sous un arbre et dans l'herbe leur cruche.

On eût dit que le ciel aspirait de l'amour
Au-dessus des épis débordant le labour.

De temps en temps l'un de ces anges touchait terre
Et buvait à la cruche une gorgée d'eau claire.

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui est l'honneur du compotier.

Il reprenait son vol, et d'abord sa faucille.
Quelque autre alors foulait l'ombre qui fait des grilles.

Ou tous ils descendaient ensemble, ou bien encor
Ensemble reprenaient avec calme l'essor.

Chacun avait passé le bras à sa corbeille
Dont les tresses formaient comme un essaim d'abeilles.

Clarté fondue à la clarté, ces travailleurs
Récoltaient du froment la plus pure des fleurs.

Ils venaient visiter sur ce coin de la Terre
La beauté que Dieu donne à la vie ordinaire.

S'ils s'élevaient, leurs yeux vers un enclos banal
S'abaissaient où l'aïeul assis lit son journal.

La ferme était massive avec des ombres larges
Que le soleil des blés encadrait de ses marges.

Les ailes rabattues des contrevents épais
Ménageaient au-dedans l'ombre, sœur de la paix.

Le bonheur entourait cette maison tranquille,
Comme une eau bleue entoure exactement une île.

Là, père, mère, enfants rompaient avec amour
A côté de l'aïeul le pain de chaque jour.

Les mêmes anges dont les moissons s'embellissent
Inspiraient les propos de ces gens sans malice.

Il faut, le blé, disait le père, est abondant,
Faire la part de Dieu plus grande au mendiant.

Il faut, disait la mère, en songeant à sa fille,
Economiser l'or que fait choir la faucille.

Il faut, disait le fils, un chien qui ait bon pied :
Quand le chaume est nombreux, nombreux est le gibier.

L'une des brus disait : il faudra cette année
Remplacer du salon les étoffes fanées.

Il faut, disait la fille, au goût peu compliqué,
A mon chapeau de paille un champêtre bouquet.

Il faut, disait l'aïeul, quand l'épi ploie la tête
Et le vieux, que la tombe et la grange soient prêtes.



Au loin le ciel solide au sommet d'un coteau
Tendait un inflexible et lumineux cordeau.

Mais tout était fraîcheur et noirceur à la base
Où l'eau, d'un cours interrompu, creusait son vase.

Une flûte monta la gamme et descendit
Et remonta. Quelque sonnaille répondit.

Puis la sonnaille et sa sœur la flûte se turent.
Il ne resta plus rien que la vision dure ;

La ligne nettement qui se continuait
Sous cet azur trop bleu pour qu'il pût remuer.

Les anges moissonneurs à cette heure du somme
Etendirent leurs belles ailes sur les hommes.



Par les échelles d'or que le soleil suspend
Aux fentes des volets l'illusion descend.

L'agriculteur rêva de sa future race,
Des terres qu'elle aurait, spacieuses et grasses.

Sa sieste lui montrait les chariots du soir
De gerbes rayonnants comme des ostensoirs.

Il voyait l'instrument qui par la canicule,
Ailé, griffu, tranchant, dans les sillons circule.

Les femmes de ses fils, le sein gonflé d'amour,
Guettaient par la fenêtre ouverte leur retour.

Elles apparaissaient robustes, encadrées
Par les plantes grimpant aux montants des croisées.

Le soleil saluait ces beaux êtres debout
Sur leurs vivants piliers où l'avenir tient tout.

Une agitation légère du feuillage
Apportait la fraîcheur sans amener l'orage.

Des hymnes s'élevaient ainsi que des vapeurs
Et planaient en tremblant sur la fin des labeurs.

Des ouvriers aux mains rudes, lentes et lourdes,
Ramassaient leurs haillons, leurs paniers et leurs gourdes.

La colline étendant le bras marquait l'arrêt
Aux bœufs dont on eût dit que le couple s'ancrait.

Et quand l'agriculteur à la sieste fit trêve,
Il vit que le réel l'emportait sur le rêve.

Il alla retrouver ses fils parmi les champs
Jusqu'à l'heure paisible où fleurit le couchant.

La Terre entra dans l'ombre avec toute sa gloire.
Des chevaux pleins de nuit s'en revinrent de boire.

Au long des flancs des bêtes que l'on détela,
Sous un souffle le flot du froment ruissela.

Quand les fils les premiers rentrèrent à la ferme,
Leurs femmes attendaient, le cœur et les pieds fermes.

Et le père devant ses tableaux retrouvés
Reconnut que tantôt il n'avait pas rêvé.

Ils prirent leur repas, les fenêtres ouvertes.
De fruits bien arrangés la table était couverte.

Les nombreux serviteurs mangèrent à leur tour ;
Puis ils cuirent le pain, fils du blé, dans le four.

Les anges, revenus de la moisson, bénirent
Ce pain que pour le four ces serviteurs pétrirent.

Le pain que l'homme gagne à la sueur du front.
Le pain que dans le deuil et dans la joie on rompt.

Le pain qui fut offert par Abraham aux hommes
Venus au nom de Dieu pour détruire Sodome.

Le pain tombé du ciel pour le peuple au désert,
Quand sécha la rosée dont le sol fut couvert.

Le pain dont le Seigneur a promis l'abondance
A ceux-là qui vivraient dans son obéissance.

Les êtres immortels assis sur l'escabeau
Trouvaient que notre sort dans l'ombre est toujours beau.

Sur lè front du vieillard dont la face est ridée
Reste inscrit le sacré mystère de l'idée.

Deux jeunes cœurs épris de retraite sont pleins
De richesses qu'un roi voudrait capter en vain.

Le pain noir prend le goût du miel, quand on le mange
Dans l'air que Dieu parfume avec des ailes d'anges.

Tous ceux assis à l'âtre ou debout priaient bas.
Mais comment ils priaient, ils ne le savaient pas.

La pâte au feu levait ainsi que le blé lève
Dans les flammes de Mars qui font bouillir la sève.

Les âmes se haussaient comme font tour à tour
Le foyer du soleil et le foyer du four.

Quelle autre manne au ciel tout gerbé d'étincelles
Le Seigneur préparait qu'il offrait en modèle?

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Puisque sans Vous l'homme n'a rien et ne sait rien.

C'est Vous qui apprenez ce que nous voyons faire
Aux doigts dans le pétrin croisés comme en prière.

C'est Vous qui enseignez les bras à supplier
En brandissant la pâte afin de la lier.

C'est Vous qui des soupirs du travail qui halète
Tirez des mots d'amour que scande le poète.

Notre Père des cieux, considérez ces gens
Et montrez-Vous pour eux tel qu'un maître indulgent.

Père des moissonneurs, voici Votre faucille ;
Comme des champs de blé Vous tranchez les familles.

O Père des meuniers! voici Votre moulin ;
Cet univers qui tourne, et nous sommes Vos grains.

Père des boulangers, pétrissez notre argile,
Multipliez les pains dont parle l'Evangile.



Le chef de la maison avant qu'on reposât
S'en vint à la cuisine et avec tous causa.

Et le moindre incident de cette vie rustique
Grandissait comme un vers dans le vent poétique.

Un jeune matelot était rentré aux champs.
A travers ses récits on voyait l'océan.

Ainsi, entre les fûts des forêts de résine,
Continue la couleur de la plaine marine.

Evoquant l'Amérique et ses géants maïs,
Il préférait pourtant le grain de nos pays.

Il contait l'arbre-à-pain qui pousse sans culture,
La vie à Tahiti dans la simple nature.

Et les vieux subissaient, leurs têtes disant oui,
De ces mondes lointains le prestige inouï.

Une fille de ferme au placide visage
Attentive écoutait ces histoires sauvages.

Le lumignon fumeux éclairait dans sa main
Une pêche teintée de jaune et de carmin.

Toute son attitude avait cette noblesse
Que l'antiquité prête aux robustes déesses.

On eût dit, dans ce temps où notre sol produit,
Qu'elle trônait ainsi que la reine des fruits.

Cet amour qui naissait dans le cœur de cet être,
Les anges l'approuvaient, les vieillards et le maître.

La Terre en appelait à la Mer pour unir
Les moissons du présent aux moissons à venir.

Les champs sont des brebis qui restent au village.
La race y doit veiller dont ils sont l'héritage.

Dieu même a disposé pour ces troupeaux dormants
Qu'il semble préférer d'antiques instruments.

Le clocher du village ainsi qu'une houlette
Domine les toisons de la récolte prête.

Derrière ces produits qu'elle sait protéger
La colline s'étend comme un chien de berger.

Et l'enfant qui la siffle arbore à la coiffure
L'épi que le soleil fait de sa chevelure.

Le froment jeté bas en ce soir préparait
Quelque jeune semeur qui le relèverait.

Le cœur quand il s'éprend est le nid où veut naître
Une âme dont déjà le frisson le pénètre.

Dans ce cœur qui germait aujourd'hui, ce frisson
N'était-il pas issu du vent dans la moisson ?

Cette scène évoquait le tableau d'un autre âge.
Tout y gardait son prix pur de tout alliage.

La cruche n'était plus sur le front un fardeau,
Couronne du travail faite de terre et d'eau.

Une ancienne, le bras recourbé comme une anse
Et qui rentrait du puits, respirait la puissance.

Elle s'arrêta net, laissant sur tous planer
Son regard d'ombre avant de se découronner.

On se tut. On sentait les anges en prière
Près de ce serviteur de l'existence austère.

Quand elle eut élevé la cruche dans ses mains
Et puis l'eut reposée elle dit au marin :

Tu sais que cette fille est ma petite fille.
J'ai conservé l'argent qu'elle a de sa famille.

J'avais toujours pensé que vous seriez promis
Lorsque tu reviendrais habiter le pays.

Je sais ton sentiment et sais qu'elle est vaillante
Comme tu es vaillant et sera ta servante.

Il répondit : vous avez bien connu mon cœur.
Je serai votre enfant et serai laboureur.

L'amoureuse voilait de ses mains son visage
Pour en cacher la flamme à tout son entourage.

Son aïeule reprit : cela me paraît bien,
Mais sans l'avis du maître il ne faut faire rien.

Le maître était debout. Il inclina la tête.
Comme on ouvrait le four la flamme leur fit fête.

On vit mûrir le pain et sur lui s'éployer
L'Eté quotidien que l'on nomme un foyer.

C'était Dieu qui, levant la main parmi cette ombre,
Jurait à ses enfants des récoltes sans nombre.



La maison s'endormit. La nuit comme au désert
Dressa sa tente et mit ce saint peuple à couvert.

Tente brodée en or d'épis, qui nous rappelle
Que le ciel a copié les célestes javelles.

On eût pu voir ce ciel de Juillet refléter
Les tableaux qui venaient dans les champs d'exister.

Le même chariot *tantôt chargé de gerbes*
Semblait être engagé dans ces hauteurs superbes.

La route, avec la Croix *de mission, c'était*
Cette voie *où l'azur de la nuit est lacté.*

On aurait retrouvé cette juste balance
Qui dira si l'épi *de la récolte est dense.*

La vierge et le bouvier *causaient comme à midi*
Sans craindre le serpent *à cette heure engourdi.*

Ainsi se répétaient au-dessus de nos têtes
Les frustes visions des anciens poètes.

Ceux-là n'écrivaient point, mais ils levaient les yeux
Vers la lyre *qui joue au seul rythme des cieux.*

Quel était donc ce bruit semblable à du silence
Et qui donc à ce vide imposait des présences ?

Les Gardiens conduisaient à l'éternel Séjour
Les âmes ces épis de nos corps ces labours.

Au-dessus des cités, au-dessus des campagnes,
Chaque ange s'envolait enlevant sa compagne.

La gerbe dépouillée était restée en bas,
Rendue à son argile, enlevée à nos bras.

Ainsi que commandait le bon maître à sa ferme,
Le bon Maître là-haut se montrait doux et ferme.

L'un avec du froment faisait de pain au four,
L'autre avec l'âme au ciel fabriquait de l'amour.

Tout avait le frisson de la clarté lunaire,
Ce jour vu à travers l'ombre que fait la terre.

C'est l'heure où l'impie même en élevant les yeux
Marque l'horreur de l'ombre et le désir de Dieu.

Les plans sont confondus, il n'est plus de distance.
Le sol est une seule vague qui s'élance.

C'est ainsi que la mort comme sa sœur la nuit
Ne jette qu'un seul voile à des corps infinis.

Tandis que se fondaient les couleurs sur la terre,
Chaque bruit devenait plus pur et solitaire.

Le nocturne se fit le chant d'un jour moins chaud.
La sonnaille devint le timbre du crapaud.

Une flûte de terre agile, c'est la caille,
Remplaça le pipeau que dans le buis on taille.

Ce timbre et cette flûte étaient répercutés
Par le cri du hibou, liquide et sangloté.

Ainsi que reparaît la lune entre les nues
Le grillon reprenait quand ces voix s'étaient tues.

Ces nues couraient l'une après l'autre à ces hauteurs,
Brebis de l'invisible et du divin pasteur.

De nos âmes c'était une touchante image :
La laine se détache ainsi que le nuage.

Troupeau de l'Evangile, ineffable et béni,
De la terre il passait dans ce ciel infini.

Bientôt l'aube éleva son épaisse fumée
Comme d'un feu des champs que masque encor la haie.

Avec une dernière étoile de vermeil
L'Aurore qui riait rallumait le soleil.

Et l'angélus alors couronnant le nocturne
Laissa les pleurs de Dieu déborder de son urne.

Cependant au-dessus de la nuit et du jour
Un mystère naissait qui débordait l'amour.

Ce n'était pas assez sous le ciel comme une arche
Que la moisson fût large autour du patriarche.

Près des anges gardiens ce n'était pas assez
Que deux êtres si beaux se fussent fiancés.

Que la nuit ait été l'hymne de la journée
Ce n'était pas assez pour la Bonté innée.

Honneur sans nom rendu au froment le matin,
Le Fils de Dieu prenait l'apparence du pain.



Avant que le premier de mes chants ne s'achève
Vers Dieu mon cœur plus lourd et plus grave s'élève.

Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.

J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur.
Il est le fruit que donne au bel Eté la fleur.

Mon fruit plus que ma fleur pèse, mais est utile.
Ma charrue fit souvent les champs d'autrui fertiles.

Moi-même profitant de ce que j'ai été
Je veux avoir un lot dans mon bien récolté.

Bien d'autres avant moi ont chanté cette terre.
Tout livre que l'on ouvre est rempli de lumière.

Chaque voix inspirée affirme de nouveau
Que plus on le répète et plus le monde est beau.

La source qui fut là pour Ovide et Virgile
Est la même qui luit dans ce bas-fond d'argile.

Au chevreau que l'on sèvre il semble que le bois
Produise chaque baie pour la première fois.

Ainsi moi à mon tour comme ces grands ancêtres
Et comme le chevreau j'ai vu le monde naître.

Si nombreux qu'aient été les poètes du blé
Je le célèbre aussi et n'en suis pas troublé.

Il n'est pas de poème égal à la prière,
La même répétée et par toute la terre.

Donc comme si jamais nul n'eût parlé d'amour
Ici j'ai fiancé deux enfants du labour.

Telle à la cime une cigale continue
Sa sœur dont la dépouille au pied s'est abattue.

Le roseau de Mantoue aux lèvres du zéphyr
Lorsque le cygne est mort continue à gémir.

C'est ainsi que le vers dont j'use est bien classique,
Dégagé simplement par la seule logique.

Après un grand combat où j'avais pris parti
Je regarde et comprends qu'on s'est peu départi.

Devenu trop sonore et trop facile et lâche
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.

Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.

Mais quelques libertés, quand il les voulait toutes,
Ce dernier les conquit. Elles ouvrent la route.

Si rares qu'elles soient, elles sont bien assez.
Les vers seront égaux et pas assonnancés.

Comme l'oiseau répond à son tour à l'oiselle
La rime mâle suit une rime femelle.

Quoique les vers entre eux ainsi soient reliés
Cependant un pluriel rime à un singulier.

Encor tel que l'oiseau, qui du ciel prend mesure,
Le rythme ici et là hésite à la césure.

L'hiatus quelquefois vient à point rappeler
Celui qui est poète au plus simple parler.

*Alors que l'*e *muet s'échappe du langage*
Je ne veux pas qu'il marque en mon vers davantage.

Les syllabes comptées sont celles seulement.
Que le lecteur prononce habituellement.

Ayant fixé ce bref mais sûr art poétique,
Mon inspiration me rouvre son portique

Sous le beau temps luisant et qui fait vibrer tout
Mes héros qui dormaient sont de nouveau debout.

Une même harmonie à leur réveil anime
Les sillons que l'on fauche et les vers que l'on rime.

Les vitres de la ferme aux rayons blonds du ciel
Semblent à l'orient toutes pleines de miel.

Venez. Récoltons-le. Voyez comme il abonde
Et comme la rumeur de la ruche est profonde.

Une batteuse dont la voix s'enfle soudain
Ronfle, imitant le vol de millions d'essaims.

La gerbe à terre, avec sa ceinture de paille,
Simule quelque abeille à la géante taille.

La fiancée en marche a ce balancement
De l'ouvrière au cœur de la rose buvant.

Elle va dans les champs où comme hier moissonnent
Les anges et les gens dans le soleil qui sonne.

Le fiancé voit derrière elle l'horizon
De cet océan d'or qui n'a pas de mousson.

Il songe à la chaumière à l'ancre où leur ménage
Attendra que la mort le descende au rivage.

Mon Seigneur! J'ai fini ce chant. Bénissez-moi
Comme ces deux enfants qui engagent leur foi.

Cette aumône comment vous la reconnaîtrai-je ?
Vos bienfaits ont fondu sur moi comme la neige.

Hélas ! Je ne peux pas vous offrir ce qu'ils font :
La récolte des blés à la sueur du front.

Lorsque Vous Vous donnez Vous-même, ô Pain des anges!
Je moissonne un froment qu'aucun être ne mange.

C'est le souffle cueilli sur un chaume imparfait.
Je n'ai rien d'autre à Vous offrir. Seigneur, qui sait?...

Peut-être accueillez-Vous avec une âme égale
Le chant des Séraphins et celui des cigales.

N'ayant rien d'autre à moi, vers Vous j'élèverai
Cette motte de terre enlevée au guéret.

C'est mon cœur. Il n'est bon à rien ni à personne.
C'est pourquoi, le mouillant de pleurs, je Vous le donne.

FRANCIS JAMMES.

1910.

PAGES DE CARNET

—

[Ce petit carnet vert — 7 cahiers de 24 pages — communiqué par M. Albert Ancelle et publié par M. Féli Gautier, — à qui Baudelaire, à partir de la fin de 1861 probablement, confie sa fièvre de travail et ses désirs d'une vie ordonnée, porte au verso de la couverture cette note :]

Journaux ou etc.
Illustration
Pays
Presse.
Revue des deux Mondes.
Revue Européenne.

[A la *Revue des Deux-Mondes* il a *promis* un roman, à la *Revue Européenne* des poèmes, ailleurs ses traductions de Poe.]

[Aux premières pages du carnet, il détaille ses bonnes intentions, et distribue *sa copie :*]

160 feuilles
2560 pages
40000 francs
365 jours
7 pages par jour

[illegible]

un livre à finir
trois vol à remanier
un drame à faire
mon voyage à [illegible]
Romans

160 feuilles
250 francs
8000
320
40000

[Aux murs de l'hôtel de Dieppe, il épinglera des gravures, il les collectionne sans cesse et son grand carton à dessin est son plus cher bagage :]

à acheter

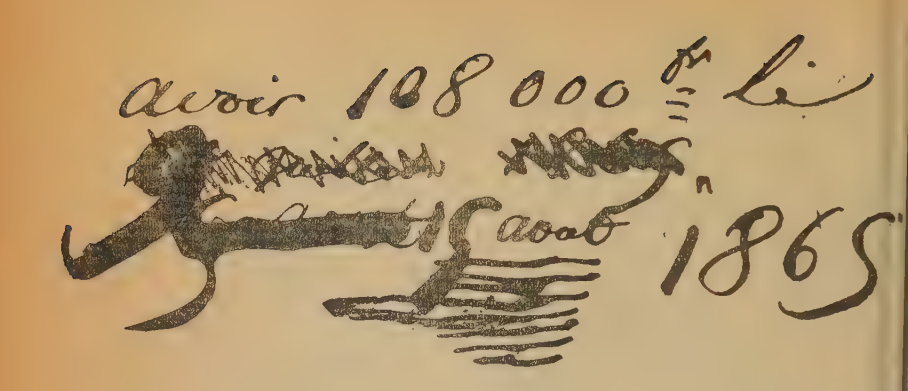
Numa (Dazziaro)
Gavarni (Delarue)
Devéria-Lami (Martinet)
Boulanger (Leclerc)
(Clérot)

Le salut est dans la bonne minute. Le salut, c'est l'argent, la gloire, la sécurité, la levée du C. J., la vie de Jeanne.

[Le conseil judiciaire, les dettes, Jeanne, tous les soucis de son *bohémianisme*, ne font qu'exciter sa volonté *d'en sortir* :]

Être le plus grand des hommes. Se dire cela à chaque instant.

Avoir de la matière, c'est avoir de l'argent.



[Mais, en ce but, il faut retrouver sa volonté, il faut l'énergie ; deux notes au crayon disent les moyens qu'il emploiera :

PRIÈRE. SOBRIÉTÉ. SPIRITUALITÉ. TRAVAIL. ARGENT. CHASTETÉ.

PRIÈRE IMMÉDIATE AVANT LA TOILETTE ET TRAVAIL IMMÉDIAT AVANT LA TOILETTE.]

Toilette
prière
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Eaux fortes
[illegible]
ma mère

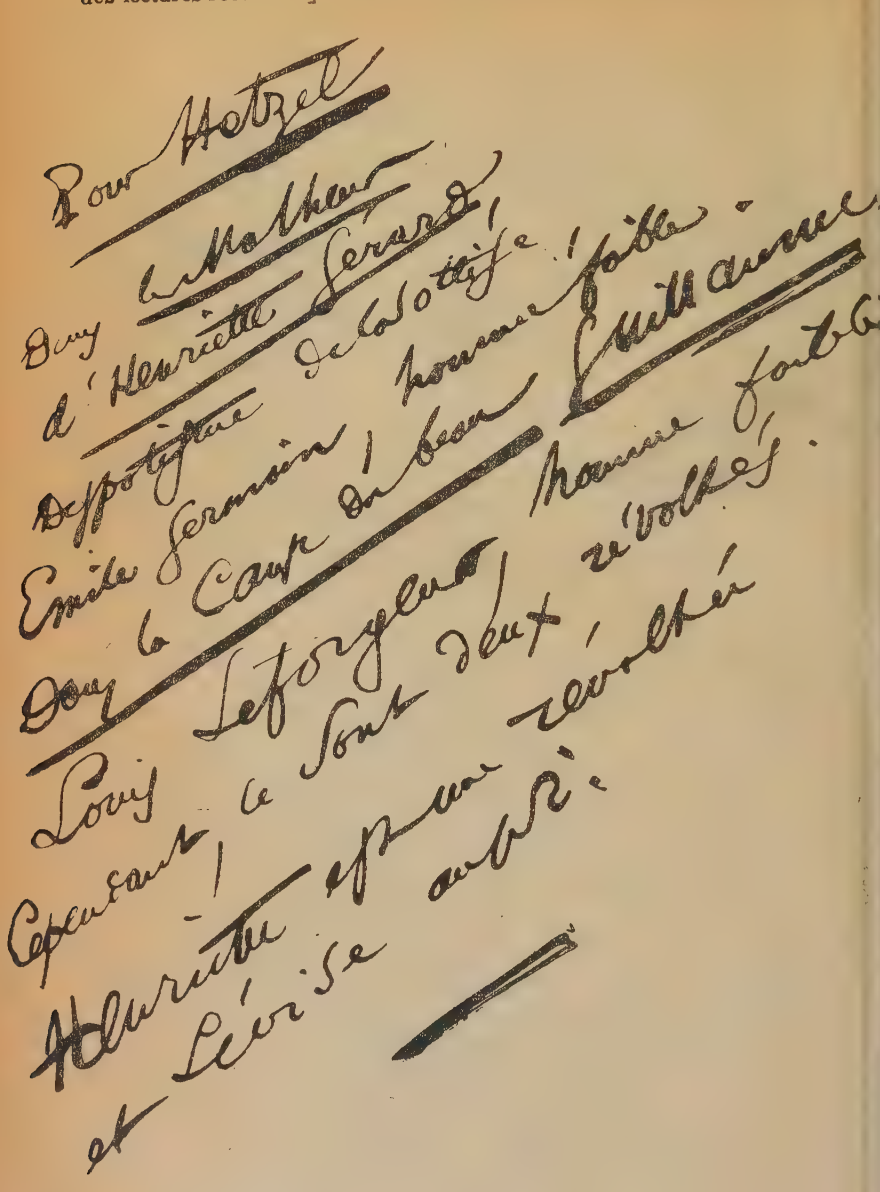
b.

Eaux fortes	. 10	Lettres
~~Marées~~	. 10	Malassis
Daranty	10	ma mère
Poëmes	100	Corlot
Eureka.	30	Ecrire
ma Biographie		Marlon.
	160.	

J'attends des Épreuves.
de la Presse
du Monde Illustré
du Pays.

Tous les jours { poëmes
et autre chose.

[Pour ces discussions littéraires qu'il aime tant, il note les impressions des lectures récentes :]



Pour Hetzel

Dans le Malheur
d'Henriette Gérard,
Despotisme de la calotte.
Emile Germain homme faible.
Dans la Caux du beau Guillaume
Louis Leforgeur homme fort.
Cependant, ce sont deux révoltés.
Henriette épouse révoltée
et Louise Aubri.

[Voici la première version de l'introduction des *Petits Poèmes en prose* qui paraîtra dans *La Presse* du Mardi 26 Août 1862 :]

Les dons des fées
Le gâteau.

à Houssaye.

La tête
La Dédicace

~~à [illegible]~~

Sans queue ni tête. Tout queue
et tête
Commode pour moi. Commode pour
vous. Commode pour le Lecteur.
Nous pouvons tous couper
où nous voulons, moi ma rêverie,
vous le manuscrit, le lecteur
sa lecture. Et je ne suspends
pas la volonté rétive au fil
interminable d'une intrigue
superflue.
J'ai choisi des titres. Les 66.
Quoique cependant cet ouvrage
touchant la vie et la
Kaléidoscope ~~pourrait~~ peut

bien être poussé jusqu'au
cabaliste que 666 est aussi
6666...

[illegible]

[illegible] cela vaut mieux
qu'une intrigue de cent pages.
Qu'on m'accorde donc grâce
de ma méditation.

Quel est celui de nous qui n'a
pas rêvé une prose poétique
et poétique pour traduire les
mouvements lyriques de l'esprit,
les ondulations de la rêverie, et
les soubresauts de la conscience...

Mon point de départ a été
Aloysius Bertrand. Ce qu'il
avait fait pour la vie ancienne
et pittoresque, je voulus le
faire pour la vie moderne et
abstraite. Et puis où le princip

autre
que je faisais ~~[illegible]~~ chose
que ce que je voulais imiter
ce dont un autre s'occupe-
rait, mais que n'aurait aux
que crois qu'il faut dire
toujours faire faite ce
qui l'aurait fait.

note sur 6 aout c'ebbre.

Enfin, petite. toujours
tout l. Sarpat

a Catrin
La Signature
La Suite prochainement

18
5
90
90
990.

[*Les Petits Poèmes en prose* parus dans *La Presse*, 26 Août, 27 Août, 24 Septembre 1862. Baudelaire consacre plusieurs pages de son carnet à ses projets sur Poe ; il travaillera à sa traduction *tous les jours* :]

Lundi. ~~[illegible]~~ Delacroix Poe
mardi Poe
mercredi Poe
jeudi Poe
vendredi Poe
samedi Poe.

[La plupart des pages du carnet sont prises par des colonnes méthodiques de chiffres, de dates, de distributions de temps et d'articles *à faire* ou *à publier ;* la page suivante en est la moins indiscrète :]

à recevoir

Guérould	200
Marcelin	200
Villemessant	500
Michel	1000
Vervoort	
Lacroix.	

à payer

Impôt	500
Jaquin	814
Lécrivain	625
Lafont	620
Malassis	500
Moi	
Impôt	500

à faire

Delacroix	6
Poe	56
Poèmes	100
Villemain	20
Messys	20
[redacted]	
Lüde	20
Jeunesse	20
Dandies	20
peintres	20
	282

voir

[redacted]
Villemessant
[redacted]
Michel
Guérould
[redacted]
Marcelin
Ancelle
Abrial
Malassis
Guérin
Lécrivain
Babinet
Hetzel
Hoffmann
Monnerie
Villot. Jeanne

écrire à

Babinet
Lafont
Moinbeau
Dijon
Ancelle
Fraisquillon
Vervoort
Hetzel
[redacted]

	Mirecourt
73	Duvering
	Coupart
120	Lorrain
50	Cabasson
100	Poivre
53	Martin
50	M. de P.
	Larochefoucault.

30	Stevens
30	Adrien
6	Rivoli
12	Italiens
13	Cordonnier
22	Coiffeur
32	Photographe
11	Taverne
	voitures
	achats

[C'est le théâtre qui paiera ses dettes, et lui assurera la paix et le rêve, là-bas, dans la petite maisonnette de la Côte de Grâce :]

Sujets de Drames

Le marquis du 1er houzards.

L'ivrogne.

Le club des cocus

La femme entretenue [redacted]
sous le Savoir

La jeunesse de César.

Une pièce à femmes.

Les vierges folles.

un mois pour les Contemporains et les

Poèmes Edgar Poe

un mois pour

un mois pour mes nouvelles.

[Des découragements, chez les éditeurs des refus, dans les revues des déceptions ; Baudelaire devient *intraitable ;* il dresse la liste des « vilaines canailles » qu'il rencontre dans *son enfer ;* quelques jours plus tard, apaisé, plein d'espoir *malgré tout*, il note ses amis :]

Vilaines Canailles	Amis
Forgues	Villiers
Desnoyers	Noriac
Lorin	Manet
Lachette	Malassis —
Calonne	Ma mère
Martinet	
Morgan	
Dalloz	
Dollingen	
Cohen	
Solar	
Mario Uchard	
Vacquerie	
Ch. Hugo.	
Feuillet !	

[C'est par le loisir qu'il a grandi ; le carnet énumère les rencontres des filles et en détaille les noms et les adresses ; la page suivante fera relire avec plus de passion les strophes berceuses et parfumées de *Mœsta et errabunda* :]

Debarue : Pouzadoux) 286. St h :

Agathe :

Coiffure à l'Enfant, bouclée et répandue sur le dos.

maquillage du visage. Sourcils, paupières. Lèvres. Du rouge, du blanc, des mouches.

boucles d'oreilles, colliers, bracelets, bagues.

Robe décolletée, les bras nus. pas de crinoline.

Bas de soie très fins, à jour, noirs, si la robe est noire ou brune. roses si la robe est claire. Souliers très découverts. parrures galantes.

Un bain. pieds et mains très soignés.

parfumerie générale.

à cause de la Coiffure, une sortie de bal à capuchon, si nous sortons :

Des draps blancs. Ma lettre

PÈLERINAGE DE NOEL

Quand Chateaubriand s'écrie : « Quels tableaux Homère et Virgile ne nous auraient-ils pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crèche, des pasteurs accourus au berceau, des mages conduits par une étoile, des anges descendant dans le désert, d'une Vierge-Mère adorant son nouveau-né et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur », on ne peut s'empêcher, de quelque opinion religieuse ou athée qu'on ait son esprit nourri, de constater avec mélancolique regret qu'alors que mille tableaux triomphants nous imposent les diverses conceptions esthétiques des peintres sur un sujet qui fut si essentiellement humain pendant des siècles, la littérature resta quasi muette, sans glorieuse manifestation d'un art personnel s'exprimant par un chef-d'œuvre. Et plus spécialement pourrait-on en noter l'absence certaine dans la littérature française.

Il ne faut pas se laisser abuser par l'épidémie littéraire — qui prit les caractères d'une industrie — laquelle sévit à la fin du dix-neuvième siècle, au moment du pullulement des « nouvelles ». Chaque écrivain fit alors son, ses contes de Noël, pour tel journal ou telle revue qui lui fournissaient l'habituel débouché commercial, beaucoup plus que pour l'amour de l'art. Cependant de cette floraison un peu imprévue, assez artificielle puisque sans racines de foi, on a pu recueillir quelques beaux fruits. D'étonnante ingéniosité rivalisèrent alors, les uns avec l'empreinte de leur génie singulier, les autres avec une marque de style plus ou moins personnelle, les France (1), Lemaître (2), Gebhart, Maupassant, Mendès, F. Fabre, et leurs compagnies d'imitateurs. Des meilleurs contes de Noël

(1) Bien entendu, j'admire un conte de Noël d'Anatole France, tel le merveilleux *Procurateur de Judée*, à égalité de ses pages les plus célèbres, moins datées. — A propos de cette espèce de journalisme littéraire, on relirait, je pense, avec plaisir et gain, l'ironique petite conte « pour le jour de l'an » *Edmée ou la Charité bien placée*, qui est un des récits profitables placés à la suite de *Crainquebille*.

(2) On peut retrouver au tome IV des *Contemporains*, de Jules Lemaître, une spirituelle parodie de la fabrication des contes de Noël par les romanciers en vogue l'an 1887.

qui parurent de 1880 à 1900, celui qui composera un recueil ne formera pas un livre médiocre au point de vue de l'adaptation du talent littéraire aux besoins économiques. Et en même temps on sera forcé de remarquer quelle admirable virtuosité il fallut à ces nombreux auteurs pour donner un vernis de nouveauté à ce vieux thème où seuls les grands naïfs populaires ou poétiques trouveront instinctivement et éternellement le neuf.

C'est que notre littérature classique au sens strict du mot m'apparaît aussi peu cléricale que possible pour un peuple officiel fils aîné de l'Eglise. Quels sont les grands écrivains français du dix-septième et du dix-huitième qui s'aperçoivent que « la religion chrétienne est elle-même une sorte de passion, qui a ses transports, ses ardeurs, ses soupirs, ses joies, ses larmes, ses amours du monde et du désert » ? Cette définition, vous souvient-il où elle gît ? Dans le *Génie du Christianisme,* curieuse charte de christianisme gothique que Chateaubriand imposa au romantisme naissant comme on met une couleur de vêtement, une nuance de sensibilité, à la mode. Mais cette manière de concevoir théâtralement la religion ne pouvait être celle des esprits de logique, des esprits de finesse qui animent nos classiques. Deux catégories seules furent touchées de la grâce d'une religion vibrante, d'une religion qui ne serait pas considérée comme un règlement moral, un code traditionnel de lois de police intellectuelle : les prédicateurs, les jansénistes. Les jansénistes éprouvèrent toute la rigueur inséparable d'une foi exaltée dans un siècle de politesse tyrannique. Quant aux prédicateurs, ils prêchaient — naturellement ; et les moralistes reconnaissent d'ordinaire que si les Français sont sensibles à l'éloquence sous le coup même de la voix d'un orateur sonore, ils sont fort peu enclins à la méditation silencieuse consécutive. Autant en emportaient les échos de la chapelle où un Bossuet avait prononcé le sermon sur le *Mystère de la Nativité de Notre Seigneur*.

Ouvrez votre Bossuet, cherchez-le, ce sermon. Quand, en pieux exercice du jour de Noël, vous l'aurez consciencieusement lu, que vous aurez joui de l'ample style dont est accommodée une pensée austère et orgueilleuse, vous sentirez combien nous sommes éloignés de l'esquisse pittoresque et touchante que Chateaubriand concevait qu'eussent aimé à tracer

un Homère et un Virgile français. Sans doute l'évêque proclame combien il désire que les « dévotions » des fidèles « en soient échauffées ». Mais par quel chemin ardu de logique rèche et se donnant continuellement la discipline il amorce cette entreprise : « Pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement... » C'est un sermon en trois points de dissertation philosophique, s'adressant uniquement à la raison humaine strictement considérée comme une âme. Certain ascétisme de l'esprit peut être satisfait de n'avoir pas à subir la trivialité du moindre détail réaliste. Il n'est pas question ici des récits évangéliques... trop vulgaires, trop attachés à rendre le mouvement de la scène de la nativité. Si Bossuet prononce le mot « langes », il le place sous l'autorité de Tertullien : « les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture » (d'ailleurs suit un assez romantique parallèle entre le « berceau » et le « sépulcre »). Puis s'il veut amener les auditeurs à contempler, non point l'enfant Jésus vagissant, mais « cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité », il emprunte les termes dont se servit « le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie (1) ».

Cependant il y a une sorte de littérature, assez méprisée de tous les historiens littéraires (2), toujours contraints dans la hiérarchie des genres et qui oublient volontiers la chanson... en dépit du proverbe que tout en France finit par des chansons. Cette littérature est excellemment française et chrétienne, quoique d'un ton symétriquement contraire à la noblesse des-

(1) Reportez-vous à un sermon de Massillon. C'est la même note terne et abstraite : « Aussi il naît à Bethléem, dans un état pauvre et abject, sans appareil extérieur... »

(2) L'enseignement et l'étude de la littérature française sont restés terriblement « grand siècle » et c'est toujours la manière de l'histoire « rois-batailles » qui arme les meilleurs livres sur ces matières... Ne pourrait-on se persuader que les minutieuses recherches sur la vie intime des grands écrivains sont du badaudage intéressant puisque humain — mais tout à fait étranger à l'art littéraire, et qu'en littérature il n'y a qu'une chose qui compte : l'œuvre — et aussi ses lecteurs. Ses lecteurs ; le public ; l'impression produite à l'apparition ; comment cette impression évolue ; ce qu'elle est actuellement. Questions le plus souvent peu ou point traitées. Que tel écrivain ait été sincere ou non, qu'il ait eu des mœurs de telle catégorie, que m'importe si son œuvre me touche, moi vivant, et agit sur mes mœurs. Voilà l'essentiel. Ne serait-ce pas une conception propre à renouveler l'enseignement littéraire, parallèlement au renouveau des enseignements historiques et moraux ?

séchée systématiquement d'un Bossuet. Il s'agit des noëls selon la définition d'Etienne Pasquier, « ce grand antiquaire des Gaules » (1), dans ses *Recherches de la France*. C'est un texte souvent cité, et à juste titre puisque chaque fois cette citation permet d'en goûter la drue et concrète langue : « C'était coutume que l'on avait tournée en cérémonie de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des noëls qui étaient chansons spirituelles faites en l'honneur de Notre Seigneur... »

Jusqu'à ce jour, peut-être pour la raison que j'ai avancée, on en a surtout laissé l'étude aux folkloristes et aux érudits de grammaire ou d'histoire. Et tout comme un autre je pourrais rédiger une nouvelle édition des notes de dictionnaires et encyclopédies signalant les divers recueils de ces noëls, lesquels noëls ne datent point tous du temps d'Etienne Pasquier puisqu'on suit leurs versions anonymes jusqu'au dernier siècle, et qu'on connaît les variations introduites et signées par des auteurs tels que La Monnoye, qui fut académicien et bourguignon, et bourguignon salé, dont d'Alembert en son éloge dit qu'on « réimprima les noëls... malgré les cris de l'imbécile superstition ». Ce qui prouve que la satire ne perd jamais ses droits à l'existence en aucun chapitre, fût-il catholique, apostolique et romain.

Ce qu'en cet article je veux modestement noter, ce sont les principaux traits d'imagination populaire dont nos chanteurs de Noël, du quinzième siècle au dix-neuvième, ont orné un thème invariable, simple, très délimité.

Un extraordinaire catholique écrivain, si savoureux pour les amateurs de langage truculent, J.-K. Huysmans, écrivit que « le musée du Louvre est, le jour de Noël, un lieu de refuge pour le chrétien qu'exaspère le sabbat des musicastres » et en effet il s'y réfugia pour « à l'occasion de la Nativité..., se rendre compte de la façon dont ces peintres (les Primitifs) ont compris l'Enfant ». Il nous laissa une relation violemment coloriée de ce pèlerinage auprès des tableaux saintement puérils.

Plus récemment, un écrivain ruskinien, auquel le beau nom d'essayiste ne doit point déplaire puisqu'il fut illustré pour la

(1) Le mot est de Guillaume Colletet en félicitant Etienne Pasquier de n'avoir pas dédaigné d'écrire un chapitre entier de ses « doctes » *Recherches* sur François Villon.

postérité par Montaigne, M. Robert de la Sizeranne, publia un essai sur l'*Esthétique des Noëls* que je signale comme remarquablement fécond en idées et formules propices à éveiller l'originalité d'autrui plutôt qu'à la subjuguer, c'est rare et heureuse qualité à mon gré. Cet essai traite d'un pèlerinage pictural analogue, mais non plus rétréci au Musée du Louvre et au seul bambin sacré.

C'est à un pèlerinage du même genre que je voudrais maintenant entraîner mes lecteurs, non devant les œuvres de peintres ou de sculpteurs, mais auprès des noëls oraux.

§

Nous avons qualifié le thème de la Nativité : simple, très délimité, invariable. En effet il est constitué essentiellement par les récits évangéliques. Ce n'est pas qu'on les ait jamais beaucoup lus en France, car l'Eglise Catholique n'encouragea guère la lecture personnelle et privée de l'Evangile avant le protestantisme, et encore moins après. Mais nos auteurs de noëls les connaissaient, ne les discutaient point — ils ne se seraient point avisés de rechercher, comme Renan, si Jésus était né à Nazareth, ailleurs, ou même à Bethléem, — y croyaient avec une fervente simplicité. D'ailleurs, sur les quatre évangélistes, deux seulement (deux versions de moins à concilier), Mathieu et Luc, indiquent ce qu'il faut considérer sur ce sujet comme paroles d'évangile. Mais il est peu probable qu'aucun des chanteurs chrétiens se soient embarrassés de ce qui appartenait à Luc et à Mathieu ; ils connaissaient, surtout par l'ouïe, l'Evangile, c'est-à-dire un livre unique et sacré. Différencier les récits pue l'hérésie et le fagot. C'était affaire de théologiens. Nos poètes n'avaient qu'à lancer à l'occasion de la fête de Noël un chant pieux. Ce qu'ils firent, sans remarquer par exemple que les Mages n'apparaissent que chez Mathieu tandis que les Bergers n'apparaissent que chez Luc, sans souci de la très curieuse nativité de Jean, fils d'Elisabeth et de Zacharie, qui, au début de l'Evangile selon saint Luc, fournit comme une première ébauche de la salutation à Marie et de l'immaculée conception, mais avec une apparence plus normale. En bons fidèles ils préféraient, et c'était plus sûr pour le repos de leur âme en l'autre monde et de leur corps en celui-ci, s'en tenir à ce que leur apprenait leur curé. D'autant que parfois ce fut le curé lui-même qui composa le cantique.

C'est donc un thème sacré ; mais à sévère condition de le respecter, les variations dont on le gainera seront des hommages de piété, des expansions d'individuels sentiments dévots. L'analogie avec les parures de l'autel est frappante. De ces enjolivements volontaires, témoignages spontanés de l'imagination humaine, nous allons indiquer les principaux en étudiant tour à tour, séparément ou en groupe, les personnages traditionnels, et en les plaçant ici comme l'on dispose à Marseille dans les crèches de la Noël ces figurines d'argile appelées « santons » qui sont nos Tanagras fragiles (1).

§

Remarquons tout de suite que, dans plusieurs noëls, l'auteur se préoccupe de justifier son chant. Il montre ainsi sa connaissance de la loi divine qui a exilé l'homme sur une terre douloureuse. Cet homme puni a-t-il donc le droit de s'y réjouir ? Voici, par exemple, le curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, Lucas Le Moigne, qui, douant de parole la nature humaine, lui fait dire :

Quant est de moi, je suis la désolée
Bannie d'amour, frustrée de mon ami
Nature suis humaine ainsi nommée
Déplaisante et remplie d'ennuis.

A qui la faute ? Mais à Adam, et la Nature humaine, d'après le même noël, poursuit en lui adressant ces reproches :

Adam, Adam, maudit soit la journée
Qu'oncques jamais vous fûtes si hâtif
De mieux aimer plaire à votre épousée
Que d'offenser celui lequel vous fît.
Tous ces maux-ci
En sont sortis
L'heure mal fortunée :
Il ne faut pas être aussi hâtif.

C'est parler en allégorie prudente, discrète, mélancolique. Lui siérait-il d'ailleurs de vociférer en un noël de curé, en un noël qui débute ainsi :

Chantons Noël, chantons cette journée,
Chantons Noël, chantons grands et petits,
Chantons Noël, car la paix est criée,

(1) Je ne prends mes exemples, bien entendu, que dans les noëls rédigés en langue française, laissant les noëls des patois provinciaux.

et qui a le droit de débuter ainsi. D'autres noëls le confirment ; un Angevin conseille à ses auditeurs : « Faites des sauts, que joie soit démenée... Courez en Galilée ; Ne craignez point de vous crotter ; car la paix est criée. » Un autre dira : « Ne vivons plus piteusement. » Cette formule-ci sonne comme un proverbe : « A la venue de Noël chacun se doit bien réjouir. » Oui, le droit, puisque Noël c'est la fête du rachat de l'homme.

Ce pourrait être la fête de la confusion des démons. « Où est maintenant cet ennemi qui avant ce jour était maître des hommes ? » dit la Vierge au saint abbé de Cluny, Hugues, ce radieux jour choisi, veille de l'anniversaire de la nativité, où elle l'honora de son apparition. Aussi le diable est-il omis dans la plupart des noëls. Un cependant lui est réservé, mais qui ne cesse de le tourner en dérision et de lui faire la nique. Le mouvement est charmant de gaminerie, il rappelle la chansonnette du furet par le refrain :

Le grand Dyable est enraigé
Voy va, voy va, comme il trotte.

Un couplet nous explique la joie de l'homme :

Prions tous Jésus qui est né
Le grand Dyable est enraigé
Qu'il nous mette en sûreté
Que Sathan ne nous emporte.

L'auteur prie Jésus. En effet, il semblerait naturel que tous les noëls célébrassent Jésus. Or cette unanimité est loin d'être obtenue dans le recensement. Notre bon curé Lucas Le Moigne en témoigne pertinemment :

Chantons je vous en prie,
Par exultation
En l'honneur de Marie.

Ailleurs l'on rend « grâces et merci à la Vierge Marie qui est cause de ce grand bien ici ». Par cette allégation on sent la force que prend le culte de la Sainte Vierge. Et un noël tout entier dédié à la « Mère du Rédempteur » égrène ses litanies.

Toutefois n'exagérons : nous n'en sommes pas encore aux catholiques cantiques contemporains où la tremblante et modeste Marie des Ecritures est saluée majestueusement du nom de « Reine du Ciel ». La puissance religieuse de la Vierge s'est étonnamment accrue dans la pensée des hommes pieux

du dernier siècle. Nous la voyons très pauvre femme qui accouche dans les noëls anciens. Dans ce noël de Lucas Le Moigne, d'où est extraite la dernière citation, le curé interroge assez familièrement celle qu'il appelle cependant « la Vierge de prix, pleine de grand renom » :

Or, nous dites, Marie...

Les demandes et les réponses forment un exact et ingénieux catéchisme qui met en petits vers faciles et gracieux, tendres et naïfs, les deux récits de Mathieu et de Luc confondus. Mais la leçon des livres saints est suivie fidèlement sans marques d'esprit personnel, et les termes employés par les évangélistes sont, autant que la rime la plus plate le permet, remployés. Un autre noël traite le même sujet, qui est moins la nativité elle-même et le tableau touchant de la grotte de Bethléem que la conception. Car c'est là le grand mystère, et où la religion est le plus engagée. Réfléchissez-y : la Noël n'en est qu'une conséquence. L'important, comme dit l'évangéliste et le curé,

C'est l'obombration
Du Saint-Esprit...

L'autre noël explique — sans expliquer :

Dieu fait un mystère
En vous merveilleux.

Mais tous deux, d'après l'Evangile, rapportent avec soin un mot qui semble laisser à Marie la liberté du refus :

Sois faite et accomplie
Ta nunciation.
. . . .
A cette parole
La Vierge consent.

Voilà donc Jésus conçu sans péché et par la suite de ce mystère il sera bien marqué dans tous les noëls que Marie enfantera sans souffrances... du moins sans les souffrances de la parturition, car, pour les autres, il lui en sera peu épargné.

Exceptionnellement, dans un cantique de Françoise Paschal, qui vécut au XVII[e] siècle, les maux du voyage vers Bethléem sont bien atténués par les propos que Joseph et Marie se tiennent.

C'est ainsi qu'ils cheminaient
Très satisfaits.

J'imagine que la benoîte Françoise Paschal aura été choquée de voir cette femme, élue entre toutes et portant un Dieu, aussi douloureuse que si elle-même, pauvre créature, avait fait le chemin. Et avec ingénuité elle chante que les voyageurs se racontent « exactement » et « avec netteté » les principaux bienfaits de Dieu le long de l'histoire sainte, notamment le passage de la mer Rouge, la captivité de Babylone et Tobie qui eut

Au voyage d'Assyrie
Grand profit.

On ne pouvait choisir sujets plus appropriés, puisque ce sont trois souvenirs de voyage du peuple juif.

Les autres noëls plaignent beaucoup la Vierge enceinte d'être forcée à quérir « d'huis en huis » logis dans Bethléem (1). Joseph et Marie sont repoussés de partout. Leur équipage ne donnait point confiance en leur bourse. Les hôteliers — qu'ils fussent à l'enseigne du Grand Dauphin, des Trois Couronnes, de la Rose Rouge, des Trois Petits Paniers, de la Table Ronde — les jugent sur la mine, les appellent racaille et truandaille, ou simplement ouvriers :

Cherchez votre retraite
Autre part, charpentier,
Ma maison n'est point faite
Pour des gens de métier...

ou, plus polis, s'excusent de n'avoir aucune chambre vide. Nous-mêmes, dit l'hôte du Très Bon Guide, qui a la fierté de l'auberge pleine,

Nous coucherons sans draps
Ce soir sur la paillasse.

Les chemineaux sacrés finissent tout de même par trouver le refuge d'une étable (2). Mais quelle étable !... « qui n'était point fermée devant ». Or

(1) Il faut noter ici combien Bethléem, pour nos ancêtres qui ignoraient le goût de la couleur locale — ah, que nous avons changé ! — devait ressembler à un bourg quelconque des environs de leur pays natal. Pas un trait oriental à propos de ce village... et cependant l'orientalisme n'est pas une invention du XIX[e] siècle, puisqu'il se manifeste au moyen âge sous l'influence des croisades. Mais il sommeille évidemment aux siècles où sont chantés ces noëls.

(2) « Ils se mirent sous un passage public qui se trouvait, au dire de l'Histoire Scholastique, entre deux maisons, ayant toiture, espèce de bazar sous lequel se

En celui-temps il gelait
Noël nouvelet
A dextre et à senestre
En ce lieu le vent coulait
Noël nouvelet
Tout aussi comme en un cloître
O Noël nouvelet.

Et ce fut en un tel lieu qu'

Une pucelle
De Dieu ancelle
A enfanté comme était dit
Un beau mignon à plein minuit.

Nous voici au plus émouvant de la scène sacrée, au centre du tableau. « Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille...» a dit Hugo en un vers expressif. Autour de l'enfant Jésus, mère, père nourricier, l'âne et le bœuf, les bergers, les mages formeront le cercle, et il en est de même inévitablement dans les chants et dans les peintures de Noël.

Les peintres ont beaucoup varié dans la représentation de ce petit Dieu. Les uns l'ont préféré marmot souriant et même espiègle. C'est sa nature humaine qu'il leur a semblé le plus naturel de rendre, puisque leur peinture était œuvre humaine ; faire pressentir sa divinité eût été bien téméraire. D'autant, et là est l'originalité chrétienne, qu'il ne s'agit pas ici de l'enfance d'un Dieu, mais d'une sorte de métamorphose inouïe d'un Dieu qui a déjà un passé, une histoire terrestre. Vouloir marquer la divinité dans l'enfantelet de la crèche, c'est évoquer le terrible et vindicatif Dieu des Juifs. Quel artiste l'osera ? Sa raison chancelle, ses moyens matériels se troublent, il demeure stupide devant l'incompréhensible, devant le mystère. Les joyeux chantres de Noël s'en gardent. Ils préfèrent se représenter un « doux Jésus et la Vierge qui l'allaita », et s'ils vont en pèlerinage de nativité, c'est

Pour voir Marie
Accouchée d'un petit gars.

Comment trouvent-ils ce petit gars ? Les auteurs diffèrent peu :

réunissaient les citoyens soit pour converser, soit pour se voir, les jours de loisir ou quand il faisait mauvais temps. » (*La Légende Dorée* de Jacques de Voragine.)

Je vis l'enfant sur un coussin
De belle paille.
Nous trouvâmes l'enfant tout nu
Dessus du foin, auprès d'un veau.

Ainsi l'avait trouvé la sensible Françoise Paschal, qui posa aussitôt cette question :

L'emmaillotterez-vous, Madame ?

N'aurait-elle point été offusquée du détail réaliste et tout à fait vraisemblable consigné par un célèbre noël poitevin, fort rustique, qui prétend que la Vierge Mère a mis le nouveau-né « dedans une mangeoire » ?

Eût-elle cependant préféré la fadeur guillerette des « trois bergerettes » qui décrivent ainsi l'enfant :

O agréable Enfanteau,
Sa joue était plus vermeille,
Naulet, nau, nau, nau,
Qu'une rose au renouveau,
Naulet, nau, nau, nau.

Mais, pour être d'une grâce affectée qui pressent les bergeries de Trianon, ces bergerettes ne sont pas moins de prévoyantes personnes :

Je lui fis de la bouillie,
Naulet, nau, nau, nau,
Avec un peu de gruau,
Naulet, nau, nau, nau.

Dans un autre cantique, peut-être du même temps, en tout cas de la même inspiration :

Alison a présenté
Toute une pleine potée
Du lait qu'elle a apporté
Et de la fleur belutée :
Dont Marie en se chauffant
Dans une poële empruntée
Fit la bouillie à l'Enfant.

On ne peut s'empêcher de remarquer combien ce petit présent de ménagère paraît à notre esprit humain — je dis paraît, car la Vierge ayant été avertie qu'elle était élue de Dieu pour qu'il s'incarnât en elle ne pouvait craindre vraiment qu'à peine né il mourût de faim — plus utile que ces bergers maladroits et bénévoles qui s'efforcent

De donner au Petit
Pommes et noix à force
Pour donner appétit.

Dans tous ces noëls l'enfant est éveillé. Un seul, qui est une charmante et irrésistible berceuse à endormir les petits d'homme, ne fussent-ils point chrétiens, nous offre un enfant qui dort :

Entre le bœuf et l'âne gris
Dors, dors, dors le petit fils
Mille anges divins
Mille séraphins
Volent à l'entour
De ce grand Dieu d'amour.

Les six couplets seraient à citer ; et s'ils n'étaient fort connus, je regretterais de ne les avoir point transcrits.

Mais l'âne et le bœuf ruminent. C'est à leur tour d'être loués. Ruminent-ils ? Il y a, transmise par la merveilleuse *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, une tradition qui veut que le foin de la crèche fût dans la suite apporté à Rome par sainte Hélène, car le bœuf et l'âne n'avaient pas voulu le manger. Je n'ai pas trouvé trace de cette sobriété respectueuse dans les noëls, dont l'un, au contraire, leur fait tourner la tête vers la paille et le foin, mais qui n'affirme pas, il est vrai, qu'ils en mangèrent. Les noëls sont en général plus préoccupés du rôle que ces bonnes bêtes jouent dans la nativité par rapport au né :

Et les deux animaux poussant de leur haleine
En l'échauffant lui ont même porté bonheur.

Ce qui d'ailleurs est bien plus obscur que ce simple tableau :

L'âne et le bœuf aspirant
Chacun d'eux le réchauffe
Contre le grand froid cuisant.

Avons-nous donc oublié Joseph, que nous le plaçons maintenant seulement ? C'est que Joseph paraît relativement peu et que son rôle est bien effacé dans la nativité. Je ne veux pas plaisanter en disant qu'il tient le rôle ingrat. Mais sans que je l'aie dit vous le sentiez, et nos auteurs de noëls aussi l'avaient senti avant nous. M. de la Sizeranne, dans une étude dont j'ai déjà parlé, rappelle que, dans un noël vosgien, il est demandé à propos de saint Joseph : « Pensez-vous que son

père soit ce pauvre vieux vénérable qui est sur la selle ? » puis, examinant la place de l'époux de Marie dans les plus célèbres nativités peintes, l'esthéticien conclut qu'il fut toujours sacrifié, et que sa silhouette la moins falotte serait encore celle d'introducteur des bergers et des mages si toutefois chez Fra Angelico il n'avait le grand honneur de recevoir les félicitations d'un des trois rois. Dans les noëls oraux, Joseph ne fut guère mieux traité.

Il est l'homme du peuple, ouvrier cordial et obligeant, un peu lourdaud. On se souvient rarement de sa lignée royale, qu'il était évangéliquement fils de David à la vingt-huitième génération. Sa sagesse indulgente dont saint Mathieu témoigne : « Or la nativité de Jésus-Christ a été telle : Comme Marie sa mère fut baillée pour épouse à Joseph, devant qu'avoir convenu ensemble elle fut trouvée enceinte du Saint-Esprit. Adonc Joseph son époux, d'autant qu'il était juste et ne la voulait point diffamer, la voulut secrètement délaisser... » est méconnue dans les noëls probablement comme trop subtile. Joseph doit être un simple. Car, du trio, c'est le seul personnage qui n'ait rien de divin. Sa sanctification elle-même n'apparaît, aux chanteurs pleins de prud'homie, que comme un tardif et mérité anoblissement au sens légal et de bon plaisir du roi.

Ce sera donc lui qu'on chargera des besognes matérielles. Il tient la lumière pour éclairer la scène de la nativité, si bien que tel auteur notera que Joseph n'est point le père du petit puisque celui-ci ne lui ressemble pas. Ailleurs, c'est dans un plaisant et satirique noël du xvi[e] siècle, comme quelqu'un apporte en offrande à Jésus l'hypocras, boisson délectable,

Joseph en voulut boire (1).

Ailleurs encore, homme d'ordre, « Joseph avait pris le soin de serrer ce qu'on donna » au petit Jésus.

Françoise Paschal est plus bourgeoise, plus cérémonieuse : elle établit un beau cantique qui débute par un discours à la porte, fort engageant, où saint Joseph chante :

Entrez, dévote compagnie,
Chers bergers, entrez en ce lieu

(1) Coïncidence : au musée de Bâle, Albert Dürer place Joseph en posture d'ivrogne au cabaret, tête appuyée sur le bras gauche et couchée sur une table auprès d'un pot de bière.

Vous y verrez ce grand Messie ;
Vous y verrez le fils de Dieu.
Fort pauvrement il vient de naître
Il n'y a que fort peu de temps
Si vous désirez le connaître
Venez, entrez, mes bonnes gens.

Il y a un autre cantique de Françoise Paschal. La prudence de Joseph comme mari de la Vierge y est fort justement et chastement mise en valeur. Dans leur maison de Nazareth, le charpentier « avait fabriqué une cloison » en un lieu

Où cette vierge admirable
A l'écart
Avait chaise, lit et table
Tout à part.

Et par des trous qui sont dans la cloison il la regarde qui prie. Alors, de son côté, il offre

...... à Dieu sa raison
Sa volonté
Son corps, son esprit, son âme,
Tous ses sens.

C'est une rare note de catholicisme épuré. Les auteurs anonymes ne la donnent jamais. Ils tiennent Joseph pour un des leurs, sans doute privilégié du sort, le sort étant la volonté de Dieu. Entre Joseph et les bergers il y a différence de situation, il n'y a pas différence de nature. Ce n'est pas de lui que les bergers ont cure, ces bergers,

Qui tôt se hâtent de courir,
Chantant cantiques gracieux,

iraient-ils examiner, secourir, admirer, adorer (selon les noëls) un Joseph? Serait-ce à son propos qu'on écrirait ces très beaux vers :

Un chacun d'eux alors ayant la tête nue
L'a revéré selon son pauvre entendement.

Ces « pasteurs couchant ès champs et gardant les veilles de la nuit sur leur troupeau (1) », comme il est dit dans une vieille bible, avaient été avertis par « l'Ange du Seigneur qui leur

(1) *La Légende dorée* explique ainsi la veillée nocturne des pâtres : « A chaque solstice, c'était une coutume des Gentils de veiller la nuit pour honorer le soleil, coutume qui avait pris racine aussi chez les Juifs, peut-être pour suivre l'usage des étrangers qui habitaient avec eux. »

survint ». Et « la clarté du Seigneur resplendit autour d'eux ».

C'est donc au divin enfant qu'ils vont. Il n'y a rien dans l'évangile de Luc qui indique que ces bergers aient porté à l'étable sainte des offrandes. Il n'y a pas un noël qui ne parle de ces présents. Les noëls sont plus vrais de toute éternelle vraisemblance religieuse : à un Dieu qui naît et que l'on va visiter, on offre quelque sacrifice pour se le rendre favorable.

Les cadeaux sont nombreux et divers. D'abord quelques bergers manifestement sont accourus tout de suite et n'ont pris temps ni soin comme d'autres de recueillir, de choisir et d'apporter des objets. Ils donnent ce qu'ils ont sur eux, l'un son manteau, l'autre son bourdon, celui-ci son couteau, celui-là sa bourse... et le noël ajoute ingénûment pour ce dernier «... en pur don ». Cousins de ces quatre-là, en voici d'autres :

L'un son subleau, l'autre sa chalemie,
L'autre un aigneau et l'autre une brebis
Ils vont offrir
Et du pain bis
Et l'autre sa toupie
Reconnaissant qu'ils tenaient tout de lui.

A ce dernier vers il me semble que se marque la théologie catholique. Les offrandes ne sont point particulièrement juives ; elles figureraient aussi bien, et sans rien perdre de leur grâce champêtre, dans les bucoliques virgiliennes. Françoise Paschal eut-elle des terres qu'elle faisait valoir ? Et sont-ce ses fermiers que les bergers de son noël, chargés d'

Un pot de beurre, un pot de lait,
Le beurre doit être admirable
Car il ne vient que d'être fait
. . . . ce panier d'œufs
Cette poule et ce beau fromage
Les œufs marqués sont frais pondus.

Les recommandations pour le beurre et le lait sont d'une personne experte en la vente des produits agricoles. Ces présents-ci sont évidemment de bergers moins réalistes, plus coquets :

Charlot lui porte un agnelet,
Son petit-fils un pot de lait
Et deux moineaux en une cage
. . . .
Moi, je veux lui donner ma houlette,

Ma pannetière, aussi mon chien,
Mon flageolet et ma musette

Au don on reconnaît le donateur. De ces dons différents on déduit facilement qu'il y a bergers et bergers. Chaque noël habille ses bergers à la mode du siècle. Mais tous viennent « chantant, dansant, menant joyeuse vie ». Quelques-uns semblent échappés d'un opéra :

Les bergers et pastoureaux
En grande mélodie
Abandonnent tous leurs troupeaux
Pour voir le doux Messie
La, la
Pour voir le doux Messie.
Pour de Marie réjouir l'enfant
Entonnent leurs musettes
A ce petit Dieu triomphant
Disent leurs chansonnettes
La, la
Disent leurs chansonnettes.

Et du ballet de cet opéra ils sont sortis ceux qui

S'en vont riant, dansant
La courante etl a volte.

Tout cela nous paraît bien mondain. Ces bergers seraient-ils de petit abbés du dix-huitième déguisés ? Les bergères d'ailleurs apparaissent dans ces noëls :

Nous allons voir Jésus-Christ
Né dans une grotte ;
Pour venir avecque nous
La Margot se décrotte.

Nous rencontrons deux bergères en conversation sur le grand événement : Simonne la croyante et Ursule l'incrédule. Simonne veut entraîner Ursule à aller contempler « une Vierge sainte devenue enceinte de la Divinité, puis accouchée sans qu'en rien soit tachée sa pure intégrité ». Ursule hausse les épaules, mais finit par « croire cette adorable histoire ». Et toutes deux de compagnie s'en vont vers la pucelle. Du même auteur, P. Binard, existe une réplique de ce noël. Cette fois, c'est une humble bergère qui propose à sa voisine la mondaine d'aller à l'accouchée qui « est une dame fort discrète ». La mondaine répond oui, car elle est toujours heureuse de se réjouir en une salle bien parée.

N'aurons-nous pas de la dragée
Et du gâteau?

A quoi s'empresse de répondre l'humble :

Ha ! ma bergère, tu te trompes
Fort lourdement,

et elle lui explique la pauvreté de Marie. Mais la mondaine s'entête :

Encore faut-il que l'accouchée
Ait un berceau.

La commère la détrompe, la détrompe même si bien que sa riche interlocutrice s'écrie :

Tu me dégoûtes, ma voisine,
D'aller plus loin
Pour voir une femme en gésine
Dessus du foin.

Alors seulement, pour la convaincre, la voisine lui révèle que c'est la « chaste mère de mon Sauveur »... et d'une seule voix les deux interlocutrices entonnent un couplet de louange à la Vierge et d'appel confiant en la miséricorde de son fils. Ce sont des scènes qu'il est difficile de connaître sans qu'elles évoquent le souvenir très païen, mais très charmant, des bavardes Syracusaines de Théocrite.

Ces gentillesses nous éloignent de la nativité et nous n'avons pas encore vu comment les auteurs de noëls conçoivent les trois personnages somptueux qui sortis d'une région mystérieuse firent si imprévue irruption dans le piteux réduit de Bethléem. Peu ou point n'est marqué l'étonnement qui dut saisir Joseph, Marie, les bergers, à leur apparition. La venue des bergers du voisinage était toute naturelle et comme spontanée malgré les anges annonciateurs. Mais ces

Trois rois d'étrange région
Avec leurs pages...

Car ils ont une suite. Un autre noël, qui a un soupçon de couleur locale, précise que ces

Trois Rois d'étranges terres
Y vinrent promptement
Sur de grands dromadaires
Du pays d'Orient.

C'était une caravane. Ils apportaient des présents singuliers et riches, comme il convenait à des gens puissants survenus subitement auprès du berceau de Jésus, assez à la façon des fées dans les contes de notre mère l'humanité merveilleuse. Ces cadeaux sont précisés depuis l'Evangile, et l'on ne saurait y toucher :

C'étaient d'or, de myrrhe et encens.

Un des noëlistes ne peut se tenir de glisser une réflexion sur ce qu'il lui plairait le plus de recevoir :

Apportèrent myrrhe et encens
Et or qui est moult à priser.

Un autre est plus sensible au parfum, et il en donne une exquise expression poétique :

... encens qu'il faisait bon sentir
De paradis semblait un jardinet,
Noël nouvelet.

Il faut avouer que là où un écrivain moderne eût laissé sa verve orientaliste déborder, les anciens ont l'inspiration courte et guindée, guidée qu'elle était strictement et quasi volontairement par le récit de Mathieu, tout au contraire des peintres qui y trouvaient un motif à débauche de couleurs. Un noël cependant est consacré aux rois mages. C'est un peu leur complainte :

Nous sommes trois souverains princes
De l'Orient
Qui voyageons de nos provinces
En Occident
Pour honorer le Roi des Rois.

Mais ce joli rythme sautillant ne continue pas. Les vers perdent toute familiarité.

Oyez comme ils demandent protocolairement et diplomatiquement leur chemin :

Enseignez-nous en vérité
Quel est le Louvre
Qui cache la nativité
Que le ciel nous découvre.

L'étoile qui les conduit est « pompeuse » et les guide par de « beaux feux ». Ils annoncent :

Nous portons à ce Dieu de paix
Nos diadèmes
Et de nos paisibles sujets
Les cœurs et les biens même.

C'est Louis XIV tout puissant à la cour de Jésus ! Et s'étonnant de la foule, —

On croirait que la terre roule
Sous un tel poids —

ils s'écrient avec ironie légère :

Mais ce ne sont que des bergers
Qui pêle-mêle
Semblent courir à pas légers
Pour lui marquer leur zèle.

Mais ils sentent bien que toute leur royauté —

Nous sommes, l'oserions-nous dire,
De riches rois —

ne vaut que relativement devant ce Roi souverain de toute la pauvreté du monde ; ils sont engagés dans la foule et y jouent des coudes poliment :

Ah ! faites-nous un peu de place,
Nos chers amis.
Présentez-nous au Roi, de grâce,
S'il est permis.

Enfin ils peuvent offrir dans des « cassolettes » les « aromates les plus parfaites » et ils le font avec révérence :

Agréez, Seigneur, ce trésor
Et nos hommages.
En recevant la myrrhe et l'or
Bénissez les trois mage .

La visite est achevée. Elle a sa solennité, mais tout humaine, sans le moindre mysticisme, sans le trouble du surnaturel. C'est un noël clair et fin... un noël d'Ile de France, diraient quelques poètes de notre génération. Il faut recourir à d'autres qui nous embarqueront pour l'enchantement de Noël.

Noël est la nuit du prodige. Un cantique, anonyme, du XVI[e] siècle nous en marque les louanges avec une force poétique qu'envieraient bien des poètes de tous les temps. J'en veux copier de larges fragments.

Ç'est donc la nuit des nuits la plus heureuse,
La nuit qui donne à toute âme amoureuse
Cet heur de voir parfois son Créateur,
La nuit qui donne à l'œil du corps cet heur,
Voir et toucher son Dieu en ce bas monde,
Né d'une Vierge à nulle autre seconde.

Après cette strophe parfaite, que citer ?

Nuit non pas nuit, mais parfaite lumière...
Oh ! malheureux celui qui te dira
Dorénavant obscure, noire et sombre
Quand ton beau clair se fait maître de l'ombre.
Nuit couronnée en beauté nompareille...
Nuit éclairée en beauté plus que rare,
Tu vois Marie en toi qui se prépare
Sur l'heureux point de son enfantement...
O nuit sans nuit, veuille-moi réciter
Les saints propos et cantiques de joie
Qu'ils ont chanté hautement par la voie...
Bénite nuit et surtout désirée !
Qui à tous jours dois être préférée...

L'auteur a insisté sur la clarté merveilleuse de cette nuit-là. Souvenons-nous qu'elle était éclairée par un soleil qui était la magnifique et extraordinaire étoile des mages, cette étoile jetant

En Bethléem et toute la contrée
Une clarté que jamais on ne vit,
Arbres fleurir
Et reverdir
Herbes par la prairie
Ainsi oiseaux chantaient toute la nuit.

Un reflet en vint même jusqu'à Rome, ainsi qu'il appert des témoignages relevés par *La Légende Dorée* et de la dédicace de l'église Sainte-Marie de l'Ara Cœli. C'était d'ailleurs un astre d'une forme spéciale sur laquelle ont beaucoup discuté quelques saints astronomes, les uns soutenant qu'elle était de la forme d'un enfant sur la tête duquel brillait une croix, les autres qu'elle avait apparu aux bergers sous l'aspect angélique, mais aux mages sous l'ordinaire façon des étoiles, car les bergers était juifs et les mages n'étaient que des gentils. Quelques-uns se demandent si ce n'était pas le Saint-Esprit lui-même, préludant ainsi à la Pentecôte. Les noëlistes n'avaient point fait de si savantes études. Pour eux, ce ne fut qu'une étoile prestigieuse muant la nuit en jour.

L'autre effet de surnaturel dans les récits poétiques de la nativité est le concert des anges. Selon l'expression pompeuse de Massillon sermonnaire, toute la milice du ciel célèbre alors la naissance. Mais, dans le sermon, les anges restent au ciel ; dans les noëls, suivant la leçon de l'Evangile, ils descendent.

> Les anges sont venus pendant cette nuitée
> Aux pasteurs qui gardaient leurs brebis et agneaux
> Cette nativité leur ont manifestée
> Chantant, apparaissant comme de clairs flambeaux.

Ces quatre vers nous fournissent les traits que tous les noëls reprennent. Un essaye bien de dénombrer et parle de cinq cent mille anges. Un, plus familier, plus coquet :

> Voisin, d'où venait ce grand bruit
> Qui m'a réveillé cette nuit
> Et tous ceux de mon voisinage ?

Il n'était guère curieux. Le voisin, qui l'était plus, répond :

> Quoi donc, Colin, ne sais-tu pas
> Qu'un Dieu vient de naître ici-bas...
> Les anges nous l'ont fait savoir
> Par cette charmante musique
> Qui s'entendit hier au soir.

Une des bergerettes que nous avons déjà entendue chanter a été éblouie et charmée, de l'œil et de l'oreille :

> Nous vîmes voler un Ange
> Plus reluisant qu'un flambeau
> Qui donnant à Dieu louange
> Naulet, nau, nau, nau,
> Chantait ce bel air nouveau
> Naulet, nau, nau, nau.

Plus l'on avance dans les siècles, plus les anges perdent leur gangue mystique, si adorable chez les primitifs peintres et poètes. Au dix-huitième, ces bergerettes finiraient par vouloir les caresser comme elles feraient des amours auxquels ils ressemblent de plus en plus dans les ornements ecclésiastiques et décorations d'églises neuves.

Et que dire des cantiques de Noël au dix-neuvième? au vingtième ? Prenez le premier recueil venu de ceux que l'on chante au catéchisme. Existe-t-il plus mirlitonnesque et filandreuse versification? C'est la platitude conventionnelle des sentiments et des mots qui règne. Il ne faut pas s'en laisser

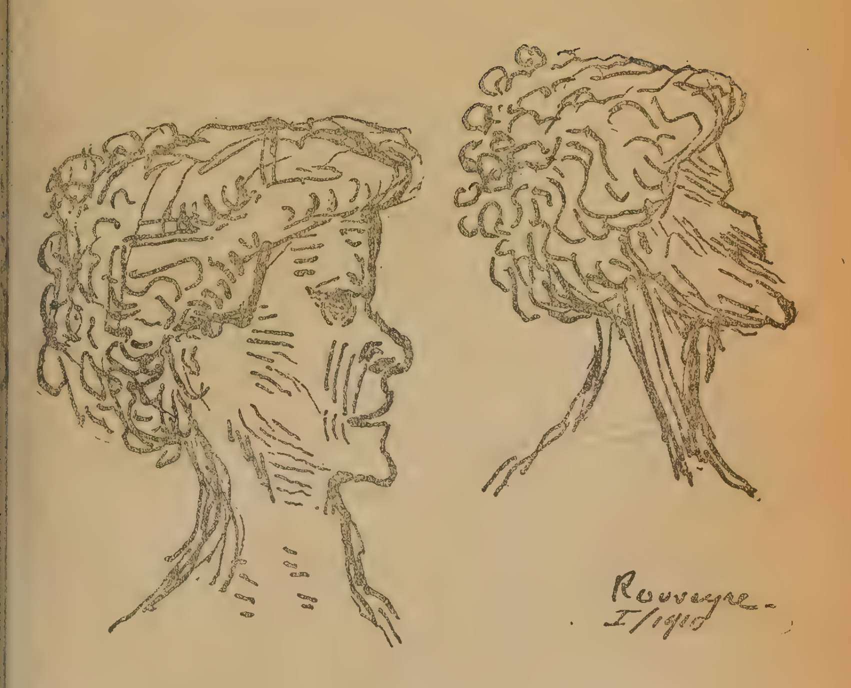
accroire par le grand mot de tradition. Quand la tradition est morte, c'est la convention qui lui en conserve quelque temps l'apparence de vie. Mais quelque vrai, instinctif, sauvage poète ne se laissera-t-il pas rebercer de la vieille chanson de Noël ? Cela dépend sans doute des destinées du catholicisme en France, et je ne fais pas métier de prophétie...

Toutefois, laissez-moi vous rappeler que l'on trouve encore dans ces fades livres contemporains un joli noël pastoral, lequel ne semble pas antérieur au dix-neuvième (1), au moins en ce qui concerne les paroles, car, pour le timbre, c'est un air de trompe de chasse plus ancien, datant de Louis XV. Il chante encore dans la mémoire de beaucoup d'entre nous, avec grâce évocatrice et douceur du souvenir :

Il est né, le divin enfant,
Jouez, hautbois ; résonnez, musettes...

LEGRAND-CHABRIER.

(1) Cf. Julien Tiersot, *la Chanson populaire en France.*



MARTHE BRANDÈS

ARTHUR RIMBAUD RHÉTORICIEN

RÉPONSE A M. PATERNE BERRICHON

I

Il a paru dans le *Mercure de France* du 1er novembre une étude qui constitue un sabotage en règle d'Arthur Rimbaud, poète, par son beau-frère posthume, M. Paterne Berrichon. Arthur est sacrifié sur l'autel de la famille, ou du moins une moitié d'Arthur. Cette jeune gloire, décorative en tant que gloire, a des échappées picaresques inconciliables, à ce qu'il paraît, avec le quant-à-soi provincial et doctrinaire. Elle a flatté, elle flatte encore, mais scandalise aussi — oh, ma chère — certaines âmes rond-de-cuir de la parenté du *de cujus*. C'est un héritage virtuel qu'on fut très content d'accepter tout d'abord en bloc, encore qu'on le sût grevé de petites servitudes importunes... Il s'agit maintenant d'éluder celles-ci en douceur. Alors on révise, on retouche, on expurge. M. Paterne Berrichon est en train de nous refaire un Rimbaud édulcoré, alliant le séraphique à un soupçon seulement de diablerie; un Rimbaud *ne varietur*, marqué du sceau P. B.

C'est dans cet esprit que M. P. Berrichon, l'ouvrier de la onzième heure, a repris pour le tripatouiller, comme il en a tripatouillé tant d'autres, le récit que j'ai donné jadis des premières fugues de l'adolescent en 1870 : sa fuite de Charleville à la veille du 4 septembre ; l'attraction exercée de loin par Paris dont il médite la conquête littéraire; sa déconvenue, son effarement, quand il tombe en pleine fièvre révolutionnaire ; son manque d'argent, de papiers, de références, qui le font prendre dès l'abord pour un espion et lui valent un internement de quelques jours à Mazas , bref, toutes ces tribulations nées de sa seule inexpérience, et que les plus scrupuleux ne songeaient pas à lui reprocher. Nous en rîmes, sans aucune pensée désobligeante, tout comme il en a ri lui-même quand il s'est vu hors d'affaire. Ces escapades de gamin, si vénielles à distance, et qui sont vieilles déjà de quarante ans, ont une explication tout indiquée, les deux premières du moins, car des autres je ne sais rien. Elles s'expliquent par une simple manie ambulatoire, assez fréquente dans l'âge ingrat, et encore dans l'âge où l'on retourne à l'enfance, témoin Tolstoï, qui vient d'en mourir. Et nul décri n'atteint pour cela sa mémoire. Mais M. Paterne a pour son feu beau-frère l'âme bourrue d'un vieux Caton.

Devenu, par devant monsieur le maire, l'agent général des gloires de Rimbaud, il se croit le droit de lui confisquer son passé comme on lui confisquait jadis ses livres. L'ancien anarchiste clabaudeur se dresse en rempart des traditions ; l'auteur du Chapitre XII de *la Vie d'Arthur Rimbaud*, celui qui, casuiste en sadisme, y posait gravement les points d'interrogation que l'on sait (*uter mas fuerit*), réapparaît en père noble, raisonneur et gourmé, casuistiquant maintenant sur cette fuite ancienne, qu'il lui plaît d'imputer aux noirs conseils de quelque ami. Entre autres amis, il y a eu moi, moi, dis-je, et c'est assez. Ce moi avait quitté Charleville depuis trois semaines : n'importe ! C'est ce Moi qu'il faut mettre en cause, puisque, renseignements pris, il ne paraît pas avoir eu sur ...Gambetta, les mêmes idées qu'expectore aujourd'hui M. Berrichon. Politique, ce sont de tes coups ! C'est ce Moi donc qui devient subito le noir conseiller imaginé et voulu par un Prud'homme en délire. L'histoire saura que si le Poète en son âge tendre a mis quelquefois ses doigts dans son nez, déchiré ses fonds de culotte, désobéi à sa maman, « séché » les vêpres, tiré la langue à ses petites sœurs et « pris des airs narquois (*sic*) envers les notables Carolopolitains », c'est la faute à Voltaire... non ! à mossieu Georges Izambard.

Venez, famille désolée !...

Ce biographe abuse, en vérité, du droit de parler de ce qu'il ignore ; de nous servir, au lieu de récits, des racontars, et au lieu de dates, des anachronismes. Et il aggrave encore ce cas par l'abus des prosopopées. Il fulmine pour fulminer, vitupère, suspecte, invective, excommunie à profit de ménage, fait tournoyer tour à tour la chaussette à clous et le rosaire à gros grains. Nul besoin de le démentir : il s'empêtre si bien dans ses anathèmes qu'il s'anathématise lui-même, contredit ses allégations d'hier par celles d'aujourd'hui, disqualifiant ainsi les unes et les autres. En 1878, il essayait contre moi ses premiers brocards ; j'ai haussé les épaules, j'ai ri : cela pesait si peu. Alors il s'enhardit... Il me reprochait en ce temps-là tout le contraire de ce qu'il me reproche à cette heure. Rimbaud, prononçait il, n'avait rencontré en moi qu'un futile éplucheur de syllabes, un pédagogue incompréhensif et timoré, « sceptique et réprimandeur », effaré bientôt par ses truculences soit littéraires, soit sociales (dans ceci, du moins, il y eut du vrai), donc sans influence aucune sur la genèse de son génie... Et voici qu'aujourd'hui mon apport prend de l'importance ; M. Berrichon m'assigne une action directrice, exagérée sans doute pour les besoins de sa thèse, mais qui, ramenée à des proportions plus modestes, ne laisse pas de me faire quelque honneur. Admettons, puisqu'il y tient, que j'aie pu être pour quelque chose dans l'éclosion de cet œuf enchanté d'où un aiglon est sorti, au lieu de la petite oie blanche espérée...

Maintenant, discutons : non pas avec lui, non pas pour lui, mais pour ceux qu'intéressent les premiers orgueils d'une âme découvrant la vie intellectuelle. On m'excusera si, pour parler de Rimbaud, je suis obligé de parler de moi. Mon long silence a prouvé assez que je n'en cherchais pas les occasions.

Donc je fus en effet professeur de rhétorique à Charleville, exactement de janvier à août 1870. Je succédais à un professeur nommé Feuillâtre, que je n'ai pas connu. J'eus Rimbaud comme élève : il avait quinze ans et quelques mois ; j'avais cinq ans de plus que lui. On me l'avait annoncé comme un « fort-en-thème ». Peuh ! Je n'eus pas de peine à constater que ce fort-en-thème possédait en outre un organisme cérébral de premier ordre. Nous causâmes. « Oui, de politique », avance un quidam. — Non. Républicain avant Sedan, je n'ai pas eu la peine, allez, de renverser Napoléon III : il s'est renversé lui-même. Passons. Engagé volontaire après Sedan, j'aurais, par ce coupable exemple, infecté de patriotisme l'âme « illucescente » du jeune rhétoricien... Or, pas une seule fois, pendant toute la période scolaire, je n'ai parlé politique avec Rimbaud. Camarade, mais professeur aussi, je lui donnais de bon cœur des leçons — gratuites — chaque fois qu'il m'en demandait, et je l'avais mis à l'aise sur ce point : j'en ai été récompensé moralement par ses grands succès au concours académique. La classe finie, il lui arrivait souvent de m'attendre à la sortie pour me reconduire jusqu'à ma porte. Nous avions ainsi de longues conversations qui ne roulaient guère que sur les poètes ou sur la poésie, lui ne s'intéressant qu'à cela. Souvent il me remettait des vers tout frais pondus, mais toujours recopiés et calligraphiés avec amour, que, sur sa demande, nous épluchions ensemble : cela commença avec la pièce d'Ophélie, sujet de vers latins qu'il avait traité aussi en vers français. J'étais classique... mais juste, et comme, ici, je n'étais plus en chaire, je ne corrigeais pas, j'indiquais. « Je ne suis pas « enseignant » pour vous, lui disais-je. — C'est entendu, mais dites toujours... » Je n'espérais pas qu'il se rendrait à toutes mes critiques : est-ce dans les mœurs des poètes ? Il écoutait, mais discutait ferme. Il y a pourtant une ligne, dans la pièce « *A la musique* », que je me permets de revendiquer. Sa version première :

Et mes désirs brutaux s'accrochent à leurs lèvres...

avait trop l'air d'une outrance de casse-cœur fanfaron et bête ; cela jurait avec son air modeste d'écolier timide. Mes raisons lui plurent. Par hasard, dans une pièce antérieure de moi, j'avais un vers tout fait sur la même rime : je le lui proposai comme on offre une cigarette ; il le trouva à son gré et l'accepta :

Et je sens des baisers qui me viennent aux lèvres

mais, critiquant à son tour la pièce que j'avais tirée de mes cartons, il m'y fait changer le précédent hémistiche en *èvres*. Nous eûmes ainsi un alexandrin et demi en commun, sans songer à la postérité qui nous guettait. Je lui cédais un vers, il me rendait un hémistiche, nous étions quittes... Les voilà, nos tractations politiques.

Pour échanger dans l'intimité des propos amers sur l'Empire et sur... les promesses de paix du Plébiscite, j'avais d'autres amis, ou de mon âge ou plus âgés, entre autres ce loyal E. Deverrière, professeur de rhétorique aussi, mais, lui, dans une institution libre de la ville (Institution Rossat). C'était un érudit et un homme de cœur, qu'on a beau jeu à chapitrer, puisqu'il n'est plus là pour en rire. En juillet vint la déclaration de guerre à l'Allemagne ; en août, le coup de tonnerre de Reischoffen, qui marquait la fin de notre année scolaire en inaugurant l'Année Terrible. Une de mes tantes étant venue me rejoindre, nous restâmes quelques jours encore à Charleville. Rimbaud vint plusieurs fois nous rendre visite. Sur les murs s'affichaient nos désastres : Alsace et Lorraine envahies, les Prussiens marchant sur Sedan et Mézières... Est-ce que je fais des phrases ? Ne furent-ils pas à Sedan trois semaines plus tard ? Alors, dans le tohu-bohu de la ville frontière menacée et frémissante, alors, n'en déplaise à M. Paterne Berrichon, nous avions tous, même cet enfant né gouailleur, tous nous avions le cœur trop serré pour parler d'autre chose. Nous manquions de dandysme, en vérité.

Attristés, nous l'étions encore par l'ironie macabre de ces cris inconscients : « à Berlin ! » que hurlaient nuit et jour, en un défilé ininterrompu, des groupes de conscrits traversant la ville pour aller, un peu plus loin, rejoindre « le dormeur du val ». Et combien, écœurés aussi par les bravacheries de café-concert, qui paradaient aux manchettes de certains journaux, placardés aux devantures des libraires : « O patrouillotisme ! » ricanait Rimbaud,... mais il écrivait, pour moi, je l'avoue, son beau sonnet aux morts de Valmy et de Fleurus, inspiration dont on rejette furieusement la responsabilité sur moi... Rejetez ! Vous m'honorez.

Continuons l'inspection des griefs énoncés : « Reçu volontiers » chez Mme Rimbaud mère, à ses *five o'clock* sans doute, j'aurais abusé de sa confiance et de ses petits fours... Erreur, documentation fantaisiste ! Pendant les sept mois de la période scolaire, j'avais vu Mme Rimbaud une seule fois : j'y avais gagné une homélie, un mal de tête, et cette sage méfiance qui nous fait éviter de passer à portée des tuiles. Elle m'avait des obligations, je ne lui en avais aucune, et n'ai jamais reçu d'elle l'ombre d'une parole polie, d'un accueil obligeant ou d'un remerciement intégralement courtois.

Quoi encore ?... On aurait prêté à notre enragé de lecture je ne sais quels livres damnables au regard de l'Index... ou de l'Auteur du

Chapitre XII. Quels livres ? D'abord *le Contrat social*, que, pour ma part, je n'ai jamais ouvert, et j'en rougis... Puis, *la Confession d'un Enfant du Siècle...* Eh non ! C'était *Notre-Dame de Paris*, du père Hugo, pour qu'il y fît provision de couleur locale en vue d'un Discours français donné en classe, et portant ce titre : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour solliciter la grâce de Villon, menacé de la potence.* N'étais-je pas strictement dans mon rôle d'honnête homme et de « pédagogue », comme dirait M. Berrichon ? Le livre, confisqué *at home,* fut rapporté au Principal, avec prière d'instruire contre moi. Charmant procédé ! Mais M. Desdouest était homme d'esprit... Je puis bien le dire sans nuire à sa carrière, puisqu'il est mort... On devine le chemin que prit la plainte... Et puis, voyons, voyons ! je ne pouvais pourtant pas offrir à cet enfant les œuvres choisies de son futur beau-frère, œuvres inexistantes aujourd'hui, mais « non existantes » alors.

Ces prêts de livres, voilà le procès, et je n'ai plus qu'à battre ma coulpe. En l'initiant ainsi aux chefs-d'œuvre des poètes, j'ai criminellement suscité ou encouragé en lui cette passion déplorable pour les vers,... qui fit le désespoir de sa famille, et qui l'a conduit finalement, disgrâce suprême, à ce ridicule édicule de la place de la Gare, cauchemar de guillotinade, qu'impose à sa cendre la polymathie réclamière d'un bourgeois bourgeoisant adonné aux quat'z'arts.

Parmi tant d'arts rivaux autour desquels il papillonne, il en était un qu'il semblait avoir négligé : l'art oratoire. Il se rattrape, et me sert pour ses débuts une Catilinaire dont ma vieille rhétorique d'antan est restée toute pantoise. Le morceau est un peu longuet, j'en marque seulement les beautés essentielles.

« C'est que cette mère, ô écrivain mal humoristique,... etc... Elle voyait en vous, à présent, le corrupteur. Si son indignation de femme nerveuse, devant le rapt moral de son enfant... » Corrupteur, rapt moral... Je serais curieux, vraiment très curieux, de voir l'auteur du Chapitre XII donner un tour plus précis à ces insinuations. Rapt moral !... Ni moral ni autre, Monsieur. Je dirai plus : malgré mon éloignement, à la fois instinctif et réfléchi, pour la brutalité tyrannique de cette mère, brutalité maladroite aussi, puisqu'elle précipita la révolte, jamais je n'ai exprimé devant son enfant, même par des demi-mots, la réprobation soulevée en moi par cet autoritarisme obtus. A Douai, quand Rimbaud nous faisait ses confidences, et que peu à peu l'amertume lui montait aux lèvres, mes tantes et moi nous nous liguions pour le faire taire et le morigéner. Cette mère, au nom de qui l'on vient m'interpeller, n'a jamais su quel auxiliaire elle trouvait en moi, secours d'autant plus méritoire que je me contraignais pour « mentir », pour jouer sans me trahir ce rôle ingrat de médiateur. Oui, c'était moi qui faisais alors les pères nobles, mais

j'avais cette excuse que ce n'était pas pour la galerie. Rimbaud grinçait à mes semonces et murmurait, l'air mauvais, que j'étais « comme les autres », une énorme injure dans sa bouche. Certes, l'affection « maternelle » qu'il sentait en moi, malgré la minime différence de nos âges, me le ramenait bientôt, confiant et rasséréné; n'empêche que ce fut après une sermonade plus forte, *et toujours au sujet de sa mère,* qu'il cessa de m'écrire en mai 1871. Ses impatiences du joug fatal lui firent prendre en grippe l'officieux Mentor, le trop officieux Mentor que j'étais.

II

Et maintenant que j'ai déblayé le terrain embroussaillé à plaisir par M. Paterne Berrichon, si nous quittions l'anecdote et le fait-divers pour parler un peu de ce qui fait l'œuvre elle-même?

M. Berrichon a cru devoir exercer son sens critique sur deux des pièces de Rimbaud, *Mémoire* et *le Cœur Volé.*

De la première, il nous a donné une *glose* ou paraphrase, destinée à montrer aux masses comment on peut transposer en réel de l'irréel, et en mots concrets des notations symboliques. L'intention vaut ce qu'elle vaut, mais je crois que l'ami Rimbaud crierait à la profanation : « Si j'avais cru, dirait-il, mes vues de « voyant » *susceptibles d'être traduites en mots concrets*, je les aurais bien traduites moi-même, sans le secours d'un ... *alter ego.* » Mais où il se fâcherait tout rouge, c'est en constatant que cette prétendue traduction fut un simple prétexte pour introniser dans son poème, sans licence aucune de lui, des figurants adventices, des ombres chinoises parasites. « Nargue aux inconscients qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait ! » La phrase est de lui. Elle se terminait par ce toussotement bref qui était sa façon de rire, son « gloussement », dit Ernest Delahaye.

M. Berrichon, dans *Mémoire,* voit beaucoup de choses qui n'y sont pas; mais que de choses y sont, qui lui échappent! D'une vision vaporeuse et fluide comme un envol essaimé de rêves Ophéliens, il nous a fait une larmoyante chromo de *Christmas.* Cette énigme, qui se dévoile à peine, puis s'enfuit vers les saules, désireuse d'être poursuivie, il l'agrippe au passage et l'immobilise avec une poigne de gendarme. Ce murmure à peine murmuré, ces mots presque immatériels qu'il faudrait rêver plutôt que lire, c'est un jeu pour lui de les muer en viles proses.

« L'eau claire », dit M. Berrichon, c'est pour « l'eau est claire ». Merci, maître. Plus loin, quand Rimbaud écrit « Elle » tout court, cela désigne « la Meuse, l'eau, l'humidité, principe femelle de génération » ; et de même « Lui » tout court, c'est tout simplement « le Soleil, facteur mâle de génération ». Tant de choses en deux

mots! s'écrierait M. Jourdain. Quelle langue admirable que ce turc!... Ainsi, dans cette pièce, où pas un nom propre ne figure, M. Berrichon a reconnu successivement : « le Pont d'Arches à Mézières », puis « le Bois en Val », ensuite « le tunnel », oui, « le tunnel du chemin de fer » ; dans ce décor arbitraire il installe sans permission la maman de l'auteur, puis ses petites sœurs « qui font les saules ». Le beau-frère seul manque au tableau. Ainsi transparaît le mobile de ces indiscrètes interpolations : c'est du symbolisme utilitaire.

Et si tel vers du texte semble contrecarrer cette hypothèse alambiquée, il y mettra ordre d'un trait de plume :

Sous des murs dont quelque pucelle eut la défense...

A Mézières, cette défense?... des assiégés défendus par une pucelle? Voire, quelle pucelle? L'histoire répond Duguesclin. Ce Rimbaud a dû confondre Duguesclin avec Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette ou Jeanne Maillotte... Baste, la glose esquivera l'objection en tenant le vers pour non avenu. *Traduttore, traditore.* Au temps de Boisrobert, il y avait un bonhomme d'église « qui avoit mis la Bible en vaudevilles ». C'est tout à fait cela.

III

Passons à l'autre pièce de Rimbaud, connue sous ce titre inexact, *le Cœur volé*, mais dont le vrai titre est *le Cœur supplicié*.

C'est ici que l'infaillible sagacité du scoliaste va recevoir une superbe consécration. M. Paterne, qui entend le symbolisme comme un photographe, a tout de suite mis le doigt sur *les mots évocateurs :* « caporal, général, la soupe, les pioupious, leurs chiques ». Avec son flair d'artilleur, il en a tiré cette conséquence simpliste, que ça a dû se passer dans une caserne. Où, cette caserne? Vite, il recourt au Bottin, propice aux recherches ésotériques. Entre autres casernes se trouve nommée celle de Babylone.... Babylone? tout concorde, puisque divers récits nous montrent Rimbaud caserné là pendant la Commune, bien que sans uniforme et sans armes, n'ayant sous les yeux, disent MM. Bourguignon et Houin (1), que « des scènes de saoulerie » qui l'amusèrent peut-être, mais durent surtout l'écœurer... qui l'attristèrent, dit M. Berrichon, « témoin *le Cœur Volé*, inspiré par ces scènes ». Oh! oh! ceci n'était pas dans MM. Bourguignon et Houin, car la pièce est antérieure à la Commune et au nouveau départ de Rimbaud pour Paris. Elle m'a été expédiée de Charleville à la date du 13 mai (cachet de la poste). Et

(1) *Arthur Rimbaud*, dans *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, janvier-février 1897, p. 53.

cette petite, mais flagrante erreur de date, couche à plat, comme un pauvre château de cartes, ce beau monument d'exégèse, présenté avec tant d'infatuation agressive. C'est l'histoire du linguiste étourdi qui, s'étant trompé de grammaire, ânonnait des choses en portugais, croyant parler espagnol.

Et l'on perçoit, dans l'air amorphe, un gloussement qui est un rire, le rire d'une ombre.

Or, j'ai écrit ceci pour les amis d'Arthur Rimbaud, non pour répondre au Syndicat Rimbaud et Cie. J'ai été pour le poète, pendant les quinze mois qu'ont duré nos relations, un ami sincère, un conseiller loyal, parfois grognon, pas toujours écouté. Je lui ai témoigné un dévouement sans faiblesse, puisque j'ai tenté, à la minute tragique, de le défendre contre lui-même. De quoi aurais-je donc aujourd'hui à me justifier, et au regard de qui? Je ne dois pas de comptes à ceux qui l'ont ignoré ou méconnu de son vivant, ou qui le ridiculisent après sa mort.

GEORGES IZAMBARD.

LA TERRIBLE QUESTION POMMIÉ

— Silence, ami Sancho, reprit don Quichotte; les choses de la guerre sont, plus que nulles autres, sujettes à de continuelles vicissitudes.

MIGUEL DE CERVANTÈS.

I

Je soussigné, Pierre-Justin-Gaston-Angély Pommié, né, le 21 août 1882, à Saint-Romain-le-Haut, canton du dit, arrondissement de Chaloubre, département de l'Indre, France, supplie humblement LL. EE. MM. les Ambassadeurs des Etats Confédérés de Sacramento et de la République-Tropicale de San-Hieronymo, seuls représentants des puissances à San-Pablo-de-Libertad, de bien vouloir faire parvenir, par voies ultra-rapides, à M. le ministre des Affaires Etrangères de mon pays, un résumé du présent mémoire que leur remettra, en mon nom, le sieur Quintus-Curtius Hermendaz, ex-pensionnaire du bagne national de San-Bernardo-del-Desierto.

II

A l'encontre des allégations tendancieuses, parues les 17, 19 et 20 décembre 1909, dans *la Gazette Officielle* de la République de Vieille-Grenade, sous la signature de S. E. le citoyen Juan Hermano, ministre de la Justice et de l'Intérieur, mon passé est vierge de tout crime, mes mœurs furent toujours vertueuses, mes goûts modestes, mon esprit timoré; je ne suis, je le proclame hautement, ni un dangereux agitateur, ni un « répugnant personnage », ni un « ambitieux et féroce capitaine », ni un « hombre de dynamita » (1), ni un « caballero infernal » (2) (*sic*), mais, simplement, un paisible ingénieur-agronome, ancien élève diplômé de l'école supérieure du Mans; et, s'il a pu m'arriver, par le plus horrible des hasards,

(1) Homme de dynamite.
(2) Gentleman infernal.

de me trouver mêlé à de graves et tragiques opérations militaires, ce n'est que terrorisé par un chef avide de sang, que j'ai dû prendre les armes, nourrir des pensées homicides et m'exercer au maniement du canon.

Au reste, voici les faits. Que l'Histoire et la Postérité soient mes juges !

III

Je collaborais, depuis environ trois ans, en qualité de sous-chef des travaux, à l'exploitation d'un des nombreux domaines que MM. de Trinque-Marin frères, les grands horticulteurs-grainetiers, possèdent dans le nord de la France, et je me contentais, en homme sage, de cette situation médiocre, mais pleine de sécurité, quand, sur la fin de 1908, une série de circonstances, qu'il serait oiseux de rappeler ici, amenèrent mes patrons à m'offrir la direction générale de leurs concessions d'arbres à beurre, sises en Vieille-Grenade, provinces d'Aranera et de Manola, sur les rives du rio Libertad.

C'était là un poste magnifique, largement rémunéré, auréolé d'un je ne sais quoi de troublant et de fabuleux, — la vie nomade, l'inconnu, les horizons nouveaux... Je l'acceptai avec enthousiasme et, sans m'arrêter, un instant, aux supplications de ma famille éplorée, gagnai le Havre, où je pris la mer sur le premier paquebot en partance.

On compte, par navire rapide, dix-sept jours de traversée, des côtes de France au Centre-Amérique. C'était plus de temps qu'il n'en faut pour puiser dans la « Géographie Universelle » de M. Grégoire Wartz et dans le « Guide de l'Etranger en Vieille-Grenade », œuvre charmante et particulièrement pratique de M. Jean Saint-Martin, tous les renseignements essentiels sur le libre et noble pays où j'allais séjourner désormais.

J'appris, ainsi, comment il s'était déclaré, au début de 1891, République Indépendante et Fédérale; comment sa constitution organique, révisée en 1895, 97, 98 et 99, avait été, enfin, modifiée dans le cours de l'année 1900. Je me documentai sur son Congrès, — 31 représentants, élus, pour six mois, par un suffrage à cinq degrés; sur le chiffre de son commerce général et spécial; sur les effectifs de ses troupes, — 2.440 hommes, formant 4 régiments d'infanterie, 3 de cavalerie, 2 d'artilleurs-

pontonniers; sur la superficie de son territoire, — 2.000.000 de kilomètres carrés; sur le total de sa population, — 334.297 habitants, dont 102 Anglais, 16 Allemands, 4 Français et 1 Brésilien; enfin, sur les charmes de sa capitale, San-Pablo-de-Libertad, jolie cité de 16.000 âmes, pourvue, à l'instar de Paris, de deux arcs de triomphe, d'un Palace-Hôtel et d'une Académie des Beaux-Arts.

C'est, muni de ces connaissances précises et confiant en ma destinée, que je débarquai, un matin, dans les docks de Santa-Cruz, chef-lieu d'un des Etats de la République de Sacramento et tête de ligne du chemin de fer international, grâce auquel, à travers les monts Bolivar, on atteint, en Vieille-Grenade, la station-terminus d'Hermosita, port du rio Libertad, à vingt petites lieues de San-Pablo.

IV

Le soir même, je pris le train. Le convoi, formé de cinq wagons, comprenait un vieux fourgon à bestiaux, destiné à la menue racaille, et un sleeping-car fort vermoulu, repeint, par bandes horizontales, en rouge et en bleu, à l'usage de la gentry. Je m'installai dans ce dernier et dormis assez confortablement jusqu'à la gare-frontière de Las Bananas, où nous fûmes au lever du jour. De là, ayant passé la montagne, la voie gagne le fleuve à travers une série de plateaux silico-calcaires, désert rocheux parsemé d'étangs pestilentiels.

Attristé par la solitude et l'horreur de ce mélancolique paysage, en butte à mille insectes nocifs et boursouflé par les rayons du soleil, je commençais à regretter ma bonne mère patrie, la ligne Paris-Orléans bordée de peupliers carolins, les étroites vallées vertes où courent des motocyclettes, et refoulais une première larme, lorsque, à la halte de Gran-Papa, un gentleman, vêtu d'un magnifique uniforme, pénétra dans mon compartiment.

Tandis qu'il répondait, par la fenêtre, aux saluts d'une foule en guenilles qui l'avait accompagné, j'eus tout le loisir de l'examiner en détail.

Il portait une tunique de drap écarlate, un vaste panama surmonté d'une aigrette d'or, des jambières de tôle nickelée et, — stupéfiant spectacle ! — des pantoufles en tapisserie

sur chacune desquelles était brodé, entre deux étoiles, le profil de Jules César.

Aussitôt que nous fûmes en route, il s'assit en face de moi, alluma une longue pipe de terre et, ayant remarqué mes regards admiratifs, esquissa un sourire orgueilleux, enleva sa coiffure et, s'inclinant d'un air affable :

— Je suis, dit-il, le général de division Ruiz Domingo.

A mon tour, en mauvais espagnol, je déclinai mes noms, prénoms, profession et qualités.

— Fort bien, jeune homme ! poursuivit-il. Vous me voyez ravi de vous connaître. Les ingénieurs sont gens distingués et rompus à la fabrication des obus, des armes à feu et de la poudre de guerre. La République, soyez-en convaincu, saura utiliser vos services. Je parlerai de vous, dès demain, au vieux Gonsalez Quirito, notre Citoyen-Président, et à mon bon camarade, le sieur Paulus-Emilius Fortacabessa, directeur des Arsenaux.

Au risque d'y perdre mon prestige, je crus utile de le détromper et lui expliquai, succinctement, en quelle façon mes talents d'ingénieur ne se trouvaient appropriés qu'aux paisibles travaux champêtres, à la culture de la vigne, des betteraves et, aussi, par occasion, à celle des arbres à beurre.

— Sacrebleu !... s'écria-t-il. Sacrebleu, comme on se retrouve ! C'est donc à vous que, sur ma proposition, notre gouverment a concédé le droit d'exploiter ces derniers conifères, en Aranera et en Manola ?

— Sinon à moi, répliquai-je, du moins à messieurs de Trinque-Marin, mes patrons.

— Vous allez donc habiter Aguardiente, la puissante cité forestière !

— Justement.

— Mes félicitations ! C'est un charmant petit coin, bien approvisionné, bâti avec goût, mais où règnent, — hélas ! — le typhus, le vomito negro et la gale... Bonne chance, mon cher ingénieur !

— Son Excellence veut rire, sans nul doute ? demandai-je, un peu ému.

— Dans le Sud et le Centre-Amérique, répliqua-t-il sèchement et en redressant la tête, les généraux divisionnaires ne plaisantent jamais !

Du coup, je faillis tomber de confusion et je balbutiai quelques excuses.

— Au reste, reprit-il d'un ton paterne, tout le monde n'en meurt pas. J'ai eu, tel que vous me voyez, à vingt ans, le typhus, à trente, la fièvre jaune, et je viens, à peine, d'attraper la gale. En suis-je en moins bonne santé, dites-moi ?

Aussitôt que je lui eus affirmé le contraire, il me vanta les compensations multiples que m'offrirait ma nouvelle résidence.

— Vous trouverez là-bas, énuméra-t-il, un café-concert, deux pharmacies, une église-cathédrale, plusieurs bars, un club et, en outre, mon illustre ami, le Chef de Corps d'Armée Fina-Flora. Sous ses ordres, — entendez-vous bien, Monsieur ? — manœuvrent trois régiments, tant infanterie de ligne et cavalerie que sections d'obusiers, en tout près de huit cent cinquante hommes ! C'est un tacticien consommé.

En devisant ainsi, nous arrivâmes tout doucement à la station-terminus d'Hermosita d'où un bateau-mouche mène à la capitale. La nuit tombait. Pour attendre, sans trop d'impatience, l'heure du départ, nous bûmes, sur le ponton, une bouteille de vin de Porto et mangeâmes un énorme plat de patates, — mets pesant et substantiel.

Le repas fini, et durant que le général causait avec le garçon du buffet, je m'accoudai au garde-fou, seul, devant l'immensité du rio. Il coulait, majestueusement, sur une largeur de plus de cinq lieues, argenté par la pleine lune. L'odeur du limon montait jusqu'à moi. Perdu dans un rêve, les yeux clos, je croyais respirer, par instants, le parfum musqué des lianes à l'ombre desquelles, d'après les livres de voyages, naissent les fleuves en Amérique, l'haleine lourde des orchidées géantes dont sont fleuries les forêts vierges, et le relent des alligators qui dorment, dit-on, le long des rives, la gueule ouverte, avec une perruche sur la langue...

Cependant, le bateau siffla et nous montâmes à bord. C'était un petit steamer peint en blanc, confortable et propre.

— Peste ! m'exclamai-je en faisant le tour du spardeck. L'éclairage électrique ! Des fauteuils de rotin ! Un fumoir !... Un vrai paquebot de luxe !... Félicitations, mon général ! Félicitations !

— Hélas ! gémit Ruiz Domingo, le gouvernement possédait, autrefois, le monopole des transports, mais feu le dicta-

teur Numa-Pompilius Burricafuerta, — que Lucifer ait son âme ! — négocia contre espèces, au lendemain de son premier coup d'état, l'entier matériel de la ligne, — cinq grosses barcasses à vapeur, trois pontons, une pompe à incendie et quantité de bouées de sauvetage, — à seules fins de solder les dépenses en charcuteries, occasionnées par la pendaison solennelle de la crémaillère dans le palais fédéral ! Depuis lors, une compagnie anglaise assure le service et empoche, de ce chef, bon an mal an, au moins douze cents dollars. On aurait eu là, n'est-il pas vrai, de quoi payer nos députés, nos ministres et, par-dessus le marché, notre vieux Citoyen-Président, en tout quarante grands personnages ? Voilà, Monsieur, où conduit l'absolutisme !

Dans le but de contrebalancer, aussitôt, l'effet déplorable qu'avait pu produire sur moi le récit de ce malheur national, il s'étendit sur les richesses prodigieuses de la République,— ses forêts, ses mines, ses gisements de guano, — et sur son invincible armée. J'essayai, mais en vain, de réprimer un sourire. A la lueur d'une lampe, il s'aperçut de mon rictus sardonique.

— Mille Dieux de mille Dieux ! éclata-t-il. Ouvrez donc une géographie !

Afin d'éviter une rixe imminente, j'alléguai un tic nerveux et lui déclarai, à tout hasard, qu'au demeurant on m'avait renseigné, au collège, sur l'importance mondiale, la situation économique et l'histoire de sa patrie, ce dont il me chargea de féliciter hautement le corps universitaire français ; après quoi, nous nous endormîmes dans nos rocking-chairs, bercés par le bruit de la machine et les vagues régulières du rio.

Le jour pointait à peine quand le général me réveilla. Sa main puissante secoua mon épaule. Je sursautai.

— Holà ! braillait-il, Monsieur l'ingénieur-agronome !... Allons, vite !... Debout !... Voici San-Pablo !

Je le suivis au bord du bastingage et distinguai, à une bonne lieue dans l'est, une tache blanche, aplatie contre le fleuve au ras de l'horizon. Peu à peu, les détails parurent, — un clocher, des façades irrégulières, un quai planté d'arbres poussiéreux, une statue de la Liberté, un kiosque à journaux, deux vespasiennes...

Le soleil se levait. Au-dessus des toitures de briques, dans le lointain, l'air trembla comme un vol d'insectes vermeils.

— Voyez-vous, de ce côté, m'expliqua, l'index tendu, le général, là-bas, sur la hauteur ?... La citadelle !... Vous suivez l'avenue de l'Indépendance, vous bifurquez à droite, vous contournez le Museum et vous tombez sur la cathédrale ! Puis, l'Arsenal, la Cour des Comptes, le café des Deux-Mondes ! Hein, que dites-vous de cela? Une capitale, mon cher, c'est une capitale !

Son regard d'aigle, fixé sur mes yeux, dardait des éclairs. Je fis un geste d'acquiescement ; sur quoi, devenu lyrique :

— O ma patrie, s'écria-t-il, San-Pablo-de-Libertad, siège du Congrès National, résidence des secrétaires d'Etat et du Citoyen-Président, notre vieux Gonsalez Quirito, ton fils reconnaissant, le divisionnaire Ruiz Domingo, t'aime, t'admire et te salue !

En même temps, il se découvrit, essuya une larme, lança son chapeau dans l'espace et le reçut, d'aplomb, sur la tête, avec la plus parfaite aisance.

— Vive le sympathique officier ! hurla l'équipage, ébahi par ce coup d'adresse.

— Gloire au renommé stratégiste ! appuya le capitaine.

— Bravo ! Bravo ! mugirent les passagers.

— Hip ! Hip ! Hip !

— Hurrah ! Hurrah pour l'illustre et sagace militaire !

Nous approchions. Un pilote grimpa à bord, prit la barre et nous conduisit, à travers de dangereux affleurements de sable, jusqu'au warf.

L'ancre jetée, je confiai mes bagages au deuxième officier du bateau qui s'offrit, contre pourboire, à les hisser, lui-même, sur l'omnibus du Palace-Hôtel, et me préparais à partir à pied, sous la conduite d'un obligeant citadin, afin de visiter la ville, quand le général vint à moi.

— Au revoir, Monsieur l'horticulteur, me dit-il. Dès que vous atteindrez Aguardiente, présentez-vous de ma part au Chef de Corps d'Armée Fina-Flora. Il vous accueillera, j'en suis certain, de son mieux. C'est, en outre d'un soldat intrépide, un fort galant homme. Vous n'en aurez que satisfactions.

Puis il se découvrit, s'inclina, posa la main sur son cœur et m'accorda, en me quittant, le plus gracieux sourire.

V

San-Pablo est une ville prospère, agréable et assez élégamment bâtie, dans le genre de nos gros chefs-lieux de canton.

Sise à l'embouchure du Libertad, mais bloquée, du côté de la mer, par des bancs vaseux qui ferment sa rade aux longs-courriers, elle ne doit son activité, sa richesse et son rôle d'entrepôt national qu'aux lignes de navigation intérieure d'Hermosita et de San-José, — la première lui portant les produits d'Europe, transités à Santa-Cruz, — la seconde, la récolte des cent vingt-cinq mille hectares de caféiers et de cannes à sucre que possèdent les RR. PP. Jésuites, dans l'Etat d'Asuncion.

En outre, une fois par mois, un chaland à vapeur de la « Iron-Manola-Company », la puissante société minière, parcourt le rio, de Ciudad-de-Londra à la capitale, dessert Agua-Mala, faubourg d'Aguardiente, Tepilkapa, San-José, Aranera, Ciudad-Hermosa, Guadalretiro, Hermosita, Sombrero-Negro, et assure ainsi, sur un trajet d'environ 1.800 kilomètres en chaque sens, l'acheminement régulier de la poste, des marchandises et des voyageurs.

Une semaine après mon arrivée, je m'embarquai sur ce rudimentaire cargo-boat pour gagner ma forêt d'arbres à beurre. C'était une façon d'énorme gabare, de huit à neuf cents tonneaux de jauge, bondée, à couler, de houille, de boîtes de conserves et de rails à voie étroite, et agrémentée, à l'avant, d'une bâche sous laquelle une litière de paille formait la couche des passagers. En sus de l'équipage, du capitaine et du préposé de la « Iron », nous nous trouvions une douzaine de gentlemen à bord : deux colonels d'artillerie qui retournaient à leurs occupations guerrières dans la région troublée du rio Cruchado, affluent de droite du grand fleuve ; un expert-géomètre chargé de rectifier, au faîte de la Grande Cordillère du Couchant, la frontière grenado-sacramentique ; un maître-mineur de la Cy. ; un « apothicario-inspector », délégué de S. E. le citoyen Jiménez Castro, ministre des Cultes, Postes, Médecine et Pharmacie ; le curé-doyen de la paroisse de Balaos, située, dans les monts San-Bernardito, aux confins de l'état d'Aranera et de celui de Manola ; et cinq ou six jeunes Allemands, — géographes, touristes, représentants de commerce ou prospecteurs.

La plus franche intimité régna parmi nous, dès l'appareillage. A la fin du deuxième jour, MM. les officiers me tutoyèrent. L'un d'eux, même, ayant perdu une petite somme au jeu de manille, poussa la cordialité et le bon-garçonnisme jusqu'à m'emprunter un demi-dollar pour régler cette dette d'honneur. L'abbé, au cours des conversations familières qui suivaient le moment des repas, m'apprit l'essentiel sur les arbres à beurre dont sa résidence, Balaos, était l'un des centres d'exploitation. Du maître-mineur, j'obtins de précieux renseignements au sujet de la région d'Aguardiente, toute voisine des gisements de fer. L'apothicario-inspector, passionné de belles-lettres et membre de l'Académie Nationale des Beaux-Arts, m'accorda, contre finance, quelques excellentes leçons d'espagnol. De telle sorte que les seize journées de navigation, le long des rivages désolés du Libertad, furent, pour moi, fertiles en divertissements intellectuels, doctes discours et amicales agapes.

VI

En foulant, pour la première fois, le sol d'Agua-Mala, je faillis mourir d'écœurement.

Devant le débarcadère, la petite place du lieu, dénommée, d'après l'écriteau, « Champ de Mars », étalait, en plein soleil, des monticules symétriques d'ordures, mélange de fruits corrompus, de chiffons huileux et de matières fécales, celles-ci en majorité. Tant d'immondices, amoncelés dans un si étroit espace et exhalant leurs fumets à la fois, transformaient la brise du fleuve en un mauvais gaz de laboratoire, sulfureux et croupissant.

Au fond de ce réceptacle à vidange, entre une caserne de torchis et les décombres d'une église en ruines, débouchait une rue fienteuse, l' « Avenida de la Constitucion », bordée d'un unique rang de maisons basses, croulant sous leurs toitures de tuiles et comme occupées à se satisfaire, — accroupies coude à coude, — dans le fossé.

Escorté de deux complaisants indigènes que la promesse d'un généreux pourboire avait décidés à brouetter mon bagage, je suivis cette voie nauséabonde, traversai le boulevard de la Liberté et le « Paseo de las Delicias », sorte de square suburbain ; puis, m'engageai dans le « sentier national » qui grimpe au flanc de la colline.

A mesure que nous gravissions la pente, la vue s'élargissait. Rapprochées du fleuve, sur la rive droite où nous cheminions, les montagnes laissaient, sur l'autre, entre lui et elles, une plaine aride, démesurée, à travers laquelle le Corcovado, maigre affluent du Libertad, dévidait sa fange. De l'extrême horizon, au-dessus des derniers plateaux, surgissaient les névées brillantes de la chaîne des Alligators, la cime du Tiburon et, dans la région sud-est, le pic Malamadre, géant des Cordillères Centrales.

Tout entier à ce grandiose spectacle, je franchis, sans la moindre fatigue, les cinq kilomètres d'ornières qui séparent Agua-Mala du faubourg occidental d'Aguardiente.

Brusquement, — après un fortin, une demi-lune, une courtine et un petit redan, — un bureau d'octroi, de style néo-grec, apparut. Les cocotiers d'un boulevard balançaient leurs palmes de zinc derrière son fronton. Mes porteurs hélèrent un fiacre, — simple caisse d'emballage montée sur roues et traînée par un buffle, — m'y hissèrent d'un coup d'épaule et, prenant congé de moi, ordonnèrent à l'automédon de me conduire, par les plus beaux quartiers, à l'hôtel des Princes et des Amériques, « séjour favori, au dire du Guide Saint-Martin, de la magistrature, des ingénieurs étrangers, des touristes, et du high-life local ».

VII

Mon premier soin, le lendemain, après avoir visité la ville qui est, ma foi, assez plaisante et doit contenir de huit à dix mille âmes, fut de me présenter, suivant la recommandation du divisionnaire Ruiz Domingo, chez l'illustre guerrier Fina-Flora.

Vêtu de ma redingote et ganté, j'enfilai le boulevard de la Victoire, passai devant le bureau de poste, empruntai, pendant une cinquantaine de mètres, le cours du XXV Janvier et atteignis, bientôt, la place de la Libération, au fond de laquelle, entre les rues Américo Vespuce et Bolivar, se dresse le palais de l'Etat-Major.

Cet édifice est majestueux. Un rez-de-chaussée et un étage le composent. Six fenêtres ornent sa façade, et sa toiture, habile amalgame de chaume et de tuiles à crochets, s'érige à

une extrême hauteur, dominée par deux gigantesques drapeaux de tôle, faisant fonction de girouettes.

A mon approche, les hommes de garde qui sommeillaient, couchés, le ventre en l'air, à même le sol, se redressèrent vivement et prirent une attitude martiale. Je m'avançai vers leur chef.

— Monsieur l'officier, lui déclarai-je d'une voix respectueuse et craintive, vous me voyez désireux d'être introduit auprès du général Fina-Flora.

— Il n'est rien d'aussi aisé au monde, me répondit-il avec un aimable sourire.

Et, appelant un factionnaire,

— Lieutenant Antonio, conduisez l'individu à Son Excellence !

Sur quoi, il s'allongea, de nouveau, à terre, ranima une cigarette qu'il avait passée, négligemment, derrière son oreille, et retomba dans sa rêverie.

VIII

S. E. le général Fina-Flora, commandant en chef du 2e Corps d'Armée, offre l'aspect habituel des grands capitaines. Son visage est mâle et fier, son œil soucieux, son front large, sa maigreur extraordinaire. En outre de ces signes professionnels, il possède une taille d'environ deux mètres, une épaisse moustache relevée en crocs et les plus vastes pieds qui se puissent voir, — trois particularités qui, malgré ce qu'en pensent ses admirateurs, le différencient de Napoléon Bonaparte.

Aussitôt que j'eus pénétré dans le somptueux cabinet de travail où, parmi ses aides de camp, il dictait un précis de tactique à ses secrétaires, il se leva, m'examina froidement, puis, impressionné par l'élégance de mon costume, licencia son brillant entourage et vint au-devant de moi.

— Excellence, lui dis-je en m'inclinant, le général Ruiz Domingo, que j'ai eu le plaisir de rencontrer au cours de mes voyages, m'ayant autorisé à me présenter à Votre Grâce de sa part, je suis heureux de vous témoigner, aujourd'hui, ma respectueuse, sincère et...

— Bien... Fort bien... m'interrompit-il d'un ton sec. Asseyez-vous... Votre nom?

— Pommié... repris-je, effondré sur un siège.
— Vos prénoms ?
— Pierre-Justin-Gaston-Angely.
— Profession ?
— Ingénieur-agronome.
— Résidence ?
— Aguardiente.
— Nationalité ?
— Je suis Français ! répondis-je, la tête fièrement redressée.

A ces mots, son regard s'adoucit, il recula son fauteuil, contourna d'un bond le bureau-ministre et, après m'avoir, malgré moi, embrassé sur les deux joues.

— Sacrebleu ! s'écria-t-il. Saints Anges du Paradis ! Sainte Madone reine des Séraphins ! Français ! Vous êtes donc Français ! Que ne m'en informiez-vous plus tôt ! Apprenez, cher Monsieur, que j'aime et que j'admire votre patrie !

Il l'avait visitée deux fois, en 1889 et en 1900, lors des expositions universelles. Longuement, avec des gestes d'enthousiasme, de fins sourires, et me martelant les genoux de son poing fermé, il évoqua la revue du 14 juillet, le château de Versailles, le dôme des Invalides, la tour Eiffel, nos restaurants de nuit... Comment ces souvenirs magnifiques auraient-ils pu abandonner sa mémoire !

— Hélas ! soupira-t-il, la Vieille-Grenade vous a, déjà, sans doute, fait regretter bien des choses !

Je crus de mon devoir de lui affirmer le contraire. En vrai gentleman, je vantai le port de San-Pablo, assurément un peu ensablé, mais compensant par son étendue son manque de profondeur ; la vallée du haut Libertad, pittoresque et féconde ; Aguardiente, ses bars fastueux ; et, surtout, les armées de la République, si abondantes en manœuvriers de premier ordre et qui passent pour invincibles.

— Evidemment... Evidemment... reprit-il, nous pourrions être riches et forts, et jouer dans le monde notre petit rôle ! Je le répète à mes régiments, chaque jour : si nous voulons, fermement, mettre notre pays au rang qu'il mérite, et que l'on parle de nous dans l'histoire, il suffit de purger la nation des gens qui l'oppriment, la ruinent et la déshonorent. Deux cents personnes à fusiller, à peine. Un fétu de paille, n'est-ce pas ?

Il prononça ces derniers mots d'une voix caverneuse, son regard planté dans le mien.

— Rien n'est plus juste ! approuvai-je, l'air convaincu. Bravo !... Bravo, Excellence !

— Sachez-le, Monsieur, poursuivit-il, nous sommes gouvernés par des cancres ! Pauvre Vieille-Grenade !...Quirito, le Président, un gâteux ; l'octogénaire Benedicto, doyen-perpétuel du Congrès, un redoutable alcoolique ; le ministre du Commerce, de la Police et des Finances, l'élégant Fray-Benito, un sodomiste distingué ; celui de la Bienfaisance et des Travaux-Publics, Oscar Müzenflatter, un prévaricateur ; celui des Cultes, Postes, Médecine et Pharmacie, Jiménez Castro, un pilier de maison close... Ces gaillards-là ont tout détruit, tout corrompu, tout dilapidé !... Des exemples !... Je présume que vous désirez des exemples ?... En mars 97, par l'intermédiaire du directeur des Arsenaux, Fortacabessa, nous achetons, dans l'idée de reconstituer notre flotte, un aviso-torpilleur d'occasion du coût de trois mille dollars. Le 10 septembre de la même année, notre amiral, Serrano y Gabarra, le conduit à New-Segovia, capitale et port de la République Tropicale de San-Hieronymo, afin de nous représenter aux fêtes du quadricentenaire, et, pressé d'argent, l'y bazarde, à l'issue des cérémonies, pour quelques centaines de piastres. A son retour, qui s'effectue en barque, ni mise en jugement, ni conseil d'enquête. Les journaux à la solde de la Marine parlent, en termes assez vagues, d'un cyclone subit où s'est perdu le steamer. Six mois après, par une indiscrétion de domestique congédié, la *Voz*, notre courageux organe progressiste, apprend que le ministre compétent a touché 18 p. 100 sur l'affaire... Ah ! l'horreur !... Encore ? Encore ?... Les chevaux du deuxième régiment de cavalerie achetés au rabais, en 1903, par le grand cirque allemand Sandheimer !... Nos déficits budgétaires passant, en cinq ans, de sept à vingt-et-un millions !... Notre drapeau insulté sur tous les points du globe, ridiculisé, bafoué, saucé dans la boue !... Enfin, cher Monsieur, — honte suprême ! — nos deux délégués, le président de la Cour de Cassation, Puntarenas, et le professeur de Droit, Cagamucho, exclus de la conférence de la Haye, dès sa séance d'ouverture, pour cause d'ébriété !... C'en est trop !

Au moment où il achevait de parler, trois coups sonores ébranlèrent la porte.

— Entrez donc, mille Dieux ! cria-t-il.

Une femme, frisant la quarantaine, courte et cubique, la figure cramoisie, pénétra, au même instant, dans la pièce. Je me levai. Le Général me nomma ; puis, comme, en galant homme accompli, je m'étais incliné jusqu'à terre :

— Je vous présente, ajouta-t-il, ma sœur bien-aimée, mademoiselle Dolorès Fina-Flora.

Avec une urbanité charmante, elle me tendit sa main que j'effleurai du bout de mes lèvres.

Nous nous assîmes. Il y eut quelques mots de causerie familière au bout desquels je crus devoir prendre congé, de crainte de sembler indiscret.

— Déjà ! fit Son Excellence en abandonnant son siège pour presser un bouton électrique.

A son appel, un adolescent parut, la mine avenante, mais de taille ramassée, la tête dans les omoplates, obèse et chaussé de bottes en velours rouge.

— Colonel d'Etat-Major Alvinegro, commanda le Général, veuillez reconduire monsieur l'ingénieur-agronome.

Sur quoi, il m'accorda un chaleureux shake-hand, me dit « à bientôt » et, collant sa bouche à mon oreille, m'assura que mademoiselle Dolorès serait ravie de me revoir.

IX

Du pic Malamadre, où les Cordillères Centrales se soudent aux Picos Cornudos, s'étend vers le nord-ouest, sur une longueur de près de neuf cents kilomètres, la chaîne des Monts San-Bernardito, ligne du partage des eaux entre le bassin supérieur du Libertad et celui du Cruchado, son affluent.

Au versant méridional de ces hauteurs, dont le point culminant, le Roc Serpientano, n'excède guère cinq mille pieds anglais, se trouve bâtie Aguardiente ; à leur versant septentrional, Balaos. Délimitée par l'emplacement de ces deux villes et couvrant une superficie de trois à quatre millions d'hectares, croît la forêt des arbres à beurre.

C'est un impénétrable maquis, coupé par deux seules routes. L'une, accessible aux bêtes de charge et utilisée, d'ailleurs, pendant la saison sèche, pour le service postal, gagne

les centres d'exploitation par le col Favorito, large et assez facile trouée ; l'autre, qui n'est, à proprement parler, qu'une piste, emprunte celui de Sierramala, effrayant casse-cou, long, au minimum, d'un bon millier de pas, sur un mètre, à peine, de largeur, entre roc et précipice.

La partie de forêt traversée par la voie muletière ayant été attribuée, en vertu d'une convention antérieure, à une société brésilienne, MM. de Trinque-Marin, appuyés, cependant, par le gouvernement français, n'avaient réussi à obtenir qu une section du deuxième lot, sans conteste la plus avantageuse, à ne considérer que son étendue et la qualité de ses produits, mais fâcheusement située sur des pentes abruptes et desservie par cet impraticable passage.

Mon premier soin fut, comme on pense, et avant même de me risquer à reconnaître en personne une aussi dangereuse région, de rédiger, dans ma chambre d'hôtel, à l'adresse de ces Messieurs, un décisif et volumineux rapport.

J'y démontrais, en forme de préambule, la richesse de la concession : un million de conifères, au bas mot, capables de produire, par pied et annuellement, 0,75 centimes d'excellent beurre, soit (0,75 × 1.000.000) 750.000 francs de recettes brutes, contre un total approximatif de 300.000 francs de dépenses et frais généraux. En poursuivant, je décrivais les divers modes d'exploitation : 1°, la méthode anglaise, dite « par déboisement », employée déjà au Brésil, mais fort coûteuse et nécessitant des moyens de transport perfectionnés (raser les taillis et expédier le tout, préalablement décortiqué, en Europe, où s'effectue le barattage); — 2°, le traitement indigène, par simple incision ; et, enfin, — 3°, le procédé Sakelsberg, plus moderne, qui consiste à insinuer dans le tronc de chaque arbre un robinet, relié, par un tuyau de plomb ou de caoutchouc, à un bassin-collecteur central (système de draînage automatique, supprimant, du même coup, toute perte, tout service de surveillance et toute main d'œuvre). Après avoir préconisé, chaudement, cette dernière façon d'opérer, je concluais, avec pièces justificatives et cartes d'Etat-Major à l'appui, à l'élargissement du sentier d'accès, à la dérivation d'un ou deux insignifiants cours d'eau sur une distance de quinze à vingt petites lieues, et à l'établissement, le long du col Sierramala, d'une sorte de pont métallique,

fixé à la muraille rocheuse, et capable de résister aux plus lourds charrois.

Mon mémoire expédié, j'attendis patiemment la réponse. J'abandonnai l'hôtel, trop coûteux, des Princes et des Amériques, et fis emplette d'un lit, d'une table de nuit, d'un lavabo en simili-marbreet de trois chaises. Moyennant onze piastres-faibles de loyer mensuel, une modeste construction, mi-partie torchis, mi-partie planches, devint mon home. Située rue de l'Article XXVIII, à l'angle du boulevard de l'Indépendance et en plein quartier aristocratique, elle avait vue sur la pharmacie du Progrès et le Club National. Une chambre, gentiment peinte à la chaux, et une pièce obscure la constituaient. Parva domus sed apta !

Une fois confortablement installé, je nouai quelques relations. Bien que les Aguardientains, dans leur masse, soient d'assez misérables êtres déprimés par la fièvre et l'usage régulier des alcools, et, en conséquence, peu enclins à la causerie délicate, je découvris, pourtant, parmi eux, certaines individualités exquises. Le receveur des Contributions, Gabacho, et le directeur des Postes, Ricobiondo, pénétrèrent dans mon intimité. De leur bouche, j'appris les bruits de la ville, le potin du moment, les adultères en vedette, tout ce qui peut, en un mot, charmer et distraire un jeune esprit inoccupé.

En outre, comme je continuais, par crainte de la solitude, à prendre mes repas au restaurant, j'eus occasion de m'y lier d'amitié avec MM. Edward Trumshire et James Shelly-Forbes, directeur et ingénieur-principal de la « Iron ».

Ces distingués industriels venaient, tous les dimanches, oublier, dans les plaisirs du chef-lieu, les fumées de Ciudad-de-Londra et de Las Minas, leurs résidences.

Grâce à leur patronage, les portes rigoureusement closes du Club s'ouvrirent pour moi. La fashion et l'armée y fréquentaient. J'y retrouvai le Chef de Corps Fina-Flora.

X

A l'exemple de presque tous les tacticiens, le Général excellait au bridge. Tour à tour téméraire ou sage, il se jetait au travers des « fourchettes », osait les plus folles impasses, attaquait au hasard ; ou bien, redoublant brusquement de prudence, différait de proclamer son atout jusqu'après que son

partenaire lui eût transmis quelque signal convenu. En d'autres cas, aux prises avec la fortune adverse, il ébranlait les airs de ses cris, gesticulait, lançait d'épouvantables menaces, de telle sorte que ses adversaires, déroutés par tant de maîtrise, en arrivaient à négliger la coupe et à précipiter leurs rois sous ses as. Magnifique et terrible spectacle ! Les tricks gagnés, il se carrait dans sa chaise, renversait la tête, souriait à la galerie, fier d'avoir, ainsi, assuré la victoire à la fin d'un « robre » malheureux, comme fit, en 1800, à Marengo, l'immortel Desaix.

Un de ses camarades de jeu habituels, le capitaine de cavalerie Barraquina; ayant disparu de ce monde au milieu des affres du vomito negro, je fus appelé à l'honneur de le remplacer dans la partie, — le pharmacien Thomassino et M. Toy-la-Bomba, colonel du génie, étant troisième et quatrième.

Nous nous mesurions chaque soir, de cinq à sept heures, dans le grand « estaminet » du Club. Autour de notre table, les vrais connaisseurs, l'agent d'assurances Garciano, le négociant en cuirs Sobrevaliente, M. Mirafuego, ancien membre du Congrès National, et bien d'autres, le menton dans la main, jugeaient les coups. Un froncement de leurs sourcils stigmatisait les erreurs au passage. Dominant ces visages pressés, on apercevait même, parfois, quelque fervent de la manille, qui, abandonnant ses cartes, était accouru, du fond de la salle, assister aux tragiques péripéties d'un « sans atout », et, perché au sommet d'une chaise, scrutait d'un œil stupéfait le mystère des couleurs en ligne.

Les trois « tours » achevés, Son Excellence, ayant empoché son gain, tenait cercle au salon de lecture. Il y commentait les dépêches, affichées là par les soins d'une agence dans un beau cadre de peluche. On parlait, successivement, guerre, marine et politique mondiale. Avec succès, j'y décrivis l'organisation des troupes françaises, et, dès qu'on sut que j'avais occupé, durant mes derniers vingt-huit jours, le grade de sergent-major de réserve, la plupart des auditeurs prirent l'habitude de noter, sur leur calepin, les renseignements d'ordre militaire que je me plus à leur fournir. Les colonels Toy-la-Bomba et Alvinegro, le capitaine de cavalerie Pelorubio, le garde-magasin Sarbacanero et le Chef de Corps, lui-même, les regards fixés sur ma bouche, semblaient boire mes mots, un

à un. Progressivement, d'abord timide, puis d'une voix mâle et assurée, j'esquissai des vues personnelles ; je m'étendis, par une savante gradation, sur la manœuvre à rangs serrés, la télégraphie optique, la tâche si ardue de l'Intendance et la nécessité, en temps de siège, d'avoir des masses de pigeons-voyageurs.

De tels propos eurent vite fait de m'entourer, malgré moi, d'une façon d'auréole guerrière. Ma réputation s'élargit ; du Club, elle gagna la ville, les cafés, la place d'Armes où se trouvent situés les casernes et l'Eldorado. La *Voz*, puissante feuille locale, publia mon portrait, en première page, accompagné d'une notice aussi flatteuse que fantaisiste ; en me croisant, dans la rue, les officiers et les simples soldats me saluaient d'un geste aimable ; enfin, le général Fina-Flora passa une revue en mon honneur, et offrit, à son issue, un brillant déjeuner de gala. L'armée, la magistrature, le gouverneur de la Province et certains notables y assistèrent. Au champagne, l'amphitryon, interrompu à chaque virgule par les bravos, but « au Français éminent, à l'ingénieur-agronome distingué, au sergent-major émérite, au stratégiste accompli » qu'il avait « l'insigne plaisir » de recevoir dans son palais, et « sur le dévouement et les lumières duquel les libres citoyens d'Aguardiente pouvaient, sans nul doute, compter, à l'avenir ». Enivré, je répondis en levant mon verre « à l'illustre Commandant en Chef, au sagace et intrépide manœuvrier, au patriote résolu, dont le nom vole sur les lèvres humaines, des brumes du cap Horn aux glaces de la mer de Baffin » ! Après quoi, l'hymne national, « Sursum ! Sursum corda, Grenada Vieja ! » retentit. Leur visage tordu par l'émotion, les convives, grimpés, d'un commun accord, sur la table, suivant l'antique coutume du pays, poussèrent un quadruple hurrah, et Mlle Dolorès, apparaissant tout à coup dans la salle, coiffée d'un shako et un étendard au poing, me donna une solennelle accolade.

XI

Le lendemain, transmise par fil spécial à la capitale, la nouvelle de ces événements occupa la presse entière. Alors que *la Voz*, *le Patriote* et *le Sémaphore des Cordillères*, organes locaux, louaient sans réserve le toast du Commandant en

Chef et ma réponse, les feuilles gouvernementales de San-Pablo, dont les extraits, câblés sans retard, furent affichés à Aguardiente, le jour suivant, traitaient, les unes, de « manifestation grotesque », la revue passée en mon honneur, de « ridicule réunion mondaine », le déjeuner de gala, de « provocations mal déguisées à la guerre civile », le toast de mon hôte, — les autres, de « vieille culotte de peau » et de « baderne », le Général, — et, unanimement, de « louche, méprisable et famélique individu », un « jeune microcéphale (*sic*), nommé Pommié ». Parmi les quotidiens de province, l'officieuse *Gazette de Sombrero-Negro* se demandait, le long de quatre colonnes, dans quel but mystérieux les Aguardientains pourraient bien recourir, quelque jour, à mes « lumières » et à mon « dévouement », et, pesant, une à une, les paroles du Chef de Corps d'Armée, les déclarait, en bloc, attentatoires à la sûreté de l'Etat. Enfin, pour couronner ces désobligeantes attaques, *le Petit Républicain d'Hermosita*, journal de combat trimestriel à la dévotion du Président et du Cabinet, lançait un numéro spécial, tiré à plus de douze cents exemplaires et portant, en manchette, ces mots laconiques : « Une nouvelle incartade du sieur Fina-Flora ».

La ville entière, le Général et moi, bondîmes sous ces insultes. Par une dépêche adressée au ministre de la Guerre, Son Excellence répliqua, en traitant les membres du Gouvernement de « lâches et abjects sycophantes ». « Nation, ajoutait-il en style télégraphique, reconnaît pas à chenapans droit juger actes du plus dévoué de ses fils. Vous considérons tous, ici, comme fourbes, incapables et véreux personnages. Fichez-nous donc paix. » — « Vous prions garder arrêts forteresse pendant six mois, répondit-on de la capitale. Serez fusillé ultérieurement. »

Ces échanges d'aménités jetèrent le trouble dans le public aguardientain. Le soir même, un cortège imposant se forma à l'angle de la rue Bolivar, acclama le Général qui dut paraître à son balcon, parcourut, dans le fracas des bombes et à la lueur des feux de Bengale, le cours du XXV Janvier, la place d'Armes, les boulevards Christophe-Colomb, de la Victoire et de l'Indépendance, criant « à San Pablo !... à San Pablo !... », et pillant, sur son passage, en manière de protestation con-

tre l'attitude indigne du pouvoir central, le bureau des Postes, celui de l'Enregistrement et l'Entrepôt des Quinines.

Le gouverneur, justement ému de cette manifestation, fit, en vain, pour assurer l'ordre, appel à la troupe. Les soldats, abandonnant leurs casernes et fraternisant avec les émeutiers, défilèrent devant son hôtel, en chantant, sur l'air de Poupoule,

« Viens Quirito, viens Quirito, viens !
Nous te canarderons
A grands coups de canon... »

Au Café de l'Univers, rue du XV Juin, des orateurs improvisés, debout sur les banquettes, lancèrent, contre le Président de la République, les plus virulentes apostrophes, et un grave et respectable magistrat, M. Ignaço Dominico, conseiller à la Cour d'Appel, ayant osé prendre sa défense, fut dévêtu, attaché, en chemise, au pied du comptoir et fessé par la populace.

Ces événements se déroulaient un lundi. Le mardi, on précipita, d'une fenêtre de la Préfecture, le buste officiel en plâtre du Chef de l'Etat ; le mercredi, on imbiba de pétrole la Conservation des Hypothèques, solidement construite en sapin du nord, et un kiosque à journaux ; le jeudi, on y mit le feu ; le vendredi, on remplaça, au sommet des édifices publics, le drapeau de zinc national par de gigantesques oriflammes aux armes de la cité, — de sinople à la panthère d'argent, broutant, dans une prairie d'or, un trèfle à quatre feuilles du même ; —le samedi, on dévalisa la Caisse d'Epargne, la Banque Grenadine et une bijouterie. On ne reprit haleine que le dimanche, jour du repos hebdomadaire.

Entre temps, le Commandant en Chef, infatigable, organisait, d'un seul coup, un « Conseil Supérieur de la Résistance et de la Révolte », une « Commission des Explosifs et de la Mitraille », un « Comité des Vivres et Conserves », un « Bureau des Grilles et Dépêches », et une « Section Technique des Marches et Contremarches », celle-ci chargée d'élaborer les plans de campagne, au cas où l'honneur aguardientain réclamerait, de la garnison, une descente rapide sur San-Pablo. Ces cinq corps constitués, opérant dans leurs locaux respectifs, chaque après-midi, devaient, suivant leurs statuts, se

réunir en séance pleinière, le dimanche matin, au palais de l'Etat-Major. Elu, à l'unanimité, membre d'honneur de ces divers groupes, je présidai, en l'absence de Son Excellence, occupée à d'autres besognes, leur première assemblée générale.

Le capitaine des pompiers Turcan, le colonel Alvinegro, les citoyens Sobrevaliente et Muertalcagno, le journaliste nègre Nord-Est-Benjamin y jouèrent, dès l'ouverture, un rôle prépondérant. Grâce à leur attitude énergique et aux effroyables clameurs dont ils remplirent la salle, une motion préconisant la paix et la sagesse, portée à la tribune par l'honorable M.Mirafuego, fut rejetée dans un beau mouvement de mépris, sans avoir été entendue. Toute opposition réduite, ainsi, au silence, Muertalcagno et Nord-Est-Benjamin développèrent leur programme. Il s'agissait, en principe, de décréter, d'abord, l'affranchissement de la ville et d'Agua-Mala, son faubourg,et leur transformation immédiate en « Etats-Unis Indépendants et Radicaux » ; puis, de contracter une solide alliance offensive avec, par exemple, le Nicaragua, l'Uruguay, le Honduras ou la République Française, « toujours si généreuse et si passionnée d'idéal » ; et, forts de cet appui, de tomber sur la capitale, d'en pratiquer le bombardement et de guillotiner les ministres. Ce magnifique projet, ayant été mis aux voix, fut adopté par trente-trois « oui » contre deux « non » et un bulletin blanc. Le scrutin dépouillé, j'expédiai estafettes sur estafettes pour découvrir le Général et lui annoncer le résultat du vote. Il accourut, quelques minutes après, du Grand Café de l'Industrie où, environné de ses aides de camp, il tenait assises depuis l'aube.

A son entrée dans la salle, chacun se leva. Ce fut une scène émouvante, digne de l'antique.

— Sacrés mille tonnerres, Messieurs ! fit-il, dès le seuil, la voix étranglée par l'émotion.

A ces mots si simples et si sublimes, l'enthousiasme déborda.

— Hurrah !... Hurrah !... cria-t-on... Hurrah pour notre bien-aimé Fina-Flora !

Cependant, il gagna l'estrade et, après qu'il eut bu, pour raffermir ses esprits, un verre d'eau additionnée d'un flacon de rhum :

— Aguardientains!... Magnanimes et héroïques Aguardientains!...Si le Dieu des batailles le permet, notre illustre cité, sa banlieue et sa sœur jumelle Agua-Mala rayonneront d'une éclatante lumière... Oui, invincibles Aguardientains, nous nouerons des alliances; oui, nous pourchasserons le sieur Quirito; oui, nous exterminerons le Conseil des Ministres...

— Bravo!... Hip! Hip!... interrompit l'assemblée... Sus aux individus de San-Pablo!

Une immense clameur, comme un écho, monta, en même temps, de la rue. Le peuple, informé de nos décisions belliqueuses et trépignant de joie, appelait le Général. Nous le portâmes au balcon.

Vainement, une main accrochée à la balustrade, l'autre posée sur son cœur, il ouvrit largement la bouche. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge. Il souffla, s'épongea le front, regarda les nues, fit un pas en arrière; enfin, brandissant son képi :

— Vivent les Etats-Unis Indépendants et Radicaux!... hurla-t-il... A bas le tyran Quirito, à bas les nommés Putano, Benedicto, Müzenflatter, Juan Hermano, Cagamucho! A bas tous les corps constitués!... Jurons de leur ouvrir la cavité thoracique et de leur déchiqueter les viscères!

— Nous le jurons!... répondit la foule... Oui, nous le jurons!... Nous le jurons!

Inoubliable et splendide spectacle! Sous nos yeux, à cent mètres à la ronde, la place de la Libération, les rues Americo Vespuce et Bolivar regorgeaient d'une populace en délire. Montés sur des échelles pliantes, d'enthousiastes citoyens agitaient des étendards, tiraient des coups de revolver; d'autres, l'accordéon au poing, accompagnaient d'une farouche musique des paroles de circonstance; certains jetaient des confettis; cependant que quatre soldats, conduits par un colonel d'Etat-Major en grand uniforme, trimbalaient sur un brancard, majestueusement, au-dessus du niveau des têtes, une statue de la Liberté coiffée d'un casque colonial aux couleurs municipales, et que la compagnie des pompiers, accourue spontanément et s'étant déchaussée tout à coup, lançait ses savates à une prodigieuse hauteur dans les airs, en signe d'admiration, de fureur guerrière et de fidélité...

GABRIEL SOULAGES.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Les Femmes à l'Académie. — L'homme à la bouche de carpe.

Les Femmes à l'Académie. — Pour s'excuser de si volontiers ouvrir les bras à des hommes de sport, des auteurs dramatiques, des mondains, des ecclésiastiques, des sénateurs, l'Académie Française se hâte, depuis des siècles, de proférer le fameux : « Que voulez-vous ? Nous sommes un salon ! » Va-t-elle répondre cela aux femmes qui se presseront bientôt à ce poste ? Qu'est-ce qu'un salon sans femmes? La voilà au moins obligée d'accueillir les mondaines élégantes dont les chapeaux sont remarqués, les romans aussi ou les vers. On commencera par les duchesses. Ce serait d'ailleurs un excellent prétexte pour cette antique institution à renouveler son mobilier : il en a besoin.

Je ne vois pas d'autre réflexion sensée à tirer de là. Des hommes de lettres, pleins d'une touchante bonne volonté, ont bien voulu désigner au futur choix de la maison trois de ces dames prises parmi celles dont on vante le génie. Où a-t-on vu que l'Académie ait coutume de se laisser influencer par de telles considérations? Si la question était là, les femmes désignées ne pèseraient pas lourd devant Rosny, Paul Adam, Porto-Riche ou Courteline. La lutte serait trop inégale ; pour vaincre, les femmes doivent souhaiter que l'Académie ne change rien à ses usages : quand on élira des femmes ce ne sera pas pour leur talent, mais pour leur esprit, leur beauté, leur naissance, le milieu qu'elles représentent. Certaines passeront, comme M. Aicard, à l'ancienneté ; d'autres, pour l'excellence de leurs dîners ; d'autres encore, pour le cercle qu'elles président. M[me] de Staël aurait eu des adversaires ; M[me] Récamier, aucun.

L'entrée des femmes à l'Académie Française ne profiterait nullement aux vraies femmes de lettres (dont les meilleures peut-être ne sont pas connues du public) et celles qui seraient élues ne feraient que renforcer l'élément rétrograde si puissant parmi ses membres. Et d'ailleurs, de quel droit enlèverait-on trois places (quand ce ne serait que trois) aux hommes de mérite qui ont la faiblesse d'y désirer un siège ? Puisque les femmes se veulent académiciennes, que ne fondent-elles un Institut ? L'Académie Française fut d'abord la réunion privée de gens qui s'intéressaient à la langue et à la grammaire. Sont-elles quarante, ou vingt, ou trois qui aient des idées sur

ces questions? Elles veulent s'emparer de toutes les fondations où elles n'ont pas participé, c'est trop commode. Qu'elles imaginent quelque chose, qu'elles inventent! Jusqu'ici elles se sont contentées d'imiter les gestes des hommes, en criant : Moi aussi! Ne seraient-elles capables que de cela ? Leurs chapeaux m'inquiètent. De si grands chapeaux pour de si petites têtes! Donneront-elles toujours raison à Byron, qui trouvait aux femmes les cheveux longs et les idées courtes? Serait-ce qu'elles sentiraient qu'une académie de femmes ne serait pas prise au sérieux par les hommes? Mais pourquoi se soucier de l'opinion des hommes? Les hommes, entre eux, n'estiment guère celui qui écrit pour les femmes, qui ne recherche que leurs applaudissements. Que les femmes fassent de même. Cela sera du moins quelque chose de nouveau.

Le cas de Mme Curie est très différent. C'est une physicienne, seule de son sexe à étudier le radium et les autres métaux radio-actifs. Encore qu'elle soit peut-être moindre que ne le pense le public, sa valeur n'est pas contestée dans le monde savant. Elle a une position acquise et maintient, par ses travaux personnels, une branche de la science au niveau où l'avait monté Curie. Si elle n'invente pas, comme Curie, dont c'était le génie et la fonction, elle conserve et on n'imaginerait pas pour cela de meilleures mains, même enseignées par son maître. Aidée par un physicien très remarquable, elle dirige un laboratoire où les étudiants se pressent et travaillent, elle fait un cours public : l'Académie des sciences, où elle désire entrer, s'ouvrirait donc tout naturellement devant elle, si la charte de l'Institut le permettait. Mais le règlement de l'Académie des sciences ne permet même pas qu'une femme assiste à ses séances, et cela au moment où plusieurs femmes sont des écrivains scientifiques remarquables. Toutes, sans distinction, sont consignées à la porte, avec les chiens et les parapluies : quand on discute les propriétés du radium, Mme Curie, qui a fourni la matière, attend derrière la porte.

C'est par là d'abord qu'il faudrait peut-être établir l'égalité, d'autant plus que, quoique la science ne le leur défende pas, les femmes qui la pratiquent ne sont point généralement des Célimènes : elles ont autre chose à faire.

L'Homme à la bouche de carpe. — J'ai tant écrit contre M. le sénateur Bérenger, que je n'en ai plus le courage. J'attends maintenant avec patience que la mort nous débarrasse de ce vertueux vieillard. Pourtant j'ai un scrupule : qui sait, en effet, si sa présence parmi nous et ses manifestations ne sont pas un bienfait des dieux? Peut-être. Nul n'a fait de meilleure propagande pour la liberté des mœurs que ce haïsseur de la liberté. Il a forcé les plus indifférents, pour peu qu'il y ait une sensibilité vraie sous leur apparente froideur, à se solidariser, quoiqu'elles ne soient pas toujours intéressantes,

avec les victimes de sa férocité chrétienne. Ce Marat des mauvaises mœurs leur a suscité des défenseurs désintéressés, en même temps qu'il inclinait certains esprits à s'enquérir de la valeur de ses épithètes méprisantes. Qu'est-ce que les bonnes mœurs? Qu'est-ce que les mauvaises mœurs? Je croyais le savoir. Depuis que le sénateur Bérenger s'occupe de la question, je ne le sais plus. Caton, voyant des jeunes gens sortir d'un lupanar, leur cria : « Très bien, voilà ce qu'il faut faire quand on n'est pas marié. Cela vaut mieux que de porter le trouble dans les familles. » En lisant cette anecdote dans Aulu-Gelle ou peut-être dans un auteur plus respectable encore, un jeune Français, de l'humeur de jeunes Romains, se disait: « Les bonnes mœurs, c'est d'aller au b—, mais encore est-il qu'il faut connaître les adresses de ces maisons vertueuses. Paris est grand, j'abrégerai mes recherches en consultant les bienveillantes annonces qu'à ces divertissements honnêtes consacrent des journaux populaires. Je sais lire. J'y ai vu hier l'indication de l'arrivage, dans une maison discrète, de quelques objets de curiosité aussi fragiles que délicats. Voyons. Je vais ainsi sacrifier du même coup à la nature et à la vertu. » Il ouvrit son journal. L'annonce avait disparu. A la même place, ou à peu près, on avertissait le lecteur dans l'embarras qu'une loi nouvelle, due à l'initiative d'un sage sénateur, prohibait de semblables annonces, comme attentatoires aux bonnes mœurs. « Soit, se dit-il, je vais m'adresser à ma voisine, qui est assez jolie, qui n'a encore eu qu'un enfant, ce qui ne l'a peut-être pas trop gâtée encore, et dont le mari est absent toute la journée. » La voisine fut complaisante, mais exigeante aussi. Le jeune homme fit des dettes, ruina un peu sa famille, il y eut scandale, divorce, toutes les complications habituelles...

« Les vendeuses d'amour sont pourchassées, les liaisons ne sont pas à la portée de tous et d'ailleurs tournent mal assez souvent, que fera celui qui n'a pu se marier? Faut-il s'affilier au Tiers-Ordre de l'Amour solitaire sous les auspices du vénérable Dom Junipérien ? » demandait-on à M. Bérenger.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

proféra, en se retournant vers son domestique, l'homme de bien à la bouche de carpe.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Georges Périn : *Le Chemin, l'Air qui glisse;* Bernard Grasset, 3.50. — Francis Yard : *A l'image de l'homme ;* Bernard Grasset, 3.50 —Pierre Jean Jouve : *Les Muses romaines et florentines ;* A. Messein, 3.50. — Charles Rafael Poirée : *Visions ;* Gastein Serge, 3 fr. — André de Fouquières : *De l'Art, de l'Elégance, et de la Charité;* Fontemoing, 3.50.

Le Chemin, l'Air qui glisse... Nulle ligne rigide des con-

tours qui s'infléchissent doucement, des formes qui changent aussitôt qu'apparues et qui s'évanouissent dans une poussière d'or ou se fondent au soleil en gouttelettes irisées, mais toujours, fût-ce dans le sombre hiver, une claire et limpide lumière de printemps qui baigne de sa splendeur à jamais éparpillée les images mobiles et fugaces; peut-être est-il d'immuables dieux qui contemplent d'un œil indifférent la danse des minutes jamais lasses; M. Georges Périn ne révère pas leurs mornes statues; il préfèrerait à leur éternité le sort de l'un quelconque des atomes lumineux qui vivent et meurent par myriades en une minute dans un rayon de soleil. C'est le poète de l'instable et de l'éphémère : les vives arêtes des montagnes de l'Attique sembleraient trop austères à ses yeux; il aime les courbes vaporeuses des collines où ondulent les jeunes pousses des arbres et il suffit qu'il regarde des ruines pour que la pierre compacte se revête d'un flottant voile d'herbes et se dissolve bientôt en brouillards :

Ce qu'apporte ton cœur sait les rides des pierres
Et sait que viendra la jeune herbe sous l'averse
Les couvrir, sans attitude et sans cruauté,
Ce qu'apporte ton cœur, par delà la fenêtre
Passe ne palpitant que d'un peu de clarté
Mais se sentant humain et sans honte, sincère...
Ah! que sont-elles, ces ruines en buée
Sinon toi-même qui souris, glisses, et rêves.

Si, par un après-midi d'hiver, il conduit au Père Lachaise le corps d'un ami disparu, alors que la mort semble limiter et définir la figure mentale de ceux qui ont cessé de devenir, pour lui, au contraire, il n'est pas même alors d'effigie précise qui subsiste et avec la neige tourbillonne la pensée vaine :

Comme ce peu de blancheur qu'un rameau secoue
Qui s'effrite, fume et s'abandonne, effeuillée,
Glissant vaine le long de ces profondeurs floues
S'est perdue au néant du temps cette pensée.
Nulle solidité, nulle part, sous les pas
Qui se plaignent, tout cède, et vraiment il n'y a
Qu'un mouvement sans but qui papillote là.
Le regard ne tient rien. Cet homme n'a plus d'être.
Sa pensée en partance et le glissement blanc
Se rencontrent, et le vent les prend et les jette.

Le rythme de ces poèmes est nécessairement discontinu, parfois comme haletant, les phrases courtes souvent inachevées ou suspendues parce que la réticence n'impose pas un sens péremptoire et laisse à l'interprétation le choix de routes divergentes. Encore qu'il ait choisi entre les images qui se présentaient les plus harmonieuses

et les plus aimables, on regrettera peut-être que M. Georges Périn n'en ait point saisi fortement quelqu'une au passage pour en rendre plus réelle la beauté fragile et qu'il soit resté trop fidèle à l'art poétique qu'il esquissa en ces vers tout à fait caractéristiques de sa manière :

O mon rêve ! toujours quittant les chers aspects,
Qui t'ont séduit, des courtes minutes vivantes,
O toi, qui reprends ton effort et qui frémis
Après l'humble relais d'or de chaque féerie,
O mon rêve, — tant de clairs rideaux balancés,
Tant de frêles lueurs de fête, là, tout auprès,
Et tant d'insaisissable et d'irréalisé.
Mais : — Toi toujours aspiré par les doux lointains,
Là-bas où va l'écho des pas du beau printemps,
Du beau printemps indifférent qui passe et siffle !
Mais : — Toi toujours, inspiré par les doux lointains,
Chaque œuvre à son tour ayant fait son office,
Ayant fait signe, ayant flotté, s'étant éteint.

A l'image de l'homme. Depuis l'aube des temps, l'homme se façonne des dieux à son image, il laisse son empreinte sur les sentiers et les chemins qui sont les plus anciens monuments de son travail et c'est d'après lui-même et pour lui-même qu'il modèle la face de la terre et dispose sa tente, sa hutte et sa maison; sous la double invocation de M. Anatole France et d'Elisée Reclus, M. Francis Yard essaye de retrouver les traces qu'ont laissées, dans un coin d'une campagne normande, près de Rouen, les générations successives et la lontaine filiation qui rattache à leurs ancêtres primitifs les paysans d'aujourd'hui : c'est en foulant le sentier millénaire qui conduit à une maison couverte de chaume, enclose d'une haie impénétrable comme la pensée de ceux qui la plantèrent, qu'il conçut sans doute ces poèmes des champs.

Tu verras.. Le grand chaume est doux comme un vieillard
Et les pommiers sur lui glissent leurs pommes blondes,
Nous nous promènerons autour des meules rondes,
Mais nous retrouverons le passé de la terre.
Des siècles dorment là....moi je les sens frémir.
Le chaume est un grand front, tranquille et solitaire,
Gardien des amours morts et des doux souvenirs.

Mais il n'est pas resté enfermé dans la maison ; il connaît les raccourcis des bois où passe le bûcheron, tendeur de collets, les routes de la plaine qui ramène au printemps le taupier vagabond, riche en nouvelles des autres villages, et aussi, jusqu'au chaume où se prépare à mourir *la Vieille*,

Une sente d'oubli qu'on ne prend pas souvent.

Il a suivi la sente ; il s'est approché du petit jardin fier de quatre rosiers, d'un grand géranium et de larges tournesols et du seuil fleuri de quelques roses trémières que la Vieille, en fin d'été, donne aux moissonneurs pour qu'ils les mêlent aux épis de choix dans le bouquet du maître. Cependant, d'autres chemins mènent ailleurs, vers la ville.

Et c'est la fin d'un temps presque immémorial.

M. Francis Yard a pris à son tour les routes nouvelles; cependant il ne pourra oublier celles d'autrefois et tout ce qu'elles ont vu passer, de misère et de joie humaine :

Patriarche de la terre,
As-tu des fils oublieux ?
— Demandez au vieux calvaire
Ce que le temps fait des dieux.

Dans ton silence et ton ombre,
Combien d'amours aux minuits ?
— Demandez au ciel le nombre
Des étoiles dans les nuits.

As-tu fait la vie heureuse
A tous tes faucheurs d'épis ?
— Demandez à la glaneuse
Si je suis le paradis.

. . . .

. . . .

Et toi dans l'ombre des hêtres,
Pourquoi fais-tu ce détour ?
— Demandez aux cœurs des êtres
Qui me creuse tour à tour.

Et pourquoi si peu d'espace
Entre tes grands talus verts ?
— Demandez au gars qui passe
Ce qu'il sait de l'univers.

Seras-tu longtemps encore
Le vieux chemin des saisons ?
— Tant que le soir et l'aurore
Feront frémir les moissons.

Les Muses romaines et florentines. A Rome, en sortant de la Chapelle Sixtine, M. Pierre Jouve « embrassa d'un seul regard sa vie nouvelle et son esprit désormais réglé par lui-même » ; il dut, « à ce monument du génie humain de s'être senti, dans une seule minute, plein de passion et de clarté tout ensemble ». Par delà la Renaissance italienne, qui lui avait ouvert l'accès d'un monde magnifique, il remonta le fleuve des jours jusqu'aux sources

helléniques, disciple ensemble de Boileau et de Pindare, de Michel-Ange et de Phidias, de M. Emile Verhaeren, de Jean Moréas et d'Emmanuel Signoret; il a l'ambition de restaurer sous la norme d'un ordre inviolable la fureur divine des lyriques primitifs. Mais il n'aurait pas été frappé par la révélation romaine et florentine, s'il n'avait, dès longtemps, été nourri de l'œuvre d'Emmanuel Signoret; il en avait goûté la fougueuse ordonnance et le sage tumulte; il apporte à son maître d'élection un juste tribut d'hommages et quand il composera des poèmes d'un accent plus personnel, il pourra ne pas renier les strophes inspirées par le souvenir de son œuvre :

Si tu n'as pas tremblé dans ce Temple terrible,
Si l'antique fureur des trompes de l'Eté
Dont s'enfle l'horizon ne t'a trouvé sensible ;
Si du mont dont Moïse emplit l'aridité
Ou bien du Parthénon dans l'azur immuable
Tu n'as cru posséder les déserts admirables ;

Si l'émotion n'a pas enivré ton esprit
Avec le chœur nombreux de ses ondes superbes,
Quand pour toi la splendeur de la voûte s'ouvrait,
De figures gonflée, comme une énorme gerbe ;
Si tu n'as pas brandi, lyre tonnant en toi,
Ta pensée vers la Forme offerte à ton étreinte,
Alors ce dur Esprit ne t'impose sa loi
Qui voit naître son chant formé à son empreinte.

Sans doute, *le Chant des Trompettes d'Eté* emplit toujours nos oreilles reconnaissantes : l'écho même en est ici fidèle ; mais nous voudrions, plus tard, ouïr M. Paul-Jean Jouve et nous désirerions qu'ayant accepté les leçons les plus conformes à son propre génie il se présentât en sa nue simplicité, sans être couvert par les ombres protectrices des demi-dieux qu'il évoque.

Visions. Dans une lettre préliminaire datée de : Cambo 1er août 1910, M. Charles Rafaël Poirée confesse qu'il n'aurait « osé publier ces quelques poèmes s'il n'avait trouvé de la bienveillance et même parfois de chauds encouragements chez des écrivains tels que M. Henri de Régnier, Francis Jammes, Edmond Rostand, Edouard Schuré, Edmond Haraucourt, Henri Bataille, J. Rosny aîné, Paulet, Victor Margueritte, Emile Verhaeren, Jules Bois, Fernand Gregh, Auguste Dorchain, Maurice Boukay, Léon Riotor, Henri Barbusse, Paul Reboux et M. Florian Parmentier ». M. Remy de Gourmont lui répondit un peu de la façon dont Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien, usa envers Panurge qui désirait savoir s'il se devait marier : « Ce sera un livre honorable et qui ne sera pas inférieur à la plupart. » En effet, M. Charles Rafael Poirée ne se distingue ni par des qualités éminentes ni par de très remarquables dé-

fauts ; il est même relativement original en ceci qu'au lieu de refaire les poèmes de ses contemporains les plus proches, il paraphrase et commente les plus mauvais vers de Musset et ne redoute pas d'imaginer une prosopopée de la Cavale Sauvage à l'agonie ni de célébrer le Pélican :

Pour ses fils affamés déchirer ses entrailles !
Ce magnifique exploit de la fraternité
Suffirait pour conduire à l'immortalité,
D'un poète mourant splendides funérailles !

De l'Art, de l'Elégance, de la Charité. Le livre de M. André de Fouquières ne serait pas de mon gibier, s'il ne contenait un thrène à la mémoire d'Amaury de Kernolay, tué à l'ennemi, et deux poèmes d'une grâce courtoise et un peu désuète, ainsi qu'il convient à qui est pour les honnêtes gens de cette époque l'interprète de la tradition. Mais puisque les poèmes étaient, par l'artifice du brochage, voisins de proses, je me suis permis de lire les proses et si je m'avoue incapable de donner un avis utile dans l'importante controverse entre l'auteur et M. Jean de Mitty touchant la prescription de la redingote au dîner donné à Buckingham Palace par feu le roi Edouard VII au président Fallières, il m'a paru que M. André de Fouquières avait fort bien parlé des poètes chinois, du *Livre de Jade*, de Mme Judith Gautier, et de son héros Kolitsin, qui, trempant son doigt dans le sang des vaincus, se désigna au bourreau en écrivant sur la façade blanche d'une maison, en gros caractères rouges, le poème immortel :

O tristes enfants de la vieille patrie.

Il suffirait que la conférence de M. André de Fouquières eût donné à quelques-uns de ses auditeurs le désir de lire *le Dragon impérial* pour qu'il méritât la gratitude des lettrés et des poètes.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Marguerite Audoux : *Marie-Claire,* Fasquelle, 3.5o. — Colette Willy : *La Vagabonde,* Ollendorff, 3.5o. — André Corthis : *Le Pauvre amour de donà Balbine,* Fasquelle, 3.5o. — G. Réval : *La Bachelière,* Mirasol, 3 5o. — Jean Bertheroy : *Les Deux puissances,* Tallandier, 3.5o. — Lye Berger : *L'Aiguilleuse,* Perrin, 3. 5o. — Marianne Damad : *Chez eux,* Grasset, 3.5o. — Comtesse de Baillehache : *Estelle,* Grasset, 3.5o. — Magdeleine Chaumont : *L'Eveil,* Albin Michel, 3.5o. — G. Durand : *La Petite Gratienne,* E. Figuière, 3.5o. — Marie-Anne de Bovet : *L'Héritier,* Nilsson, 3.5o. — Renée d'Halmes : *Nomades,* Lemerre, 3.5o. — Louis Pergaud : *De Goupil à Margot,* « Mercure de France », 3.5o. — Gaston Roupnel : *Nono,* Plon, 3.5o. — Guillaume Apollinaire : *L'Hérésiarque et Cie,* Stock, 3.5o. — Léon Lafage : *Par aventure,* Grasset, 3. 5o. — Ricciotto Canudo : *La Ville sans chef,* « Monde illustré », 3.5o. — Paul Adam : *Le Rail du Sauveur,* « les Annales », 3.5o. — Henry Bordeaux : *La Robe de laine,* Plon, 3.5o. — Henri Bachelin : *Robes*

noires, Grasset, 3.50. — A. Mercereau : *Contes des Ténèbres*, C. Figuière, 3.50. — Paul Wenz : *La Croix du Sud*, Plon, 3.50. — Abel Hermant : *Les Premiers pas*, «Vie Parisienne», 3.50. — Christian Beck : *le Papillon*, Hors commerce. — *Figures Contemporaines, Album Mariani*, tome XIIIe, Henry Floury, 7.50.

J'arrive bien tard, trop tard pour vous parler de ce qu'un grand journal illustré, capable de rendre illustres les gens dont il parle, a naïvement appelé : « le cas de Marguerite Audoux » ! Mais est-il jamais trop tard pour être de l'avis de tout le monde ? Je crois, comme tout le monde, que **Marie-Claire** est une œuvre de génie. Ceci posé, je me bornerai à m'étonner d'entendre les gens raconter des choses qui n'ont aucun rapport avec l'œuvre de génie en question. Deux académies se sont disputé l'honneur de couronner cette dame et il m'aurait semblé juste qu'elle fût couronnée deux fois, non pas parce que 10.000 fr. valent mieux que 5.000, mais parce qu'en général il n'y a guère qu'une œuvre de génie par an... j'allais risquer par siècle. Maintenant il faudrait savoir si le prix *Vie heureuse* ou le prix *Goncourt* est une récompense en nature (c'est-à-dire en gloire) ou si c'est une récompense en argent. Tant que nous ne serons pas fixés là-dessus, nous serons perplexes. Vise-t-on, en décernant ces prix, la pauvreté du patient ou son mérite littéraire ? Je ne connais pas du tout Mme Marguerite Audoux et je suis certaine que son orgueil d'artiste a dû cruellement saigner en parcourant les feuilles publiques où l'on traînait sa pure vie privée sur le.. pavois, pour ne pas dire sur la claie. Des femmes jalouses n'auraient pas planté plus de banderilles aux flancs du taureau de la publicité que ces journalistes amis n'ont lancé de perfides insinuations. Encore beaucoup de succès de ce genre et les femmes de génie auront vécu !... *Marie-Claire* est une charmante page de la vie de toutes les créatures qui sont capables d'analyser avec leur cœur ou la sensibilité de leur tact artistique. Il n'y a là-dedans ni faute d'orthographe, ni faute de goût. L'auteur connaît son métier, elle s'arrête où commencerait la *sensiblerie* qui est l'erreur de la belle émotion. Son histoire ? Que l'auteur soit un saint ou un sacripant, j'estime qu'il ne doit jamais raconter son histoire. Je le veux toujours plus haut que lui-même. Un instinct démocratique, le plus bas des instincts, pousse en ce moment les gens de lettres et les journalistes à insister sur le côté populaire de la question littéraire. Or, ce serait bien mal connaître le peuple que de le supposer capable de rêver démocratiquement. Ce qui lui fait lire les feuilletons de préférence aux œuvres d'art, c'est que les héros sont presque toujours *de la haute*. La midinette est toujours victime du grand seigneur ou l'épouse... et les mouchoirs se mouillent. La joie frénétique des interviews en proclamant femme du peuple cette princesse de lettres nouvelles venue parmi les autres m'a fait l'effet d'une douche envoyée au peuple. Est-ce que par hasard

ce peuple ne serait souverain qu'en bloc? Je n'ai jamais douté de la richesse de son sang, qui fournit souvent de très nobles individus, lesquels ne sont plus du peuple, mais des individualités en sortant et prenant place parmi l'élite de la nation. Si Mme Audoux reçoit également le prix Goncourt, ce sera justice : les femmes, dans une idée touchante d'intime charité, l'auront aidée comme une sœur, les hommes ensuite la couronneront comme une reine, ce qui sera doublement honorable, quoique point excessif... et puis ça fera toujours plaisir à ce grand enfant terrible qui s'appelle Octave Mirbeau !

Colette Willy, dans **la Vagabonde**, nous raconte les tribulations d'une personne qui danse... devant le buffet de la célébrité. Comme je connais assez le talent et l'imagination de l'auteur, je puis affirmer que ce livre-là non plus n'est pas l'histoire de son auteur. C'est une de ces rêveries bien conduites, un peu fiévreuses, où le rêveur entre dans la peau de son personnage. Beaucoup de femmes, encore très jeunes, s'ingénient ainsi à dénaturer à la fois leurs désirs ou leurs situations mondaines. Rien ne les amuse plus que de se croire ballerine, actrice, au besoin grande perverse, alors qu'elles ont les goûts les plus tranquilles et les plus bourgeois du monde. Quoi que fasse Colette Willy, elle le fera avec grâce. On m'a dit qu'elle dansait ! C'est possible. Mais c'est surtout le *pas* de l'amateur. C'est de l'art de salon... alors que sa littérature peut être de l'art tout court, ce que je préfère aux exercices... de salon.

André Corthis, dans **le Pauvre amour de dona Balbine**, nous attendrit sur la tristesse boudeuse d'une petite infirme qui se fait tuer en jouant la comédie de l'amour avec celui qu'elle n'aime pas. Certaines pages rappellent, par leur chaud parfum d'une Espagne vibrante de passion et fleurie de sang, les meilleures pages de Pierre Louÿs. Je voudrais avoir plus de place pour en dire plus de bien, mais j'ai tout un gros bouquet de livres de femmes à vous offrir, à effeuiller devant vous (c'est étonnant comme les livres de femmes tombent en automne) ! et il faut que je me hâte...

La Bachelière, par G. Réval, est éditée chez l'auteur qui nous convie tous et toutes à nous éditer dans notre propre maison. J'avoue qu'en fait d'édition je serais désolée de me connaître. La cuisine doit être faite par les cuisiniers et l'édition par les éditeurs... que s'ils font danser l'anse du panier on leur donne leur huit jours. *Mirasol?* C'est un peu jeunet. Cette bachelière tue son papa avec les meilleures intentions du monde, puis elle détruit la tranquillité d'un joli ménage d'amoureux, puis elle enseigne la vertu dans une institution qui ressemble à l'école de Claudine, en plus porcelaine de Saxe. De bonnes idées sur l'indépendance et la vertu.... mais ça ne finit pas.

Jean Bertheroy, elle, nous montre cette même bachelière sous la

forme d'une véritable amoureuse point trop froide, mais éprise de belle mission humanitaire; **les Deux puissances** aux prises sont un vieux savant sachant qu'il ne sait rien et s'égarant dans la recherche d'un absolu (au soir on a peur et on cherche de nouveaux modes d'éclairage) et cette concentrée Lucienne, qui pense représenter la volonté de l'amour. Chacun tire de son côté. Ça ne finit pas non plus. (Quand on commence à discuter sur l'immortalité de l'âme... ça ne finit jamais !)

Lya Berger parcourt le cadran de la vie en tournant à la suite de **l'Aiguilleuse**, qui a un nom détestable et le nez camard. Son héroïne choisit les ruines de Coucy pour se faire tuer vers minuit, l'heure des romantiques. Je la plaindrais davantage, cette tendre Marielle, si elle n'écrivait pas ses malheurs. Pourquoi a-t-elle auss l'idée d'un prix de *Vie heureuse?* Les prix de vertu se donnent plus haut que la vie.

Chez eux, c'est chez le bon ouvrier, le brave petit employé, la bienfaisante commère et leurs enfants sages, quand ils en ont. Une égarée de la richesse qui tombe dans les petits soins et les petits cancans du populaire. Elle leur joue du Chopin et un jour on la trouve en trop parce que déclassée. Le médecin de la maison l'épouse pour la remettre chez elle. Les maisons de Paris où l'on s'occupe des voisins sont rares, Mme Damad.

La comtesse de Baillehache nous donne une **Estelle** dont le Némorin est un homme de couleur, un musicien exotique. La surprise de cette histoire c'est de découvrir qu'en écoutant un Monsieur basané il peut vous naître un enfant de nuance assortie, et cela le plus platoniquement du mode. Voir l'explication au chapitre de la belle-mère coupable.

Dans **l'Eveil**, de Magdeleine Chaumont, une femme moderne lutte pour le pain et pour l'amour honnête. Jeune fille elle en sait trop, mais femme elle devient pauvre et en apprend davantage à son corps défendant. Maintenant, pourquoi diable toutes ces dames écrivent-elles avant l'union libre ? Ce serait si simple de commencer par... les choses sérieuses.

La Petite Gratienne, d'Yvonne Durand, est une petite campagnarde courageuse qui élève ses trois frères et qui, prenant l'habitude du dévouement, épouse un homme qui lui rapporte trois enfants neufs à soigner quand les vieux sont partis. Cette histoire sans prétention ne manque pas de grâce.

Mais pourquoi cette extraordinaire donnée de la substitution d'enfant, si connue et si peu pratiquée, a-t-elle tenté la plume sérieuse de Marie-Anne de Bovet ? En Pologne comme ailleurs, le père qui change sa fille contre un garçon de rencontre pour lui faire épouser plus tard sa... propre sœur est toujours d'une pénible lecture. A moins

que cet **Héritier** ne nous apprenne des mœurs polonaises que nous ignorions.

Les Nomades, de Renée d'Ulmès, contiennent deux terribles fantoches, la vieille dame aveugle du *Bal masqué* et l'homme à *la Malle oubliée*.

En ayant terminé heureusement avec ces dames, qui étaient douze, comme les mois de l'année pluvieuse en train d'agoniser, je vais passer dans le camp de l'ennemi, c'est-à-dire au mâle de lettres, et me permettre d'offrir mes compliments aux **Histoires de bêtes** de Louis Pergaud. Edité au « Mercure », faisant partie de *la bande du Mercure* (ô être chef de bande par ces temps d'honnêteté quotidienne!) ainsi que prononcent des gens qui s'apparentent à Goron... pour le talent ! **De Goupil à Margot**, du renard à la pie, il y a quelques feuillets sentant bon l'herbe sauvage et n'ayant rien de commun avec le velours de coton des squares parisiens. Ce pauvre animal en butte au supplice du grelot me semble un martyre autrement intéressant qu'une petite ou grosse femme de lettres défaillant sur le canapé des maisons de passes (la passe, c'est trois cents volumes, chez les éditeurs qui se respectent et aiment la publicité). Je ne connais pas M. Pergaud. Il ne me force pas à savoir qu'il est riche ou pauvre, orfèvre ou jardinier, mais je le crois d'une saine cérébralité, parce qu'il comprend ses frères inférieurs et cherche à les ennoblir en les dotant de la puissance de sa psychologie. Nous sommes beaucoup qui portons le grelot de la terreur... rien que pour avoir vu de près la bassesse infinie de l'humanité... Quand on lira ces lignes, le prix Goncourt sera donné... Je ne ferai donc aucun tort à l'auteur en disant ici qu'il le mérite...

Gaston Roupnel me fait le grand honneur de me prendre un vieux titre, **Nono**, mais je ne suis pas sûre qu'il soit tout seul de son espèce. Je me hâte de le rassurer, il a fait un roman solide alors que j'avais écris jadis le livre le plus ridicule qu'un jeune auteur ait pu noircir. A présent, s'il croit qu'il a la savoureuse manière de Jules Renard, il faut bien avouer qu'il se trompe. C'est rustique à la manière des gens qui croient que les paysans parlent une langue à part... et font souvent du théâtre. D'ailleurs, c'est très bien. Si ça pouvait être primé, je m'empresserais de tirer 500 *Nono* pour les mettre en tas à l'Odéon.

Guillaume Apollinaire est un homme d'esprit silencieux. Il a une figure de médaille romaine et une imagination somptueuse qui rutile d'autant plus dans ses écrits que son langage est réservé, sa tenue modeste, toutes ses manières un brin candides. Ne pas s'y fier! Il porte des trésors en lui et il semble que ce soient ceux des cathédrales, car il s'occupe des pompes catholiques sous couleur de pervers sacrilège. Son Juif-Errant est très bien. Mais se doute-t-il que dans

Hérésiarque et Cie il y a un sacrilège de ce bon M. Buet que toute une génération inconnue de M. Apollinaire appela *ma tante Buet :* l'histoire de la consécration du pain des boulangers? Le domaine du sacrilège est si restreint, hélas!..

Par Aventure, de Léon Lafage, est une jolie scène de théâtre qui se continue dans la vie. C'est aussi attendrissant que si la comédienne était une vraie femme. Tout finit par s'arranger, la belle actrice ne jouera plus que pour son mari et l'auteur se passera de son interprète. En lisant ces pages aussi parisiennes que provençales, j'entendais bêler la *Chèvre de Pescadoire* et ça me troublait un peu. J'aime les âmes simples.

Nous entrons dans **la Ville sans chef**, dans les enfers de Messine ou de la Montagne Pelée. Tout tremble, tout s'effondre et il reste des hommes qui menacent le ciel de leur poing, des femmes pleurantes. Peu à peu les habitants se reprennent à vivre librement, groupés par la seule logique du besoin de se soutenir. Pour que dure un pays sans chef, il ne faudrait que des âmes pures... Un jour, c'est le bandit, le criminel qui reprendra forcément les rênes du gouvernement. On ne peut pas gouverner sans commettre, en effet, des crimes dit d'Etat.

Satire sérieusement drôle des passions religieuses en Amérique. **Sur le Rail du Sauveur**, de Paul Adam, nous voyons glisser tout ce que l'amour du gain et de l'extrordinaire peut sortir d'un cerveau Yankee. Arabella se découvre une tête d'ange exterminateur, parce que son père, le pasteur Galveston, a découvert, lui, que la vallée de Josaphat pourrait bien se situer d'un côté de la baie de Richmond. On fait de la réclame au prochain jugement dernier et on attire du monde par l'attrait de la fin du dit. C'est curieux, très étonnant par le contraste entre la gravité des uns et l'absurdité des autres. Arabella est un type de folle inspirée très impressionnant.

Vêtue d'une robe de serge blanche, une petite fille, ignorante et pauvre, séduit un riche garçon capricieux habitué à s'offrir tous les caprices que peut payer la fortune. Mais **la Robe de laine**, d'Henry Bordeaux, se change en tunique de Nessus pour la pauvre enamourée. Obligée de se servir d'un luxe qui est inutile à son cœur, elle finit par retourner à sa modeste parure de jadis dont elle fait son linceul.

Dans **les Robes noires**, de Henri Bachelin, nous trouvons l'émoi sensuel du séminariste qui pense aux femmes défendues et la tristesse des vieilles en enfance dont on ne comprend pas les affinités animales.

De M. Alexandre Mercereau, les **Contes des ténèbres** sont à la fois farouches et perversement compliqués, faisant songer aux hallucinations du haschish, la *Troika d'enfer*, par exemple, auquel

je préfère le *Bataillon fantôme*, très beau comme symbole et comme forme.

Paul Wenz, le curieux narrateur des récits de *l'Autre bout du monde*, apporte aujourd'hui les rayons de **la Croix du Sud**, où se trouvent de très amusants récits, d'une saveur vraiment fort originale.

Réservons pour la fin **le Papillon**, de Christian Beck, soit disant journal d'un romantique, mais plutôt écrin rempli de pensées fines et chatoyantes d'une infinie délicatesse que l'on ouvre en craignant de les voir s'attacher à ses doigts comme une poudre un peu caustique.

Puis ajoutons que le **Tome XII** de l'*Album Mariani* vient de paraître, nous offrant en étrenne de jolies figures contemporaines, dont celle de Lucie Delarue-Mardrus en Sapho moderne très réussie.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Masson-Forestier : *Autour d'un Racine ignoré.* 1 vol. in-8, 7,50, « Mercure de France ». — *Mélanges de Philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte.* 2 vol. in-8, Champion. — Ph. Emmanuel Glaser : *Le Monument littéraire. Petite chronique des Lettres*, 1909. 1 vol. in-18, 3,50, Ollendorff. — *Lamartine, Œuvres choisies : Poésies*, par René Waltz. 1 vol. in-18. 3,50, Hachette. — Alphonse Lefebvre : *L'Inconnue de Prosper Mérimée, sa vie et ses œuvres authentiques...* 1 vol. in-18, 3,50. Sansot.

M. Masson-Forestier, qui est un arrière-neveu de Racine, nous apporte dans ce volume, **Autour de Racine ignoré**, l'image du vrai Racine, telle qu'elle s'est conservée dans sa famille. Son livre a pour but de détruire la double légende créée par Louis Racine, fils dévot, qui voulut que son père fût pour la postérité un dévot, et un dévot façonné par Port-Royal. Cette légende se résume en cette phrase si souvent répétée et développée : « Racine est l'œuvre de Port-Royal. »

Racine est l'œuvre de Racine, mais d'abord M. Masson-Forestier, après avoir cité ce mot de Sainte-Beuve : « son génie il l'a sans Port-Royal : il l'a *malgré* Port-Royal ! » explique que c'est à seize ans que Racine entre à Port-Royal. A seize ans l'esprit et le cœur d'un homme sont déjà faits : « On n'entame pas une éducation à seize ans, surtout chez un être très précoce et très doué... » A ce sujet, M. Masson-Forestier demande à la science contemporaine ce qu'elle pense de l'éducation-force créatrice, « de l'éducation formant des êtres de génie » et la science contemporaine lui répond que le génie ne se cultive en aucune pépinière, mais « plus un homme est intelligent, plus il doit à son sang, moins il doit à l'éducation ». Alors, M. Masson-Forestier va étudier successivement le terroir d'origine, la ville natale, et le sang des ancêtres, et reconstituer l'atavisme de Racine.

Cette triple étude, que nul ne pouvait mieux faire que M. Masson-Forestier, est très intéressante, elle replonge Racine dans son milieu ancestral, mais elle n'explique pas le génie de Racine, qui est sans doute indépendant de tout atavisme. Même, un homme de génie ne se réalise qu'en reniant les idées et les habitudes de sa race. Que l'on lise cependant les chapitres où le critique étudie le terroir d'origine et rattache la Ferté-Milon à la Picardie. C'est de la Picardie que jaillit la chanson de geste, le style gothique, les mystères et la tragédie. Il était donc tentant de montrer Racine s'adonnant instinctivement à la tragédie, qui était pour ainsi dire le métier des gens de sa race et de son milieu. M. Masson-Forestier nous prouve même qu'*Athalie* fut construite avec quelques pages des glorieuses annales de la Ferté-Milon, cité sacerdotale et monastique. C'est que Racine, comme tous les vrais écrivains, a utilisé pour ses œuvres ses images et ses impressions personnelles, et il n'en est pas de plus vives que celles de l'enfance. On sait d'ailleurs que Racine s'est mis tout entier dans ses tragédies et M. Masson-Forestier nous démontrera lui-même, dans ce volume, que l'auteur de *Phèdre* cessera de produire lorsque sa vie sexuelle sera éteinte.

Le nouveau biographe de Racine étudie maintenant les deux familles du poète, les Racine et les Sconin, les Racine dévots, artistes, race de clercs et jansénistes ; les Sconin, auxquels Racine devrait sa beauté, Francs restés de race pure, ennemis de Port-Royal. C'est à cette double et contradictoire hérédité que Racine devrait cette dualité qu'il a exprimée dans ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle,
Je trouve deux hommes en moi,
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle,
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Cette double hérédité expliquerait encore la vie agitée et la conversion de Racine. Mais recherchons, avec M. Masson-Forestier, ce que fut en réalité le vrai caractère, la vraie nature, et la vraie vie de Racine, en le « considérant isolément, loin de ceux qui, soi-disant, auraient mené sa vie, — loin de sa famille, — loin de ses maîtresses, loin de ses ennemis, loin de la Cour et loin de Port-Royal ». Le critique détruit définitivement la légende du doux Racine, et restitue au poète sa nature « d'être abominable et fourbe » que Diderot aurait entrevue. Son théâtre est féroce et sanguinaire; les tragédies de Racine, dit M. Jules Lemaître, « c'est une ménagerie de fauves bien disants, mais féroces ». Chez Racine encore, la haine est toujours associée à l'amour, l'amour c'est la haine, et cette amoralité est très belle, parce qu'elle est psychologiquement vraie, conforme aussi

à la conception que se faisaient de la vie les sujets de Louis XIV. Que l'on se souvienne que les tragédies de Racine sont contemporaines de la Voisin et de la Chambre Ardente, et l'on s'apercevra que le public des pièces de Racine n'était pas dépaysé dans cette atmosphère de haine, de passions haineuses et de meurtres.

Telle que l'expose M. Masson-Forestier, la vie de Racine est d'une admirable logique, et il n'est pas besoin de faire intervenir le coup de théâtre d'une conversion pour en expliquer l'épilogue. Si Racine renonce au théâtre, c'est que, physiquement, « il était hors d'état de continuer la vie passionnelle qu'il menait, alors que ses pièces c'étaient ses actrices... » Le portrait de Langres, qui nous montre Racine à cette époque, témoigne de cet épuisement. D'ailleurs, le théâtre rapportait peu à l'auteur de *Phèdre*, et le public commençait à se désaffecter de ce genre de pièces. Racine alors se mariera, épousera Catherine de Romanet, et deviendra historiographe du Roi. Sa dévotion ne sera donc qu'une manière de s'adapter au milieu de la Cour.

D'après les observateurs de l'époque, aujourd'hui pour tous nos historiens, un changement considérable se préparait chez le roi et à la Cour : la dévotion allait entrer en scène. L'étoile de la Maintenon se levait sur l'horizon. Le roi ne tolérait plus les irrégularités de vie affichées. Cet hypocrite évoluait vers une demi-conversion bigote. Aussi les habiles prenaient déjà des airs vertueux...

Pour entrer à la Cour, il fallait être marié. Faiseur de comédies, comme tel décrié, Racine n'eût même pu se marier *dans la bourgeoisie*. Renonçant à la scène, il pouvait espérer un riche parti dans la noblesse de finance. Ce fut justement ce qui arriva.

Habile tacticien, sa meilleure pièce, c'est sa vie ; c'est le titre du dernier chapitre de ce volume, qui se résume ainsi : « Racine, être infiniment logique, mena sa vie encore plus parfaitement qu'aucune de ses pièces, réussit tout ce qu'il entreprit. Il maîtrisa sa famille, séduisit le public, la Cour et le roi, par des œuvres dont la forme charmait les uns, tandis que le fond ravissait d'aise le monarque et les grands seigneurs. Il entra à la Cour, se mit de la dévotion, flatta Port-Royal, mais sans se compromettre... »

Il faut féliciter M. Masson-Forestier de nous avoir donné dans ce volume un Racine aussi vrai que les documents que nous possédons permettent de le reconstituer. Il faut surtout le féliciter d'avoir chassé toute idée de moralité de son étude. Racine n'est pas un monstre, parce qu'il était passionné, haineux et ambitieux ; il avait seulement, exagérées, les qualités qui sont communes à tous les hommes. Et même, ajoute M. Masson-Forestier, « s'il a empoisonné la Du Parc — ce que je ne crois pas — est-ce que, dans ce temps-là et même aujourd'hui, le crime passionnel n'est pas absous d'avance,

chez l'artiste surtout » ? Il l'avait peut-être épousée ; elle le trompait et Racine, qui tenait à sa « gloire », ne voulait pas être ridicule. On sait comment, lorsque la Champmeslé le lâcha, il sut se donner le beau rôle, et plus tard se venger.

Je n'ai pu enfermer tout le livre de M. Masson-Forestier dans ces brèves pages, ce livre rempli de digressions et qui est parsemé de petits sentiers qui se croisent, parfois un peu loin du sujet. On ne peut dire, et l'auteur n'a pas cette prétention, que cette étude sur Racine, si grosse d'aperçus nouveaux, soit définitive. Elle me paraît, au contraire, n'être que le point de départ d'une série de recherches qui aboutiront, dans quelques années, à une exacte et limpide biographie de Racine.

§

Dans ces **Mélanges de Philosophie romane et d'histoire littéraire**, offerts à M. Maurice Wilmotte, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'enseignement, on trouvera les études les plus diverses. Voici un article de M. G. Abel sur *le Labeur des Goncourt*, et leur méthode de collaboration. Les trois premiers volumes du *Journal* ont été écrits par Jules de Goncourt, ainsi qu'Edmond le dit dans la préface : « Le manuscrit tout entier, pour ainsi dire, est écrit par mon frère, sous une dictée à deux : notre mode de travail pour ces mémoires. » Mais c'est précisément le secret de cette dictée à deux, remarque M. Abel, qu'il eût été intéressant de mieux connaître.

M. Bédier publie *un feuillet récemment retrouvé d'un chansonnier français du XIIIe siècle*. Sur les neuf chansons écrites sur ce parchemin, quatre ne se retrouvent nulle part ailleurs. Ce feuillet a encore cet intérêt d'enrichir d'un nom nouveau la liste de nos trouvères : Gilles de le croix.

De M. E. Gérard-Gailly, un chapitre très curieux : *Hélène Gillet. Une exécution capitale au XVIIe siècle.* Voici encore une réhabilitation de l'abbé Cotin par M. Abel Lefranc : *Un procès littéraire à réviser*, *Molière et l'abbé Cotin.* Quelques citations nous montrent que Cotin ne méritait pas d'être ainsi ridiculisé pour l'éternité par l'auteur des *Femmes savantes*. Mais Molière a encore prêté à sa malheureuse victime des idées diamétralement opposées à celles que professait l'abbé.

> Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
> Un monde près de nous a passé tout du long,
> ... Et s'il eût en chemin rencontré notre terre...

dit Trissotin. Or la doctrine de Trissotin est exactement le contraire de celle que l'abbé Cotin « a développée avec une verve et une clairvoyance remarquables dans un petit ouvrage intitulé : *Galanterie*

sur la comète apparue en décembre 1664 et en janvier 1665. Cette dissertation a pour but de démontrer que la croyance au danger qui menacerait la terre, si une comète venait à la heurter est absurde et puérile. Et M. Lefranc, après avoir cité ces pages, ajoute qu'elles comportent une profession de foi que les meilleurs parmi nos savants et nos penseurs pourraient encore signer aujourd'hui. Mais il faudrait ajouter, pour défendre Molière, que son personnage de Trissotin ne voulait pas être la copie exacte de l'abbé Cotin. En tout cas, ce fut seulement le mauvais poète qu'il ridiculisa en lui.

Il faudrait encore noter, dans ces deux volumes, la publication, par M. M. Souriau, des *Lettres de Ducis à Népomucène Lemercier*, une étude de M. L. Paschal sur : *les Modes de la sensibilité chez les écrivains*, et beaucoup d'autres pages érudites, impossibles à résumer en quelques lignes.

§

M. Ph. Emmanuel Glaser publie sa petite chronique des lettres pour 1909 : **Le Mouvement littéraire**. Ce n'est pas un livre de critique, mais de simples comptes-rendus d'ouvrages variés, roman, littérature, histoire, philosophie. Un memento, où sont inscrits la plupart des volumes parus dans l'année, fait de cette chronique un catalogue utile à consulter. La critique de M. Glazer est indulgente et toujours courtoise.

§

Lamartine est désormais un auteur classique, que tout être cultivé doit avoir lu et aimé, avant de pénétrer dans la poésie contemporaine Aussi ces **Œuvres choisies** de Lamartine, par M. René Waltz, seront sans doute très bien accueillies du public. M. Waltz a situé chaque pièce de Lamartine dans la vie du poète ; ainsi la vie explique l'œuvre. Une introduction très compréhensive de la poésie de l'auteur du *Lac* ouvre ce volume, bien composé et agrémenté de nombreuses notes. A côté des *Méditations* et des *Harmonies*, on trouvera les plus beaux chants de *Jocelyn* et de *la Chute d'un Ange*, en somme tout ce qu'il faut, à moins d'être un spécialiste, connaître et aimer de Lamartine. Un second volume nous donnera peut-être une anthologie des œuvres en prose de Lamartine ; ce recueil serait plus utile qu'un choix de poésies : il y aurait, en effet, de curieuses pages de critique a réunir, qui sont jusqu'ici demeurées ensevelies dans *les Entretiens*.

§

L'Inconnue de Prosper Mérimée, grâce à ces dernières recherches de M. Alphonse Lefebvre, ne nous est plus inconnue : nous savons sur elle tout ce qu'il est possible de savoir. M. Lefebvre publie même ses œuvres authentiques : quelques nouvelles, des vers, et sa correspondance, mais pas avec Mérimée. Ces lettres qui devaient être

les plus curieuses, les plus « écrites », ont été détruites. Et, malgré cette abondante biographie, qui ne nous laisse plus rien de secret sur cette dame, Mlle Dacquin demeurera éternellement l'inconnue de Prosper Mérimée.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Charles Maurras : *Kiel et Tanger, 1895-1905;* Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Serge Goriainow : *Le Bosphore et les Dardanelles*, avec Préface de Gabriel Hanotaux ; Plon-Nourrit, 10 fr. — E. Queillé : *Les Commencements de l'Indépendance Bulgare et le Prince Alexandre*, avec Préface d'Etienne Lamy ; Bloud ; 6 fr. — Memento.

Kiel et Tanger, 1895-1905, par Charles Maurras. — Le sujet de ce livre, qui a pour sous-titre : « La République française devant l'Europe », est l'histoire de la politique extérieure de la République, depuis la date où, selon M. Charles Maurras, elle a commencé d'en avoir une, 1895, jusqu'à la date où elle a cessé, toujours d'après M. Maurras, d'en avoir une ; la République a cessé alors d'avoir une politique extérieure parce qu'elle n'en peut avoir une, et la démonstration de ceci est le but de l'ouvrage. Qu'il ne puisse pas avoir de politique extérieure, c'est la condamnation du régime actuel, « la Nation française ne pouvant se passer de manœuvrer à l'extérieur ». Et la condamnation est d'autant plus complète que l'impossibilité d'une politique extérieure implique l'inanité de la politique intérieure. La République ne peut se gouverner au dehors parce qu'elle ne peut gouverner au dedans. On reconnaît les thèmes chers au néo-royalisme de *la Gazette de France* et de *l'Action Française*. Il faut dire qu'ils ne furent jamais développés plus magistralement que dans ces pages. L'histoire de la troisième République prend, sous la plume de M. Maurras, un relief surprenant : il est vrai que c'est à la condition de n'employer que la manière noire et de ne peindre que des fautes.

Tout de suite, — d'accord, d'ailleurs, avec l'ordre chronologique de son sujet, — M. Maurras va au plus pressé : il fait le procès de la République modérée, conservatrice. Elle fut au pouvoir, de 1895 à 1898, avec Félix Faure à la Présidence et M. Hanotaux aux Affaires étrangères. Pas de République conservatrice : en effet, pour l'école néo-royaliste, elle est à écarter entre tous les systèmes républicains... parce que celle-là pourrait durer ! Comme elle est la monarchie sans monarque, elle peut satisfaire quantité de gens sages qui, désireux d'autorité, de stabilité, mais imbus de préjugés anti-royalistes, s'accommoderaient volontiers d'une « politique monarchique sans monarchie ». De toutes les Républiques possibles, c'est celle-ci qui peut le plus spécieusement concurrencer la monarchie. On conçoit donc que M. Maurras ait d'abord dirigé contre elle son effort.

L'histoire de ce concurrent d'en face qu'est, pour la monarchie moderne, le régime républicain conservateur est, proprement, dans le livre de M. Maurras, l'histoire du ministère de M. Hanotaux, M. Maurras, pour les raisons qu'on a énoncées au début, trouvant la meilleure condamnation de ce régime dans sa politique étrangère. Cette politique aurait été pour la première fois pratiquée à partir de 1895, date où, pour la passion non sans clairvoyance d'historiens et polémistes monarchistes comme M. Maurras, les choses commencent donc à devenir vraiment intéressantes. La République, jusque-là, ne donnait pas prise du côté de sa diplomatie, pour la bonne raison que, désireuse de ne point s'attirer d' « affaires » à l'extérieur, elle avait jugé, — dit M. Maurras en une humoristique revue rétrospective des premiers temps républicains (qui, selon la propre parole de Gambetta, n'étaient pas les « temps héroïques »), — que le plus sûr était encore de se passer totalement de la chose qu'on entend par diplomatie digne de ce nom. Là où il n'y a rien, le diable perd ses droits. Mais, avec M. Hanotaux, M. Maurras, dont la logique est une assez belle diablesse, les retrouve, ces droits. L'avènement de M. Hanotaux aux Affaires étrangères marque le moment où, renonçant à la réserve observée par les Vieux Républicains de la tradition gambettiste, la République, sous l'influence de divers facteurs et coefficients nouveaux, — tels que le relèvement des idées d'autorité et d'ordre consécutif à la crise anarchiste de 1892-1894, l'Alliance russe, enfin l'incontestable talent de M. Hanotaux lui-même, — se met à avoir une politique extérieure, et une grande politique. Ayant expliqué comment la suggestion qui fit s'orienter vers l'Allemagne notre premier grand système de politique extérieure vint « exactement » de la Russie, et comment ce système, qui comprenait l'entente avec la Russie et l'Allemagne, était dirigé contre l'Angleterre, M. Maurras s'applique à montrer l'impuissance foncière et meurtrière qu'il découvre, quant à lui, dans cette première « grande machine » diplomatique dont la troisième République se soit offert le luxe. Non qu'en lui-même le système fût indéfendable : l'idée d'une combinaison politique ayant pour fin de retrouver les clefs de Strasbourg et de Metz « après entente avec Guillaume II » pouvait se soutenir ; mais, pour la réalisation d'un plan à si long terme, il fallait trois choses : un gouvernement indépendant de l'opinion, particulièrement dangereuse dans toute politique avec l'Allemagne ; un pouvoir fixe et coordonné ; enfin une bonne marine (contre l'Angleterre) ; or, les deux premières clauses restent exclues de la charte d'une République parlementaire, gouvernement d'opinion, de discussion, d'instabilité et d'incoordination ; et quant à la marine, sa désorganisation, examinée à cette place par M. Maurras, était, pour le plan de M. Hanotaux, un désavantage topique rendu fatal par cette incoor-

dination, les services du Quai d'Orsay et les services de la Rue Royale suivant respectivement leurs voies. Il n'en fallait pas plus, quand même l'affaire Dreyfus n'eût pas aggravé tout cela : ajoutez cette affaire, et étonnez-vous que la grande politique de M. Hanotaux contre l'Angleterre ait abouti à Fachoda.

Suivons M. Maurras : avec M. Loubet à la Présidence et M. Delcassé aux Affaires étrangères, la République radicale succède à la République modérée. On se rapproche, en fait de politique extérieure, de la tradition des Vieux Républicains : « Point d'affaires. » Et cependant elles arrivent, les «affaires», elles affluent comme d'elles-mêmes. Lancée par M. Hanotaux, la machine diplomatique ne peut s'arrêter. Le précédent nous engage. Tout d'abord (je ne fais qu'analyser), MM. Loubet et Delcassé, qui ne tournent rien au tragique, se figurent que la machine fonctionnera à vide ; et même, les prestiges d'un beau quadrille diplomatique où tout ne soit que pour l'œil, avec échange de babioles aussi brillantes et innocentes que celles d'un cotillon, ne laissent pas indifférents le président et le ministre substitués, non sans quelque ambition de reluire autant qu'eux, à la gloire des Félix Faure et des Hanotaux. Il y a là, sur « la diplomatie spéculative », des pages écrites de verve, qui font de M. Maurras le plus vivant des historiens polémistes actuels après M. Drumond ; et je ne sais pas, d'ailleurs, si le brillant écrivain ne va pas un peu loin ici, et s'il ne passe pas le point où la charge commence. Mais après cela, un beau morceau de logique subtile et solide est le passage où M. Maurras montre comment les puissances, toujours attentives à leurs intérêts, imbues qu'elles sont de ce « réalisme universel » dont aujourd'hui le monde entier s'inspire, excepté nous, donnèrent à « manger » à la machine diplomatique et lui firent exécuter une besogne dont elles avaient soigneusement précisé la nature et déterminé le but. L'Angleterre, surtout, fournit alors la matière qu'on refusait désormais des mains de l'Allemagne : et le second grand poème diplomatique de la troisième République commença.

Là encore l'idée était défendable. Faire, en Asie, l'accord de la Russie et de l'Angleteere, aider l'Angleterre contre l'Allemagne et trouver ainsi à Londres les clefs de Metz et de Strasbourg, ceci pouvait s'admettre. Mais là encore les mêmes causes paralysantes agirent. Et de même qu'on n'eut point la marine que comportait indispensablement le premier plan, de même on n'avait point maintenant l'Armée (suites de l' Affaire Dreyfus et affaire des fiches) qui entrait comme donnée principale dans les nouveaux calculs. De plus, les habitudes du parti radical en matière d'affaires étrangères, qui n'étaient que les habitudes gambettistes invétérées, prédominaient de nouveau : « Choses d'Europe, la défense républicaine n'a rien à y voir » ; point de vue qui, sauf quelques compensations (illusoires elles-

mêmes) accordées par l'Angleterre du côté colonial, ne portait et ne voulait porter que sur un terrain théorique. Malheureusement, sur ce terrain diplomatique, il ne s'agissait de théoriser ni pour l'Angleterre, ni pour l'Italie, ni pour la Russie, ni surtout pour l'Allemagne : celle-ci, irritée de la politique anglaise de M. Delcassé, et encore plus intolérante que du temps de Bismarck, de qui elle continuait, en l'aggravant, la tradition (1), nous fit pièce là même où, sur l'échiquier diplomatique, nous ne pensions pas, en fait, nous compromettre : et ce fut le geste de Guillaume II à Tanger ; puis enfin « cette humiliation sans précédent, cette chose unique dans l'histoire : le renversement de notre ministre des Affaires étrangères par l'ordre de Guillaume, en cette année infâme de 1905 ». L'exposé de la crise est fait, dans le livre, avec une certaine truculence. Guillaume aurait posé ses conditions ; ou sinon « les armées allemandes, sous trois semaines, devant Paris ». Les choses se sont-elles passées avec ce cynisme, même officieusement ?

L'ouvrage s'achève sur une théorie de l'Etat d'après M. Maurras, et sur des Appendices contenant, avec des développements sur certaines questions touchées dans le livre, des documents, des témoignages oraux ou écrits.

M. Hanotaux, contestant, sans d'ailleurs entrer dans les détails, que les systèmes diplomatiques prêtés en toute bonne foi par M. Maurras aux hommes publics qu'il incrimine aient jamais été les leurs, s'en rapporte à l'histoire pour peser « les accusations d'une école passionnée ». Il reste, en effet, que l'histoire aura à les peser. Tout n'est pas vain en elles. On peut ne pas chérir une Démocratie aussi confuse que la nôtre, et croire qu'en fait de méthodes organisatrices il y en a de plus clairvoyantes et aussi de moins malhonnêtes que plusieurs d'entre les actuelles. Mais, d'autre part, il est de certains recommencements politiques bien laborieux, bien lourds, non point tant en raison des doctrines que des Noms qu'ils ramènent. Chez nous, des publicistes comme M. Charles Maurras se trouvent en présence d'un état d'esprit fataliste qui, intrinsèquement, peut bien ne rien prouver, mais qui se conçoit assez dans un pays où, depuis cent ans et plus, il y a si peu de choses qui aient duré, et où voici à peu près la première chose, — la troisième République, — qui, pour une raison ou l'autre, dure.

§

L'ouvrage dont M. Serge Goriainow, directeur des Archives de l'Empire Russe, publie aujourd'hui la traduction française, **le Bosphore et les Dardanelles**, a été composé à l'aide des

(1) Cf. là-dessus, *Mercure de France* du 16 mars 1910, la critique du livre de M. André Mévil : *De la Paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras.*

documents dont ce savant a la garde. C'est dire la valeur des informations qu'il apporte sur cette question des Détroits, qui est comme le nœud de la question d'Orient. Caractérisant ce livre, qui est l'étude historique la plus complète qu'on ait sur une telle question, M. Hanotaux, en sa lucide préface, l'appelle « un examen de conscience de l'histoire russe pendant plus d'un siècle, fait par la Russie elle-même, c'est-à-dire par ses diplomates, ses ministres et ses souverains ». Et il ajoute : « Pas de politique plus cachée, jusqu'ici, que celle de la Russie, dans ces affaires qui lui touchent si directement au cœur ; maintenant il n'en est pas de plus claire. »

Les premiers chapitres exposent les origines de la question des Détroits : la tentative initiale de Pierre-le-Grand ; puis les premiers traités effectifs, celui de 1798 déclarant close la Mer Noire, et celui de 1805, — inspiré des vues conciliatrices, mais erronées quant à l'aptitude du Sultan à bien remplir l'office de Gardien des Détroits, du ministre Kotchoubo, — maintenant la clôture pour toute autre flotte de guerre que la flotte russe. Longtemps après la rupture de 1806, la révolte de Méhémet-Ali inaugure une période nouvelle : la Turquie accepte, contre son terrible vassal, la protection de la Russie ; il s'ensuit le traité d'Unkiar-Skelessi (1833), qui est la remise en vigueur du traité de 1805. Mais la cauteleuse politique de l'Angleterre amène le consortium des Puissances, qui ravit à la Russie le bénéfice d'un protectorat d'elle seule sur la Turquie ; dans la question du Bosphore et des Dardanelles, ceci se marque par la Convention des Détroits (1841), qui ferme les passages à *tous* les navires de guerre. Enfin, le concert des Puissances auprès du Sultan aboutit, par jalousie contre la Russie (que sa situation difficile amène à des fautes, à une attitude peu franche entre le Sultan et l'Europe), à la guerre de Crimée, d'où sort le traité de Paris (30 mars 1856), qui aggrave la Convention des Détroits en déclarant neutre la Mer Noire et en défendant à la Russie d'y avoir désormais des flottes et des arsenaux. Nos désastres de 1870 produisent l'annulation du traité de Paris ; mais la Conférence de Londres n'en est pas moins un échec pour la Russie ; après tant d'efforts, elle n'y retrouve guère que le bénéfice négatif de la Convention des Détroits : la Mer Noire est rendue à la Marine russe, mais pour que celle-ci y reste, « embouteillée ».

Ceci est encore le droit actuel, dont les inconvénients pour la Russie ressortirent particulièrement durant la guerre russo-japonaise. Depuis la Conférence de Londres, où il a été établi, jusqu'à nos jours, où il a été confirmé, la Russie est revenue plusieurs fois à la charge pour en obtenir la modification, — car « c'est toujours, dit énergiquement M. Hanotaux, vers cette étroite embouchure des Détroits que la poussée russe finit par se précipiter ; c'est là que l'expansion Slave se sent prise à la gorge, c'est là qu'elle étouffe et par là qu'elle

voudrait respirer ; à cette glotte des détroits tout aboutit : l'effort qui veut rompre l'entrave et l'effort qui la maintient. » La politique du chancelier Gortchakoff, de 1871 à 1878, exprima cette situation, avec plus d'énergie que de bonheur. M. Serge Gorianow publie, sur cette politique, des documents nouveaux qui montrent le peu de clairvoyance que Gortchakoff y apporta. Dès après la Conférence de Londres, surtout après la fameuse entrevue de Reichstadt (1876), d'où l'Autriche seule se retira vraiment nantie, il pouvait savoir à quoi s'en tenir sur les dispositions réelles de l'Allemagne, prévoir sa défection au Congrès de Berlin qui enleva à la Russie le bénéfice de sa victoire sur la Turquie, notamment en lui interdisant, une fois de plus, le libre passage par le Bosphore et les Dardanelles. On sait aujourd'hui que c'eût été là, pour la Russie, le résultat le plus précieux de cette guerre.

Enfin la diplomatie russe n'a pas été plus heureuse dans une mémorable crise récente : l'annexion soudaine de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, en vertu de la convention de Reischstadt (sanctionnée par le Congrès de Berlin), n'a pas incliné cette dernière puissance (plus que jamais assurée, grâce à la Triplice, de l'appui de l'Allemagne), à quelque compensation sérieuse envers la Russie. Remise une dernière fois sur le tapis en cette occasion, la question des Détroits n'a pas avancé d'un pas. Elle est restée, en somme, au même point qu'il y a deux siècles, lorsqu'Alexandre Mavrocordato répondit, de la part du Sultan, à l'envoyé de Pierre-le-Grand : « La Mer Noire porte chez nous le nom de vierge chaste et pure, car personne n'a le droit à son accès et la navigation y est interdite à tout bâtiment étranger. »

Le Prince Ferdinand de Cobourg, aujourd'hui tsar de Bulgarie, avait fait oublier quelque peu son prédécesseur, Alexandre de Battenberg, premier Prince de Bulgarie en 1879, de par la volonté du Congrès de Berlin. Dans son livre sur **les Commencements de l'Indépendance Bulgare et le Prince Alexandre**, M. E. Queillé a replacé dans son vrai jour cette figure effacée. M. E. Queillé, qui organisa les finances de la Principauté naissante, vécut, de 1881 à 1884, auprès du prince. Durant ce laps, au jour le jour, il nota tout ce qui se passait autour de lui. C'est ce « Journal » qui est publié aujourd'hui (après avoir paru dans *le Correspondant*), augmenté d'une étude d'ensemble, et excellemment préfacé par M. Etienne Lamy.

Ces souvenirs d'un Français de Sofia sont un témoignage, unique par le caractère et la position de celui qui le porte, sur les débuts de l'établissement bulgare, dont, il y a peu de temps, nous avons vu l'achèvement. On y trouvera les raisons édifiantes pour lesquelles la Bulgarie, sous son premier Prince, fit le geste qui commença son

indépendance, c'est-à-dire tourna le dos à la Russie, sa « bienfaitrice ». Il faut bien le dire après avoir feuilleté ces pages, la Russie avait une façon de faire payer son bienfait qui aurait presque fait regretter le Turc. Ayant tout d'abord, en imposant de bizarres institutions démocratiques, en quelque sorte organisé en Bulgarie le désordre politique (ceci, pour empêcher le prince son protégé de prendre de l'autorité), elle donna tout pouvoir aux généraux russes ses délégués qui mirent, eux et leurs clients, le pays en coupe réglée. Tous les efforts du Prince et de ses collaborateurs pour assurer la situation de la Bulgarie se firent en dépit de la Russie. C'est contre le gré de la Russie que s'accomplit la réunion de la Roumélie à la Bulgarie et qu'eut lieu la guerre avec la Serbie. La victoire d'Alexandre de Battenberg ne désarma point le tsar. Quelque temps après, on le sait, des officiers bulgares, qui paraissent avoir servi les rancunes russes, arrachaient à Alexandre une abdication qui, malgré les démonstrations sympathiques du peuple bulgare, devint définitive.

Quant à la Russie, ennuyée de sa clientèle slavo-balkanique, elle tourna le dos à l'Europe bientôt après, finit par s'enfoncer dans l'Asie, et ce fut Moukden. Elle en est revenue avec des airs moins protecteurs vers les Balkans. Il ressort, en somme, du témoignage de M. E. Queillé qu'Alexandre de Battenberg, tout en jetant le manche après la cognée, a su éviter l'absorption par la Russie. Ferdinand de Cobourg a recueilli les bénéfices de cette situation, ce qui l'a mis à son aise pour se montrer souple à l'égard du tsar. D'autre part, il a fait très bien son jeu du côté de l'Autriche, rivale de la Russie. Cet habile homme paraît devoir mettre d'accord, en Bulgarie, sur la base du *non possumus* (Constantinople n'est pas loin !), la Russie et l'Autriche.

Nous achèverons la prochaine fois cette revue de quelques récent ouvrages d'histoire contemporaine.

Memento. — Pour occuper *les Heures libres* (G. Steinheil, 8 fr. ill., 2e série) des amateurs de curiosités et gaillardises historiques, M. Pierre Pic s'est, dans l'Histoire, adressé à un temps qui lui-même eut bien des « Heures libres », en un certain sens, puisque c'est le siècle classique des libertins, le XVIIIe siècle. Je voudrais, d'ailleurs, que tous les recueils de ce genre fussent présentés avec ce bon goût. Cette collection d'anas plus ou moins galants est gaillarde, non obscène. Tout y est de bonne compagnie. D'abondantes reproductions de portraits du temps ajoutent à l'agrément de cet élégant volume.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Henri Joly : *Problèmes de science criminelle*, Hachette, 3.5o —J. de Lanessan : *La Lutte contre le crime*, Alcan, 6 fr. — Gabriel Melin : *L'Organisation de la vie*

privée, Bloud, 2 fr.— Paul Vuilliaud : *La Crise organique de l'Eglise de France* Bernard Grasset, 2 fr.— Manuel Delvaldes : *Réflexions sur l'individualisme*, 1 fr. Bureaux du Libertaire.—V.de Pallarès.*Le Crépuscule d'une idole. Nietzsche, Nietzschéisme, Nietzschéens*, Bernard Grasset, 3 fr. 50 — Memento.

Un livre comme celui de M. Henri Joly : **Problèmes de science criminelle**, suffirait à prouver combien tout ce qui touche aux choses sociales est délicat ; il semble qu'il serait très facile de savoir si la criminalité générale augmente ou diminue. Eh bien, non, toutes les statistiques sont sujettes à caution, suivant qu'on correctionnalise les crimes ou qu'on criminalise les délits, suivant aussi qu'on poursuit ou qu'on ne poursuit pas. Et que dire des temps où l'on ne tenait pas de statistique! Il faut admirer les journalistes qui affirment, comme, dans **la Lutte contre le crime**, M. de Lanessan, si expert il est vrai en moralité, que « les progrès réalisés dans la moralité générale du pays depuis le moyen-âge sont tellement considérables qu'il ne saurait venir à la pensée de les nier ». Laissons ces coups d'œil d'aigle, et contentons-nous du temps présent. Il semble que nous n'ayons pas à en être fiers et que la délictuosité devient à la fois plus fréquente, plus précoce, plus consciente ; l'ensemble des dénonciations, plaintes et procès-verbaux a passé en 20 ans de 250.553 à 555.924. Quelque optimiste ou sceptique que l'on soit, on ne peut méconnaître l'urgence d'un plan de défense sociale contre le crime. Je l'ai esquissé ailleurs, en me servant des idées de M. Henri Joly entre bien d'autres. Il faudrait d'abord améliorer la police : chaque année, plus de 100.000 affaires sont classées sans suite parce que les auteurs sont inconnus ; la création des brigades mobiles n'a pas encore donné ici tous les résultats qu'on attendait. Ensuite, le Code pénal serait à réviser, et, ce qui surprendra peut-être, dans le sens de l'indulgence ; il est odieux que de simples manquements administratifs, comme le fait de ne déclarer son nouveau-né que le quatrième jour de l'accouchement, puissent être punis de six mois de prison. Par contre le régime pénitentiaire serait à renforcer ; tout emprisonnement devait être de trois mois au moins et avec *hard labour*, donc être réservé aux faits entachant l'honneur ou violentant autrui, tous les autres délits n'entraînant alors qu'amendes et arrêts de rigueur. Enfin il faudrait adjoindre aux prisons proprement dites, au moins deux sortes d'établissements de précaution : des internats, aussi confortables et honorables qu'on voudrait, pour déséquilibrés dangereux, et des écoles, analogues aux *reformatory schools*, pour jeunes gens suspects, donc n'ayant rien de commun avec nos actuels pénitenciers, ni à plus forte raison avec les colonies correctionnelles d'Eysses et de la petite Roquette où sont détenus les adolescents déjà condamnés. Sur tous ces points, ainsi que sur les essais plus délicats encore de reclassement social des délinquants, on ne pourra suivre meilleur guide que M. Henri Joly.

§

Le mouvement d'idées créé par Edmond Demolins se poursuit louablement ainsi qu'en fait foi le livre de M. Gabriel Melin : **l'Organisation de la vie privée**. Il est incontestable que les peuples se hiérarchisent dans le monde d'après leurs qualités d'initiative et de laboriosité intelligente, et c'est ce que veulent dire ceux qui parlent, même avec un peu d'excès, de formation particulariste et de formation communautaire. D'ailleurs, et sur ce point les disciples de Demolins élargissent avec raison les vues un peu rigides de leur maître, les peuples peuvent parfaitement évoluer de l'une à l'autre de ces formations, c'est-à-dire acquérir les qualités d'énergie industrielle et commerciale qui leur manquent; l'Allemagne en est un exemple et il serait à souhaiter que la France en fût un autre. M. Melin a bon espoir sur ce point, et je crois comme lui qu'il en faudrait bien peu pour que *l'orientation particulariste* s'affirmât, mais ce *peu* est arrêté par un obstacle qui, lui, est formidable, l'emprise politicienne du pays. C'est parce que l'autorité du Kaiser, jointe au bon sens fondamental de la race allemande, en a préservé nos voisins qu'ils ont pu réaliser leur splendide expansion économique ; notre énergie à nous, nous la mettons à fonder des Comités de vigilance radicale-socialiste ou des Associations de surveillance cléricalo-scolaire.

§

Si nous en croyons M. Paul Vuilliaud, **la Crise organique de l'Eglise de France** viendrait de ce que notre clergé ignore la théologie et a oublié le droit canon. Soit, mais ceci semble plus exact que cela. L'inappétence métaphysique de nos prêtres est un petit malheur. Mieux vaut encore qu'ils se fassent exégètes, archéologues, moralistes que de se lancer dans la mer des nuages platoniciens. Le « magister dixit » qui traduit, d'ailleurs si pauvrement, pour la foule, la directive thomiste du Saint-Siège, a du moins l'avantage de couper court à la sarabande des gnoses, et, au fond, c'est tant mieux pour la religion qui vit plus d'esthétique que de métaphysique et de charitique que d'éthique ; tant qu'il y aura de belles âmes pour vibrer aux soleils couchants, frissonner à l'union possible du divin et de l'humain, et s'éperdre au charme de la figure de Jésus, on pourra ne pas s'inquiéter de l'indifférence des fidèles pour la théologie ; on devrait même s'en réjouir, car les théologiens sont des intellectuels, c'est-à-dire des cerveaux secs, étroits et hargneux, et ce n'est pas dans ces esprits-là, mais dans les croyants et les aimants, que réside la vraie force religieuse. L'oubli du droit canon est, à mon humble avis, autrement grave que cette ignorance des oppositions profondes de saint Thomas et de saint Bonaventure. Non que la patrocine me semble toucher davantage à la religion, mais l'énergie

morale conquérante ne va pas sans le souci de sa dignité, et celui-ci à son tour est lié à la connaissance des textes qui la protègent. Si le clergé nous apparaît en général sans vigueur et sans fierté, c'est qu'il ignore l'arsenal juridique où il trouverait de si bonnes armures, car le code ecclésiastique est plus libéral que bien des droits laïcs et modernes ; il y a quelque dix à douze siècles que l'Eglise a son statut des fonctionnaires, son contentieux administratif et son recours pour excès de pouvoir, mais tout cela a été soigneusement mis sous le boisseau par les évêques ; nul mot ne fut plus juste que celui de *préfets violets*. Pour lutter contre le despotisme des chefs de diocèse, les simples prêtres ont dû recourir à leur maître commun, le Pape, d'où le caractère libéral, ce qui surprend tout d'abord, de l'ultramontanisme. Maintenant, ne se passera-t-il pas pour la société ecclésiastique ce qui s'est passé au point de vue civil pour notre pays qui, ayant recouru au pouvoir royal contre les tyranneaux féodaux, s'est trouvé, en fin de compte, prisonnier de l'autoritarisme monarchique ? C'est à craindre d'après ce qu'on sait du Saint-Siège actuel, et la chose est fâcheuse, car si l'on voit assez aisément comment on peut se délivrer de la tyrannie de l'Empire, on est beaucoup plus embarrassé pour préciser ce qu'il faudrait faire contre le Sacerdoce pour refréner ou abattre son excès de sollicitude paternaliste.

§

Il y a d'excellentes choses dans **les Reflexions sur l'Individualisme** de M. Manuel Devaldès. L'individualisme pur n'existe pas, pas plus d'ailleurs que le socialisme pur, et l'auteur a raison de préférer à cette opposition celle de l'association libre et de l'association obligatoire. Mais, là aussi, les nuances sont inévitables, la liberté absolue est aussi impossible que l'autorité absolue, et les libertaires se chargeraient, s'il en était besoin, de nous en convaincre en recourant à la violence qui est une manifestation indéniable de l'esprit autoritaire. Au fond, au fin fond psychologique, il y a des forts et des faibles, et les forts ne peuvent pas ne pas recourir à la force (Nietzsche nous a rendu un bien grand service en rendant éblouissante cette vérité) et les faibles ne peuvent pas ne pas protester contre cette force. La civilisation consiste alors, pour les faibles, à accepter cette force dans ce qu'elle a de salutaire, car il est consolant de remarquer que l'autorité a souvent par elle-même d'heureux effets sociaux (la soumission est la base du perfectionnement, a dit le grand Comte) et pour les forts à ne pas abuser de leur force, ce qui est le fait d'une éducation morale très haute venant d'une grande noblesse d'âme ou d'un impératif philosophique ou religieux très puissant. Le véritable libéral ce n'est pas le faible, le démocrate, l'antireligieux, c'est tout le contraire.

§

Je parlais de Nietzsche, il paraît que son influence est en baisse, du moins M. de Pallarès intitule **le Crépuscule d'une idole** l'étude qu'il lui consacre. « Ce fut un *faible*, dit-il, et encore bien qu'on ne puisse relever chez lui tous les genres de faiblesse, ce n'en est pas moins sur un fond très pauvre d'énergie que le philosophe de *la Volonté de puissance* vécut sa vie et édifia sa pensées. » Cela est possible, mais d'abord il faudrait faire la part de la maladie, d'Hermès peut-être, « car le riche métal de notre volonté - est tout vaporisé par ce savant chimiste ». Et puis, d'ailleurs, qu'importe ? Ce n'est pas par son exemple, mais par sa prédication que Nietzsche doit agir; et si la nietzschine, comme je le disais il y a bien longtemps déjà, peut être un poison pour certaines sociétés, la nôtre, hélas ! n'en est pas là ; nous avons besoin encore de révulsifs, et on n'en trouvera guère de plus énergique pour réagir contre notre atonie et notre niaiserie larmoyante. Le livre de M. de Pallarès n'en est pas moins à mettre de côté pour le cas où l'on aurait tendance à forcer la dose; c'est un des meilleurs qui ait paru sur le malheureux grand esprit.

Memento. — Henri Pensa : *De la morale politique d'après la condition des états à la fin du XIXe siècle*, Alcan, 3 fr. 50. Titre un peu ambitieux pour une simple série de généralités d'ailleurs judicieuses; le livre est le fruit, paraît-il, de conversations entre l'auteur et feu Deluns-Montaud, un ancien ministre qui en a écrit la préface et dont le portrait (une tête intelligente et plébéienne à la Berthelot) sert de frontispice ; on y trouve même des détails à retenir ; ainsi l'*Act Torrens* aurait pour auteur « un modeste notaire de Villeneuve-sur-Lot », dont à tort on ne nous dit pas le nom. — E. Cicotti : *Le Déclin de l'Esclavage antique*, traduit par G. Platon. Rivière, 10 fr. Etude érudite, mais qui me semble aller un peu contre la thèse a priori de l'auteur que la disparition de l'esclavage est résultée uniquement de causes économiques, et que le facteur moral n'y a joué aucun rôle ; pourquoi d'ailleurs le beau zèle anti-esclavagiste dont nos pères immédiats ont été les témoins ne se serait-il pas produit chez nos lointains ancêtres du temps des Antonins ? L'humanité ne change pas tant que ça ! Mais il paraît qu'admettre ici l'influence possible de Sénèque ou de saint Paul serait faire injure à Karl Marx.— Albert Milhaud : *La Lutte des classes à travers l'histoire et la politique*. Librairie scientifique, 2. 50. Encore un marxiste. Le livre contient d'ailleurs des pages intéressantes sur la lutte des classes dans la Flandre médiévale et sur l'organisation du travail à Douai au moyen âge. —F. Czulowski : *La Transformation du Salariat et du Capitalisme*, Jouve, 3 fr. Ici, comme on peut le pressentir au nom du préfacier, M. Laroche-Joubert, c'est un autre son de cloche : la transformation annoncée se fera par la participation au capital, l'accession à la propriété. C'est autrement intelligent et sensé que le marxisme, mais justement pour cela ne me semble vraiment destiné à aucun succès ; d'ailleurs les politiciens veillent et le *labour copartnership Association* leur sourit moins que « l'embrigadement général de la sottise humaine », comme disait un des tombeurs de

l'Empire. — G. Mény : *le Travail à domicile; ses misères, ses remèdes*, Rivière, 8 fr. L'interventionnisme de l'auteur fera hésiter les gens qui se méfient de l'Etat, mais ils ne pourront pas toujours se refuser à lire la monographie si documentée de l'auteur ; le *sveating systeme* est si odieux qu'il ne faut repousser d'avance aucun remède. — A. Sève : *Cours d'enseignement pacifiste* avec préface de Frédéric Passy, Giard et Brière, 3 fr. 50. Ce cours est rédigé « à l'intention des éducateurs depuis l'école primaire jusqu'à l'enseignement supérieur ». C'est sans doute que le besoin s'en faisait âprement sentir, et que tous nos instituteurs brûlent du noble feu de courir à la caserne d'abord et à la frontière ensuite. — On aurait pu l'ignorer en lisant *la France qui meurt*, d'Alcide Ebray (Lecène-Oudin, 6 fr.), où l'auteur insiste un peu lourdement sur la poltronnerie que nous aurions montrée « l'année infâme », c'est-à-dire l'année de Tanger et d'Algésiras. Mais sous cette soi-disant poltronnerie il n'y eut, chacun le sait, qu'une vengeance personnelle de M. Rouvier qui fit payer cher à M. Delcassé un renseignement trop optimiste donné à lui et à ses copains la veille des premières hostilités russo-japonaises ; les uns avaient bu un fort bouillon à la Bourse, l'autre dut déguerpir du quai d'Orsay, oust ! à la première occasion favorable. Quant à la France... mais est-ce que la France compte quand il s'agit d'intérêts en jeu aussi considérables ?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Lubor Niederle : *La Race Slave ; statistique, démographie, anthropologie ;* traduit du tchèque par Louis Léger, membre de l'Institut ; in-18, Alcan, Nouvelle Collection scientifique, 3.50 — La civilisation de l'Europe centrale et la civilisation slave. Leur indépendance réciproque. — De quoi dépend, selon M. Leger, l'avenir de la nation française.

L'idée de mettre à la disposition du public français un livre sérieux, bien fait et, autant que possible, impartial sur les nombreuses populations qui composent le monde slave est en soi excellente. On n'a rien, en effet, chez nous, dans ce genre, et quiconque, s'intéressant aux questions de politique et de littérature internationales, désire se renseigner sur les Petit-Russiens ou les Polabes, les Slovènes, les Croates ou les Bulgares, ne trouve à sa disposition que des articles d'encyclopédie, forcément peu au courant. D'ailleurs les Slaves eux-mêmes ne pouvaient guère se renseigner mieux qu'en consultant des monographies, et ainsi s'expliquent le bruit et le succès qui accueillirent la publication de l'essai de synthèse systématique du professeur tchèque Niederle, bien connu déjà par ses recherches sur la formation des diverses civilisations et sur la dialectologie slaves. En sept chapitres, il expose à grands traits l'ethnologie et la démographie des Russes, des Polonais, des Serbes de Lusace, des Tchèques et Slovaques, des Slovènes, des Serbes et Croates et des Bulgares. Au total, il y a 139 millions de parleurs de langues slaves.

L'ouvrage, écrit en tchèque, a été traduit par M. Léger, l'un des rares slavisants de France. Mais je crains bien que les défauts du petit livre (il n'a que 218 pages de texte, plus quelques pages de bibliographie suivies d'une petite carte) de M. Niederle ne lui aient échappé, et le principal de ces défauts est que l'auteur s'adressait visiblement à d'autres Slaves, autant au courant de la géographie, de l'ethnographie et de la politique des régions de l'Europe orientale que nous le sommes de celles de l'Europe centrale et méridionale. Une énumération de villes italiennes ou suisses ne nous choque ni ne nous gêne, et nous connaissons tous le nom et la situation de petites rivières ou de petites chaînes de montagne parce que dès l'école primaire on nous a appris à rattacher à ces détails géographiques des événements d'une importance considérable pour la formation de notre propre civilisation. Par contre, les noms de villes populeuses et de larges fleuves de la Russie et de l'Autriche-Hongrie nous laissent froids, et ceux en petit nombre que nous connaissons, c'est aux campagnes de Napoléon Ier que nous les devons. Je ne nie pas que cela soit regrettable ; cela est; et, en somme, il est naturel que cela soit.

Il y a une douzaine d'années, j'acceptai une place de professeur au lycée de Czenstochowa. Jamais je n'avais entendu ce nom terrible ; mais quand on me dit que c'était une ville de 60.000 âmes, je supposai une ville comme Grenoble, que je connaissais bien. Je déchantai en constatant que cette ville était, malgré ses 60.000 âmes et son énorme superficie, bien supérieure à celle de Grenoble, à peine, comme civilisation, comparable à un chef-lieu de canton de chez nous muni de 1800 habitants. Une grande allée avec, de part et d'autre, des maisons à trois étages, au plus, et, au delà, des masures; et ces masures couraient les champs, et en plein dans ces champs, de ci de là, d'énormes usines. Le pire, c'est qu'on me fit honte de mon ignorance, et que j'eus à apprendre que le monastère où s'abrite une Vierge Noire est célèbre dans toute la catholicité slave, qu'il y vient par an 130. 000 pèlerins, et que ce même monastère fut un rempart contre les Suédois. Plus tard, j'eus la curiosité de lire les manuels russes d'histoire et de géographie : et c'est alors seulement que je compris comment, dès la frontière passée, tout pivotait sur une base tout autre. Plus rien ne restait de tout ce dont j'avais vécu ; ni les convulsions de l'Italie, ni la lutte des Empereurs et des Papes, ni la guerre de Cent ans, ni la conquête de l'Espagne sur les Maures, ni la guerre des Deux Roses, ni les sursauts des Flandres, de la Hollande, des Allemagnes, de la Suisse... rien de tout cela ne demeurait vivant; tout prenait une forme sèche de nomenclature et d'énumération. Nos «fleuves», on les évaluait d'après leur largeur, non d'après les événements qui se déroulèrent sur leurs rives, et la Seine glorieuse devenait l'équivalent d'un ruisselet, comparée à la Volga ; le

Po, ruisseau, et le Rhin, long canal, et le lac de Genève, une cuvette par rapport aux grands lacs de la Russie septentrionale; et nos espaces si étroits, et tout si petit à côté des immensités russes! Paris huit fois plus petit, ou dix fois, je crois que Moscou, et deux fois que Varsovie.

Et puis notre art du moyen âge, en quoi importait-il, puisqu'en pays orthodoxe on a vécu de l'art byzantin, et en pays catholique d'un terrible style jésuite auprès duquel nos Saint-Sulpice sont du grandiose et du pondéré. Bref, plus rien de commun dans la base mentale et culturelle. Ce fut pour moi un long supplice de quatre ans, et je voyais bien que ni les Russes, ni les Polonais avec qui je vécus amicalement ne pouvaient comprendre quoi que ce fût à l'individualité profonde, vitale, de toute notre civilisation. Avec les Arabes d'Algérie et les Egyptiens, quoique d'une autre langue aussi, nous avons plus de points de contact qu'avec les populations d'au delà le Danube et la Vistule, car notre lutte contre eux a été séculaire, millénaire même, et nous tenons de leurs ancêtres maints éléments de notre mentalité et de notre culture. Mais qu'avons-nous, nous autres gens de civilisation méditerranéenne, reçu des Slaves? Et les Slaves, qu'ont-ils pris de nous, sinon seulement ce que notre civilisation a de plus externe, de plus transitoire? Les Slaves sont d'ailleurs entrés si tard en contact avec nous; et combien de Slaves? Les Tchèques ont pris une part active à l'histoire de l'Europe centrale; mais parmi les Polonais, les Russes et les Ruthènes, et depuis le dernier quart du XIXe siècle les Serbes, les Croates, les Bulgares, de rares familles et des individus privilégiés ont pu seuls, sans cesser de rester Slaves, assimiler quelques éléments de ce qui chez nous a été le fruit d'une activité qui commença dès l'époque préhistorique dans les cavernes des Pyrénées.

Ce n'est nullement une raison, parce que je fais de l'ethnographie, pour que je sois apte à rejeter de moi l'homme de l'Europe centrale et à devenir un Homme tout court, à volonté slave, mongol, chinois, nègre ou peau-rouge! C'est un degré d'extériorisation ou de transposition de personnalité auquel je ne saurais atteindre, et si quelqu'un de mes lecteurs en est capable, j'en suis fort aise pour lui. Je sais, heureusement, que d'autres ethnographes, plus âgés, et plus compétents que moi, en sont incapables aussi; et M. Junod, par exemple, dont on a pu lire dans le *Mercure* un si curieux roman ethnographique, depuis paru en volume, m'a avoué que, malgré tout, bien qu'il aime à comprendre le mécanisme mental des Bantous, il se trouve cependant à leur égard dans la même situation que vis-à-vis d'êtres *d'espèce* différente. Comme je sais des langues slaves, je puis aussi comprendre comment fonctionne la mentalité des Russes, Polonais, etc. Mais ce qui m'a séparé d'eux, et

séparera toujours d'eux tous les Européens centraux, c'est que ni leur littérature, ni leur art, ni leur langue, ni leur histoire politique ne sont avec les civilisations de la Grèce et de Rome anciennes, puis de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Europe Centrale du moyen âge, dans un rapport étroit de dépendance. Je n'ose trop insister ; car il est évident, par exemple, que des combinaisons diverses mais apparentées du droit romain codifié avec du droit germanique coutumier, constituent la base de la vie juridique dans toute l'Europe centrale, au lieu que le droit coutumier slave a vécu sa vie propre et s'est combiné au droit byzantin, et à cette combinaison a été surajoutée artificiellement, par endroits seulement, la codification napoléonienne.

Sans doute cette synthèse culturelle et mentale de l'Europe Centrale ne s'est pas faite partout au même moment ni avec la même rapidité, et je sais aussi que, dans ce bloc idéal d'une Europe Centrale, il y a des variations du niveau mental, bien que l'instruction primaire maintenant partout établie tende à unir toutes les fondations d'un mortier identique. Mais ce n'est pas une raison pour croire, comme on le fait si souvent, que si les pays polonais, russes, slaves des Balkans se différencient autant de nous, cela tient à l'inexistence de l'instruction primaire. Quand bien même on y établirait les écoles avec la même profusion systématique que chez nous, on ne pourrait qu'y enseigner, en plus de la langue, qu'une géographie et une histoire nationales ; et ce sont elles précisément qui ne se relient en rien à notre histoire et à notre géographie européennes. Au cours des siècles, Allemands, Italiens, Espagnols, Français, Anglais, Flamands, Hollandais se sont entrechoqués et civilisés réciproquement, et toujours Rome païenne ou chrétienne fut notre centre, centre d'attraction ou centre de répulsion. En quoi ces oscillations séculaires peuvent-elles intéresser les Européens Orientaux ? Et si on les oblige, sous prétexte de les civiliser, à apprendre par cœur l'histoire résumée de notre Moyen-Age, de notre Renaissance, de notre essor moderne, que leur en restera-t-il, sinon des formules vides, des dates mortes, des noms incolores ? Le sang de leurs ancêtres a coulé, non pour ou contre Rome pontificale, non pour ou contre des communes ou des princes, des villes ou des nations de notre Europe, mais dans les guerres contre frères slaves, contre les Suédois, contre les Mongols, les Tatars et les Turcs.

Et si un jour les populations endormies de la Russie apprirent qu'il existe au delà du Polonais, au delà du Niémetz (Allemand) parfois entrevu, d'autres peuples, c'est à Napoléon et à ses armées ethniquement si mélangées qu'elles durent cette révélation. Ce fut alors que, par une révolution despotique, par un ébranlement de leurs bases culturelles, les peuples slaves auraient pu être entraînés enfin dans

notre cycle européen. Le revirement n'eut pas lieu, et la manière dont la réaction triomphante a mutilé les jeunes forces révolutionnaires montre bien que, à la frontière de l'Empire, quelques milliers d'individus exceptés, l'Europe finit, et un autre monde, pas oriental, non certes, c'est-à-dire trop civilisé, mais précivilisé commence.

Aussi faut-il nous élever de toutes nos forces contre une attitude politique qui nous coûte déjà 18 milliards et qui ne s'explique chez M. Léger, je l'espère, que par sa tendresse pour les Tchèques; ceux-ci en effet ont pris une part active à la formation de notre civilisation européenne-centrale. Mais les Russes, sans y avoir pris part, ont su en profiter, et il n'en est que plus criminel à l'égard de nous tous de dire : « Si la race slave réussit à tenir en échec l'expansion germanique vers l'est et vers le sud, autrement dit vers la Méditerranée, nous pouvons espérer maintenir notre situation du côté des Vosges ; si elle succombe définitivement dans la lutte, l'avenir de la nation française est irrémédiablement compromis. » Criminel, ai-je dit. Car les Tchèques sont hors de jeu ; ils ont été traversés et tournés ; les Allemands sont à Trieste, donc sur la Méditerranée. Et si l'on veut avoir la paix aux Vosges, ou même un arrangement amiable sur le Rhin, il est de l'intérêt de la France que les Allemands aillent le plus possible vers l'Est. La preuve en est que l'invasion pacifique des Allemands en France, en Angleterre, en Hollande et dans l'Italie du Nord, dans le commerce et l'industrie, a pris depuis une dizaine d'années une ampleur évidente. Il vaudrait mieux pour nous, à adopter l'attitude hostile de M. Léger, qu'ils colonisent ainsi la Russie et les Balkans, fût-ce aux dépens des Slaves.

Mais comme aussitôt après M. Léger se montre résolument partisan de « l'alliance franco-russe, conséquence naturelle d'un état de choses » très grave, c'est donc à la Russie que s'adresse cette exhortation à tenir tête aux Allemands. Eh bien, tout de même, la Russie n'est en somme inventée que depuis trop peu de temps, les enseignements de sa guerre avec le Japon sont trop précis, la situation politique et mentale des Russes, des « vrais Russes de la sainte Russie », est trop inférieure, pour qu'on puisse admettre que, « si elle succombe définitivement, l'avenir de la nation française est irrémédiablement compromis ».

Ou alors, la « nation française » serait tombée bien bas !

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Les Documents du Progrès : M. A. Naquet annonce la mort de toutes les religions. — *Les Entretiens idéalistes :* un poème de Mme E. Delebecque. — *Revue de Paris :* un chant populaire russe sur l'invasion française. — *La Revue du Mois :* Jules Renard lycéen, par M. J.-M. Dumont. — *Le Correspondant :*

M. Georges Clemenceau avant la guerre de 1870. — *Miscellanées* : sonnet inédit d'Albert Glatigny. — Memento.

Les opinions de M. Alfred Naquet sont toujours originales et logiques. C'est presque dire : elles sont deux fois originales. Il a le don de généraliser le fait qu'il étudie. S'il se bornait, dans l'article qu'il donne aux **Documents du Progrès** (novembre), à gloser de la condamnation du « Sillon » par le pape, son avis, intéressant en soi, aurait déjà perdu de l'actualité qui m'imposerait de le répandre. Mais M. Alfred Naquet voit au delà de cet épisode de la jeune et abondante carrière de M. Marc Sangnier.

Voici quelques déclarations nettes de M. Alfred Naquet, qui est un des profonds philosophes de l'heure présente, après avoir, en sa laborieuse maturité, puissamment contribué à l'évolution des mœurs en France :

Je ne saurais céler la satisfaction que j'ai éprouvée en apprenant la condamnation du Sillon par Pie X. Le pape est logique, et j'aime la logique, même chez mes adversaires.

Une philosophie est perfectible comme toute œuvre humaine, et peut logiquement se modifier pour s'adapter à des conditions intellectuelles et sociales nouvelles. Elle obéit en cela à la grande loi du transformisme universel.

Une religion ne le peut pas sans se frapper de mort. Elle répudie le caractère d'une origine humaine, pour s'attribuer une origine divine ; cela exclut pour elle toute possibilité de perfectionnement et d'adaptation au milieu. S'adapter, se perfectionner, ce serait reconnaître sa propre imperfection. La religion procède de l'absolu, et l'absolu, pas plus que l'infini, n'est susceptible de diminution, d'augmentation ou de transformation.

Et si ceci est vrai rigoureusement de toutes les religions, c'est peut-être encore plus vrai du catholicisme que de tous les autres cultes, car le catholicisme a poussé dans ses dogmes la conception religieuse jusqu'à ses dernières conséquences.

En fait, les religions, malgré qu'elles en aient, procèdent de l'homme seul et correspondent à des phases déterminées de la vie de notre espèce. Mais lorsqu'elles ne sont plus en harmonie avec les idées, les mœurs, les connaissances d'une époque, elles ne se modifient pas, elles meurent. Le christianisme, le judaïsme, l'islamisme, le brahmanisme, le bouddhisme ne se transformeront pas, ils mourront.

Certaines philosophies spiritualistes pourront peut-être se perpétuer encore pendant un temps, comme une transition entre la période religieuse et la période exclusivement scientifique. Mais les religions, avec leurs cultes idolâtriques, et leurs dogmes irréformables, contradictoires aux connaissances positives du genre humain, doivent disparaître complètement.

Le pape actuel est le fossoyeur des doctrines dont il a la garde. C'est un rôle qui fait sa grandeur. Il est intransigeant. Il sent vaguement qu'il doit vivre avec l'intégrité de sa doctrine ou s'ensevelir avec elle. Il est au catho-

licisme ce que le comte de Chambord fut à la royauté lorsqu'il refusa de renoncer au drapeau blanc.

Le christianisme a marqué un stade important de l'évolution humaine. Pour sa grandeur et sa gloire, il est à souhaiter qu'il meure entier.

Il est à souhaiter, non seulement pour lui, mais pour l'humanité elle-même, car rien n'est pénible et décevant comme le spectacle des organismes qui, après avoir marqué de fortes traces leur passage parmi les hommes, finissent dans la décrépitude et la sénilité.

§

Des **Entretiens Idéalistes** (25 octobre) nous détachons ce poème, d'une belle tenue parnassienne, *les Yeux d'Israël*, qui est l'œuvre de Mme Edmée Delebecque :

Sombres yeux de velours profonds et langoureux,
Où mon âme a senti brûler l'âme hébraïque,
Vous m'évoquez la majesté des temps bibliques
Et le triste Orient accablé par son Dieu.

Le désert est enclos sous vos lourdes paupières :
Ses mirages dorés vous laissent éblouis...
Vous gardez le reflet sacré de la lumière
Qui faisait exulter l'Eden épanoui.

Un passé de chimère et de combat demeure
Dans le mystère étincelant de votre nuit ;
Le désir infini du roi David y pleure
Et l'Esprit fulgurant des prophètes y luit.

Grands yeux, puits où mon cœur nostalgique veut boire,
Pareil au cerf qui brame après les torrents d'eaux ;
Répandez sur nos Temps froids comme des tombeaux
Votre puissant poème et vos occultes gloires !

M. Louis Léger publie dans **la Revue de Paris** (15 novembre) un article fort curieux sur les « Légendes et Rapsodes de Russie », d'après un récent volume de M. A. D. Grégoriev sur les « bylines du nord de la Russie ». Les *bylines* sont des chansons de geste populaires. Le paysan les appelle *starina* (vieillerie), et dans le gouvernement d'Olonets, ceux qui les chantent, des vieillards surtout, sont nommés les *conteurs*.

Ce qui suit est un récit de l'invasion française de 1812, d'après un « conteur » du village de Kolejma, dans le gouvernement d'Arkangelsk :

La guerre commença au milieu du jour blanc.
Les nôtres commencèrent le feu ; la fumée monta en colonne,
Le soleil rouge ne se voit pas, à cause de la fumée.
Voici ce qu'on voit seulement dans la fumée. Ce n'est pas un brillant faucon qui vole (*bis*),

Ce n'est pas un brillant faucon qui vole. C'est un jeune homme qui galope.
Vers la montagne escarpée sur un cheval noir,
Il galope vers les Cosaques et leur dit trois paroles :
« Or, vous, mes Cosaques des plaines, mes guerriers,
Vous, mes guerriers, vaillants compagnons,
Recevez sans mesure le vin vert (1),
Recevez sans compter l'argent des souverains
Et marchez plus hardiment contre les Français.
Lopoukhine chemine dans le régiment et fume une pipe de tabac.
Pourquoi ne pas fumer et ne pas boire une verte ?
Nous avons assez de plomb et de poudre et nous sommes en force dans la plaine.
Ce n'est pas la poussière qui poudroie dans le champ ni la chênaie qui murmure.
Ce n'est pas la chênaie qui murmure, mais le Français qui se précipite avec son armée. »
Il se précipite et il dit :
« Je parcourrai toute la Russie, je pénétrerai dans Moscou bâtie en pierres,
Et je foulerai aux pieds beaucoup de généraux. »
Les généraux s'épouvantèrent, pleurèrent et sanglotèrent,
Ils pleurèrent et sanglotèrent et avec leurs mouchoirs ils essuyèrent leurs larmes.
Ils essuyèrent leurs larmes avec leurs mouchoirs et ils disaient :
« Malfaiteur, tu n'iras pas dans notre Moscou en pierres.
Tu ne verras pas, malfaiteur, nos églises en pierres blanches.
Tu ne tireras pas, malfaiteur, sur nos croix d'or. »
Ils se battirent, se massacrèrent pendant quatorze heures,
Pendant quinze heures, et ils mesurèrent leurs forces.
Combien trouvèrent-ils de bras ? Sept colonels.
Sept colonels et huit généraux ;
Quant au menu fretin, ils ne peuvent le compter.
Celui qui est sur la hauteur a du sang jusqu'aux genoux.
Celui qui est sur la hauteur, la terre l'a recouvert.
Tel gît sur le sol et parle ainsi :
« Donnez-moi, les gars, un encrier avec une plume,
Un encrier avec une plume et une feuille de papier timbré,
Que j'écrive à ma maîtresse mon humble salut. »

§

M. J.-M. Dumont, qui fut le condisciple de Jules Renard au lycée Charlemagne et à l'institution Massin, donne à **la Revue du mois** (10 novembre) un portrait intéressant de son camarade, au temps qu'il préparait le concours d'entrée à l'Ecole normale :

Lui venait de Nevers et quand il pénétra le jour de la rentrée dans la

(1) Il s'agit de l'eau-de-vie, et non de l'absinthe, comme on pourrait être tenté de le croire.

fameuse étude n° 2 où les candidats à l'Ecole Normale travaillaient dans une fraternelle promiscuité, sa figure étrange, son profil nettement arrêté, front proéminent, tempes larges, petit œil éléphantesque et perçant, poil blanc, poil de carotte, son allure raide nous frappèrent dès d'abord. Renard, très fermé, peu communicatif, ayant toujours l'air d'être à l'affût, passa les premiers jours à nous dévisager l'un après l'autre, et je ne sais quel air narquois, quel sourire en dedans, nous tenant à distance, il fit très lentement connaissance avec nous. Le dimanche, il disparaissait dès neuf heures et on ne sut jamais où il allait. Il avait choisi une place auprès de la mienne ; cependant il se passa quelque temps avant que nous ne vinssions à échanger une parole ou un menu service. Parfois son œil aigu souriait, sa bouche en tire-lire, aux lèvres minces, se desserrait en un rictus pâle, puis il se rentrait vite en lui-même. Très correct, très soigneux de sa personne, Renard passait des heures à regarder ses mains et à soigner ses ongles qu'il avait fort beaux. Il ne recherchait guère la sympathie, mettant entre lui et les indiscrets un silence obstiné, mal disposé aux bavardages et aux confidences.

Enfin, quelque plaisanterie échappée au gros Ningler rompit la glace et fit tourner vers son voisin le petit œil de Renard. Celui-ci finit par s'apercevoir que nous existions et dès lors il entra dans notre vie. Il se fit bientôt une réputation de pince-sans-rire. Il eut un jour une idée qui nous amusa. Un de nos camarades avait la fâcheuse habitude de se ronger les ongles. Renard, sans prévenir personne, lui fit parvenir un petit paquet qui contenait des rognures d'ongles et tous les samedis régulièrement, la petite provision parvenait à notre condisciple. Comme écolier, Renard ne dépassait pas une honnête moyenne : je ne crois pas que, dans son for intérieur, il accordât plus d'importance qu'il ne convient aux exercices scolaires et il n'eut jamais vraiment l'idée de se présenter à l'Ecole. Il accomplissait régulièrement ses devoirs de classe : d'une grande écriture, illisible, toute en pointes et en angles, il écrivait ses compositions classiques, très courtes, peu abondantes, avec une précision nette et coupante ; je crois que jamais il n'obtint ce que nous appelions une bonne note et il avait l'air d'un amateur : en réalité, il poursuivait son but et travaillait pour l'avenir qu'il entrevoyait, sans en rien dire, dans la littérature. Sa lecture favorite c'était Victor Hugo et La Bruyère. Secrètement, pour lui seul, il ciselait, minutieusement, à petits coups patients, de courts morceaux de prose. Comme j'étais son voisin immédiat, sans qu'il se laissât jamais aller à la familiarité, je le pénétrais petit à petit. Il était franc et cyniquement sincère.

. . . .

Nos études finies, nous nous séparâmes : deux ans plus tard, je revis Renard au bal Bullier. Nous passâmes la soirée ensemble et il m'entretint de ses projets. « Viens me voir, me dit-il, je te montrerai ce que je fais. » Il avait alors un mince emploi dans les chemins de fer : dans son petit cabinet de travail, il étudiait Flaubert, Maupassant et Pascal ; il avait en train quelques nouvelles. Il me lut celle qu'il jugeait la meilleure : *la Meule*, et quelques autres dans la manière des *Histoires naturelles* et de *Nos frères farouches*.

Je ne le revis plus jamais, mais à l'apparition de chaque nouvelle œuvre je retrouvais le Jules Renard que j'avais connu grand écolier et débutant

de lettres : même esprit pointu, même sourire pincé, même observation au scalpel, même style à l'emporte-pièce. Quand il fut élu à l'Académie des Goncourt, je lui envoyai une carte, il me répondit de son écriture sèche et raide : « Écris-moi ! » Je ne le fis pas, et maintenant le voilà mort ! Avec ces souvenirs en larmes, notre adolescence pensive reparaît en nous pour se tourner douloureusement vers cette tombe trop tôt ouverte, de celui qui fut un grand artiste et en qui j'ai, pour ma part, malgré des apparences de froideur, trouvé un cœur très tendre et très affectueux.

§

Un collaborateur anonyme du **Correspondant** (10 novembre) donne une monographie très partiale, et pour cette raison fort attachante, de M. Georges Clemenceau. Si les étapes de la formation politique de notre récent Premier peuvent n'intéresser que les politiciens, voici des détails nouveaux concernant la jeunesse du plus séduisant des vétérans de nos batailles sociales :

Venu à Paris pour être médecin, il manifesta, conspira et se fit mettre à Mazas où il connut Blanqui. A peine libre, il monta, sur le conseil de l'éternel conspirateur, une imprimerie clandestine. Au sortir de la salle de dissection, il s'enfermait, comme Marat, dans une cave où il composait des factums incendiaires. Cette existence en partie double lui valut un diplôme de docteur et la confiance relative de son nouvel ami. Leurs rapports affectueux ne se prolongèrent pas très longtemps et Blanqui chargea un émissaire sûr de venir prendre chez le jeune morticole tout son attirail d'imprimerie. M. Clemenceau demanda une explication et n'obtint que cette réponse : « Vous fréquentez Delescluze ; je le déteste, donc vous m'êtes suspect. »

Dégoûté pour un temps des complots et des comploteurs, il partit pour l'Amérique. Arrivé à New-York, il s'installa dans une chambre qui, trente années auparavant, avait abrité le futur Napoléon III et sa fortune. S'improvisant professeur et journaliste, il initia les misses du nouveau monde aux beautés de la littérature française, envoya des correspondances au *Temps* et traduisit Stuart Mill. Ses moustaches, aujourd'hui pendantes, relevaient alors leurs pointes et les boucles frisées de sa longue chevelure flottaient au vent.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

il avait une allure de mousquetaire et montait à cheval comme un cow-boy.

Ses élèves du Connecticut ne se montraient pas insensibles à ses juvéniles séductions et il ébaucha avec une orpheline, miss Summer, un roman qui se fût terminé dès le premier chapitre, si le libre-penseur Clemenceau n'eût émis la prétention de se restreindre au mariage civil. Miss Summer exigeant un mariage religieux, il s'ensuivit une demi-rupture et cet autre Daniel Rochat, redoutant de son cœur quelque lâche faiblesse, crut prudent de mettre, entre le temple et lui, toute la largeur de l'Océan. Ces inséparables, un instant séparés, ne résistèrent pas au plaisir de s'écrire et ce fut un nouveau roman, mais par lettres. Après avoir pris le temps d'é-

changer deux balles avec un de ses plus intimes compagnons qui refusait de souscrire au monument de Baudin, M. Clemenceau retraversa les mers, se maria le plus civilement qu'il lui fut possible, et la lune de miel commençait à peine, lorsqu'il apprit la déclaration de guerre. Il s'embarqua et vint défendre la France sur les champs de bataille de Montmartre, où il servit comme maire.

§

Miscellanées (novembre) publie le sonnet ci-dessous d'Albert Glatigny, que l'éditeur nous propose comme un inédit :

Aux branches qu'en passant de son aile il effleure,
L'oiseau laisse tomber un peu de son duvet ;
La Source, dont la voix sur la ravine pleure,
Laisse un glauque baiser dont le roc se revêt.

Pour nous autres, fous nés dans une mauvaise heure,
Par un soir de novembre, en un temps qu'il pleuvait,
Nous laissons, sans compter pourtant qu'elle demeure,
Une strophe de vers que notre cœur rêvait.

Mais, ô les tristes vers, ô les chansons plaintives !
Elles penchent ainsi que des fleurs trop hâtives
Et songent dans un coin, comme un groupe honteux.

Mais arrive une fée (il est encor des fées,
Madame) et l'on entend mieux leurs voix étouffées,
Et la force revient vite à leur pied boiteux.

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (19 novembre). — M. P. Baudin : « Impressions d'Argentine. »

La Revue (15 novembre). — « La littérature et l'âme nègres », par le Dr F. Hossan.

Les Rubriques Nouvelles (1er novembre). — M. Nicolas Beauduin : « A l'impossible. » — M. E. Bernard : « La Peinture de Camille Mauclair. »

Les Pages Modernes (novembre). — « Les Grèves », articles de MM. E. T. Franconi, E. Poitevin, E. Ribet. — « La Décadence du théâtre et ses remèdes possibles »,par M. P. Gourmand.

La Nouvelle Revue (15 novembre). — « Lamennais et les femmes », par M. P. Harispe. — « André Chénier », poème dramatique de M. Mestrallet.

Les Actes des Poètes (novembre). — C'est le dernier numéro de la première série de cette publication. On ne peut que lui souhaiter, dans la nouvelle forme qu'elle doit revêtir, de grouper les jeunes et forts talents de MM. J. Ryeul, Albert-Jean, Gromaire, Monique, Schuwer, et de ce très personnel poète, A. Colomer, dont *le Petit Vaqu'nillou* paraît dans ce dernier fascicule.

Revue bleue (19 novembre). — Lettres de Mérimée à Estébanez Calderon.

Les Muses, « revue féminine », publient avec luxe une fort belle étude de sa directrice, Mlle Selma Zatia Galiléah, sur « Renée Vivien », un très beau poème de Mme Jane Catulle Mendès : « Le livre de Cynthia » ; des vers de Mmes de Saint-Point et Cécile Périn.

La Grande Revue (10 novembre). — M. Henry Gauthier-Villars y com-

mente, avec l'érudition méticuleuse d'un historien sagace, des lettres inédites de Mme Roland. — « Le héros acteur », un essai remarquable de M. Saint-Georges de Bouhélier. — « Poèmes » de Mme Marie Dauguet.

La Revue de Paris (15 novembre). — La première « Education sentimentale de Gustave Flaubert »,publiée par M. Louis Bertrand. — « Tristane », triptyque en vers de Mme Judith Gautier, un grand poète et un grand écrivain, dont semblaient assez peu se soucier les innombrables et mondains bas-bleus de ce temps, et que l'Académie Goncourt s'est fort honorée d'appeler à siéger dans ses réunions.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une prétendue œuvre inédite de Racine (*l'Eclair*, 1er décembre). — Anniversaire de Claude Monet (*la Dépêche*, 22 novembre). — Trois femmes pour l'Académie (*l'Intransigeant*, novembre et décembre).

L'abbé Bonnet, dont il a été récemment question à propos de Racine, vient encore de faire une trouvaille de même sorte. Cette fois il ne s'agirait de rien de moins que d'une tragédie inconnue dont le manuscrit se trouve à Saint-Pétersbourg. Cette tragédie a pour titre *Pharaxane*, et l'héroïne s'appelle Roxane, comme dans *Bajazet :* c'est cela peut-être qui a troublé le jugement de l'abbé Bonnet. Voici comment elle parle au début du troisième acte :

ROXANE

Quelque part en ces lieux que je porte la vue,
Tout redouble l'effroi dans mon âme éperdue;
Tout augmente mes maux : l'inexorable sort
M'offre de tous côtés ou la honte ou la mort.
Pourquoi cet appareil d'une nouvelle fête,
Ces gardes assemblés, ce trône qu'on apprête,
Ce conseil qu'on prépare, et, d'un zèle pieux,
Pourquoi multiplie-t-on les offrandes aux dieux?
Quelque danger soudain menace-t-il l'Empire?
N'est-ce que contre moi qu'un barbare conspire?
De me voir dans les fers son courage est-il las?
A-t-il enfin fixé le jour de mon trépas?
Mais pourquoi ces festons? Veut-on, en sacrifice,
Offrir mon sang au Ciel pour le rendre propice?
O mânes de mon père, égorgé dans ces lieux,
Cendres, sacré trésor, restes de mes aïeux,
Suis-je enfin en ce jour, destinée à vous suivre?
Ou bien, pour vous venger, m'ordonnez-vous de vivre?
Roxane vous invoque au pied de vos tombeaux,
Vous, esprits ténébreux, vous, spectres infernaux,
S'il est quelque pitié dans vos demeures sombres.

L'Eclair, à qui M. Masson-Forestier a communiqué ce morceau, a naturellement interrogé l'auteur de *Racine ignoré :*

Nous demandons à M. Masson-Forestier s'il croit ces vers de Racine.

— Oh ! je me récuse. Une expertise en poétique excède ma compétence. Ces vers, je me suis borné à les faire passer sous les yeux des personnalités raciniennes qui m'ont paru les plus érudites en matière de poésie du grand siècle, c'est-à-dire, M. Anatole France, — pour qui, on le sait, Racine est un dieu, — et la délicate association de lettrés et de poètes qu'est le *Mercure de France.*

— Et quel fut leur verdict à chacun?

— Absolument identique. Le *Mercure* avait désigné pour le représenter le savant M. Remy de Gourmont. Quand il a connu la réponse de M. Anatole France, M. de Gourmont a déclaré qu'elle traduisait d'une façon trop heureuse sa propre appréciation pour qu'il voulût rien écrire lui-même.

Voici ce que M. Anatole France m'avait fait l'honneur de m'écrire :

« Mon cher Confrère,

« Vous voulez bien me demander mon avis sur un monologue d'une tragédie de *Pharaxane*, que je ne connais pas. Il me semble que vous inclinez à croire que l'auteur de ces vers était jeune, très jeune, quand il les composa. Dans ce cas, vous auriez bien raison. C'est l'ouvrage d'un écolier.

« Le vers 8 est faux (multipli*e*). Les vers 10, 11, 12 sont détestables.

« Et cet écolier ne peut être ni Racine enfant, ni un contemporain de Racine : ce n'est pas là la langue qu'on parlait en 1650-1655. Le morceau abonde en formules vulgarisées par les imitations de Racine et me paraît dater du milieu du XVIIIe siècle.

« Mais je puis me tromper... Croyez, etc.

« Anatole FRANCE. »

Non, M. Anatole France ne ne se trompe pas, car nul ne connaît plus parfaitement que lui et Racine et la langue française. Il semble d'ailleurs fort bien inspiré de défendre ainsi Racine ; car ce serait une autre façon de le « saboter » que de lui attribuer des œuvres trop inférieures.

M. Masson-Forestier n'a pas voulu se contenter de l'opinion de MM. France et de Gourmont. Il a vu aussi M. Couët, l'érudit archiviste de la Comédie-Française. Pour M. Couët les trouvailles du bon abbé qui, à Saint-Pétersbourg, fouille sans relâche les bibliothèques impériales, lui sont infiniment suspectes. Les réserves présentées par *le Correspondant* (quand il publia les dix sonnets pieux), celles formulées ici même, lui semblent encore insuffisantes. Ainsi, pour le psautier que M. l'abbé Bonnet attribuait à Racine, M. Couët avait tout de suite retrouvé que les mêmes psaumes avaient été publiés en 1706 par Eustache Le Noble. Sans doute le bon abbé déclare que Le Noble était un voleur, que Racine lui avait confié ces psaumes; M. Couët n'en croit pas un mot. Les psaumes sont de Le Noble. Aussi la tragédie de *Pharaxane*, ce nouveau « bloc enfariné », ne lui dit rien qui vaille. Il croit certes qu'on peut encore effectuer des découvertes dans Racine, mais pas du côté de tragédies que le poète aurait enfouies.

§

Je trouve, dans **la Dépêche**, un magnifique article de Gustave Geffroy sur Claude Monet. En voici la plus grande partie, avec le

regret de ne pouvoir le citer en entier. Tout est à méditer dans cette étude, où les mots, qu'on le croie, ne sont pas employés au hasard, comme dans la plupart des dissertations artistiques :

L'anniversaire de Rodin a été fêté comme on l'avait dit, et ce fut vraiment la manifestation touchante et simple que l'on pouvait pressentir, ces fleurs apportées par tous au *Penseur* du Panthéon. Je voudrais célébrer ici un autre anniversaire, celui de Claude Monet. On ne sait pas que Rodin et Monet sont nés le même jour, le 14 novembre 1840. Ne cherchez pas ce renseignement dans le *Dictionnaire des Contemporains*, de Vapereau : il n'y est pas. Ne le cherchez pas non plus dans le *Larousse :* il ne s'y trouve pas davantage. Pas même dans les suppléments du *Larousse ?* Pas même ! Claude Monet ne figure donc pas dans les dictionnaires. Mais, tenez tout de même pour certain qu'il est né le même jour que Rodin, et admirez la simple coïncidence, qui rapproche ainsi ce grand statuaire de ce grand peintre.

Il n'y a pas à rechercher si leur renommée est égale, si le tableau accroché parmi d'autres tableaux, à la muraille d'un musée public ou d'une galerie d'amateurs, peut être aussi connu et admiré qu'une statue dressée sur une place publique, parmi la foule... Il n'est pas question non plus du vieux jeu des parallèles, qui n'aurait vraiment que faire ici. Rodin et Monet sont deux grands artistes, qui ont tous deux accompli une carrière glorieuse, qui sont tous deux en pleine force de conception et de production, et que nous sommes heureux de posséder parmi nous, que nous devons honorer en leurs œuvres. Pour Rodin, nous aurions dû dresser son Balzac sur une place de Paris. Pour Monet, il devrait avoir une salle à lui dans un musée, où nous verrions croître et décroître la lumière sur les rochers de Belle-Isle-en-Mer, les meules et les peupliers de l'Epte, la cathédrale de Rouen, les ponts de Londres, les palais de Venise. Cette salle n'existe pas, mais l'avenir voudra réparer l'indifférence de ceux qui nous ont précédés, l'impuissance où nous sommes aujourd'hui, et il créera cette salle, ce musée, où la vision de Monet apparaîtra à tous avec sa grandeur et sa profondeur.

Ceux qui croient encore que Claude Monet a prodigué la couleur à tort et à travers, et qu'il ne restera rien de ce qu'ils appellent ses « feux d'artifice », lorsque le temps aura décomposé et détruit les mauvaises couleurs dont se servent tous les peintres d'aujourd'hui, ceux-là se trompent sur la substance et la signification de cette œuvre incomparable. Claude Monet n'est pas surtout un peintre de la couleur, ce qui ne signifierait pas grand'chose. Il emploie tout naturellement des couleurs, pour prendre les aspects colorés des choses. Mais il est de ceux pour lesquels, au contraire, il n'y a pas de couleurs. Il est, par-dessus tout, avant tout, un peintre de la forme déterminée par la lumière. Toute son œuvre crie cette vérité.

Personne, plus que lui, n'a été préoccupé de la mise en place des aspects de la nature sur la toile, et personne n'a réalisé cette mise en place avec plus d'ampleur, plus d'espace, plus d'harmonie, personne n'a vu et établi plus de plans lumineux entre les objets les plus proches et les horizons les plus lointains. Avec lui, qu'il s'agisse d'une falaise penchée sur la mer, des meules de blés espacées sur le champ paisible, des peupliers dessinant un

lacis de feuillage sur le ciel d'été, des ponts de Londres perdus dans les brumes des eaux, les fumées des trains et des steamboats, des palais vénitiens couverts de mousse et d'or au bord de l'eau qui passe emportant leurs reflets, c'est toujours un fragment de la Terre roulant à travers l'infini qui nous apparaît. On n'exprime pas cette poésie profonde, ce rêve illimité, sans les avoir en soi, et chaque œuvre de Monet, qui nous surprend comme une apparition grandiose du monde, devient une image expressive de la sensibilité de l'artiste, de son amour pour la beauté des choses.

Je me souviens qu'il y avait chez Stéphane Mallarmé une toile de Claude Monet, un paysage comme entrevu, et pourtant d'une précision délicieuse, un méandre de rivière, une arabesque d'eau à travers la campagne que Mallarmé comparait au sourire de la Joconde. Or, les couleurs disparaîtraient en partie ou entièrement de cette toile, que cette expression de charme magique et de grâce ambiguë subsisterait, parce que la forme est écrite avec une rigueur mathématique, parce que cette forme est déterminée par la lumière et l'ombre, et que les couleurs n'ont rien à voir dans cette construction essentielle, qui manque à tant d'œuvres picturales, et qui est, au contraire, toujours présente chez Monet. Si l'on répond que tout peut disparaître, c'est entendu ; mais les monuments les plus solides ont disparu, et la terre elle-même, sous sa forme actuelle, disparaîtra aussi. Ce n'est pas la question, et nous n'en sommes qu'à la durée probable et possible des œuvres humaines. Il est donc permis de croire et de dire que, la couleur amoindrie, presque disparue des œuvres de Monet, il resterait de ces œuvres ce qui reste de somptueuses tapisseries, autrefois claires et éclatantes (on n'a, pour s'en assurer, qu'à regarder leur envers) et qui ont gardé intacte leur beauté de composition et de forme, leur distribution de lumière et d'ombre.

§

M. Bailby, toujours ingénieux, a posé aux écrivains cette question : « Si l'Académie française s'ouvrait aux femmes et s'il y en avait trois à y faire entrer, lesquelles choisiriez-vous? » Il a reçu un grand nombre de réponses, parmi lesquelles il en est de curieuses, en ce qu'elles détonnent parmi le féminisme universel, et banal comme une opinion courante, des littérateurs d'aujourd'hui. Je n'ai pas la série complète de **l'Intransigeant** sous les yeux, cela a tenu beaucoup de numéros, mais les plus originales me semblent celles de MM. Ch.-H. Hirsch et Fagus. Presque toutes les autres se ressemblent dans — mettons dans leur galanterie. Quand il s'agit des femmes, les plus spirituels perdent tout leur esprit. M. Tailhade sort un peu du sujet; M. Fagus est un peu sérieux pour une chose si parisienne. Ecoutons M. Ch.-Henry Hirsch :

Nos périssables immortels doivent céder leurs fauteuils, dans un avenir proche, à d'impérissables immortelles. Ils le feront galamment, car c'est une évolution fatale. Quant à désigner à leur choix trois Françaises dignes, par leur bonne conduite dans la vie et la littérature, d'inaugurer le nouvel et définitif recrutement de l'Académie française, permettez que je m'en abs-

tienne. Elles sont plus de trois mille qui m'éblouissent par les millions de facettes qu'a leur génie et, si j'y perds toute clairvoyance, qu'à Dieu ne plaise que j'y perde aussi le sentiment d'orgueil auquel je dois le plaisir d'écrire des livres où l'on rencontrera les dernières femmes vivantes qui n'ont pas encore décoré d'une plume d'oie leur chapeau. Que toutes les femmes de lettres entrent à l'Académie française, toutes, d'un seul coup, et qu'elles n'en sortent jamais ! — voilà, mon cher Directeur, le souhait que m'inspire le désintéressement le plus ingénu.

Il me semble que j'aurais répondu quelque chose comme cela.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Ambigu : *le Train de huit heures quarante-sept*, épisode de la vie militaire en 3 actes et 7 tableaux, de M. Léo Marchès, d'après le roman de M. Georges Courteline (18 novembre). — Théatre de l'Œuvre : *le Mauvais Grain*, tragédie rustique en 1 acte, de M. Maurice de Faramond ; *l'Amour de Késa*, drame légendaire japonais en 2 tableaux, de M. Robert d'Humières, musique de scène de M. Léon Moreau ; *le Poupard*, comédie en 1 acte, en vers, de MM. Jehan et Henry Bouvelet (19 novembre). — Vaudeville : *Montmartre*, comédie en 4 actes, de M. Pierre Frondaie (24 novembre). — Théatre des Arts : *Carnaval des Enfants*, pièce en 3 actes de M. Saint-Georges de Bouhélier ; *le Sicilien, ou l'Amour-Peintre*, comédie-ballet en 1 acte, de Molière (25 novembre). — Nouveautés : *le Zèbre*, pièce en 3 actes, de MM. Armont et Nancey (3 décembre). — Memento.

Par un destin curieux, les écrivains humoristes apparaissent en fin de compte les plus désabusés, les plus amers, les plus tristes. Longtemps Jules Renard a été regardé comme un auteur gai, et son chef-d'œuvre reste *Poil-de-Carotte !* M. Tristan Bernard révèle ce qu'il est intimement, et nous apprend comment il le faut toujours comprendre, dans *le Roman d'un Mois d'Eté*, dans *les Mémoires d'un jeune homme rangé*, dont se répercute le désenchantement mélancolique jusqu'en *Triplepatte*, jusqu'en *le Seul Bandit du Village*. Peut-on trouver, en dépit de ses ridicules, *Boubouroche* au fond si comique, quand il est si humain, si trivialement vrai, si émouvant par sa simplicité naïve, par sa rondeur confiante et sans cesse bafouée ? M. Courteline s'est complu toujours à placer bien en relief, mais sans surcharge, le côté pittoresque, le côté farce des caractères, des gens et des situations ; oui, quand on nous offre des situations particulières ou anormales, où l'homme a les gestes contraints par la rigidité du cadre où on l'a enfermé, il est aisé de faire rire à ses dépens, mais quiconque veut et réfléchit, pourvu que le tableau présenté soit véridique, est envahi, malgré le rire auquel il s'est laissé prendre tout d'abord, d'une compassion fraternelle, parfois indignée, pour l'innocente victime qui se débat parmi la gêne obstinée des discordances sociales et humaines. Telle est la portée d'une œuvre, comme celle de Molière, par exemple, ou de Daumier, telle est la portée de l'œuvre de M. Courteline.

Il est à l'honneur de M. Léo Marchès de n'avoir en rien travesti

ni atténué, sinon à peine, la portée de cette œuvre si nette, si clairvoyante, si généreuse en transportant sur la scène de l'Ambigu le célèbre roman de M. Georges Courteline : **le Train de huit-heures quarante-sept**. Il en a, en même temps que la signification, admirablement respecté la structure, le mouvement, le dialogue, n'ajoutant de ci de là que quelques répliques puisées, le plus souvent, dans d'autres ouvrages du même auteur, et ne cédant que peu, sinon vers la fin du troisième tableau, à la tentation d'y introduire des plaisanteries inutiles et de son propre fond ; la faute est vénielle, on peut n'en pas tenir compte.

Les tableaux se succèdent, réalisés avec le soin le plus louable : la chambrée, l'averse, « chez ces dames » sont mis en scène avec un sens prcis et amusant du réalisme pittoresque ; les rôles de La Guillaumette surtout (M. Lorrain), d'Hurluret (M. Chelles), de Flick (M. Etiévant), de M. Frédéric (M. Blanchard), de M. Fleurance (M. Harment) ainsi que les rôles des pensionnaires de la maison close (Mmes Blémont, Clasis et les autres) sont tenus de façon à incarner, à la complète satisfaction des admirateurs de M. Courteline, les personnages inoubliables que sa verve a inventés.

§

Le premier spectacle donné, cette saison, par le théâtre de l'Œuvre, ne ramène qu'en souvenir aux temps héroïques d'un enthousiasme désintéressé. En 1893, rappelle le programme, « l'*Œuvre* était fondée avec la création de *Pelléas et Mélisande*, de Maurice Maeterlinck » ; ce furent ensuite *Rosmersholm*, *l'Ennemi du Peuple*, tout le théâtre d'Ibsen et plusieurs dramaturges scandinaves ; les ouvrages discutés alors, aujourd'hui triomphants, d'Henry Bataille, de Maurice Beaubourg, d'André Gide, d'Alfred Jarry, de Rachilde, de Saint-Georges de Bouhélier, d'Albert Samain, de Tristan Bernard, de Verhaeren, de Van Lerberghe, de tant d'autres encore,— sans compter les curieuses reconstitutions antiques, hindoues, chinoises, grecques, les traductions de Shakespeare, de Ford, de Byron, de Hugo von Hofmannsthal, etc...

L'*Œuvre* s'enorgueillit, à bon droit, d'un passé glorieux, et certes M. Lugné-Poé, son directeur, aura contribué pour une large et noble part aux tentatives les plus intéressantes qu'on ait faites pour rénover et revivifier le théâtre de nos jours. Qu'importe qu'il se soit trompé parfois, et qu'il ait pris pour des œuvres d'un art subtil ce qui n'était qu'un fatras de maladresses ou de pires habiletés ? Ses erreurs sont rares et ses audaces furent fécondes.

Aussi n'est-il pas possible de supposer plus longtemps qu'en donnant, cette fois, une comédie en vers trop faciles et trop plats, un peu à la manière fâcheuse de Casimir Delavigne (n'est-il point

mort ?... « Il est des morts qu'il faut qu'on tue ! »), en dépit d'une intention ironique, son seul but n'ait pas été d'offrir à M. de Max le moyen de se montrer dans un rôle familier et comique : il est excellent, en effet, dans **le Poupard**, comme il est excellent, de verve, de vérité expressive et décorative, de fantaisie aisée et multiple, dans le gracieux drame légendaire japonais mis à la scène française par M. Robert d'Humières : **l'Amour de Késa**. Mme Suzanne Desprès, M. Lugné-Poé le secondent à merveille.

Peut-être si M. de Faramond eût bénéficié d'une interprétation aussi parfaite, sa tragédie rustique, **le Mauvais Grain**, aurait été mieux comprise et aurait produit une impression plus profonde. Les acteurs ont pris un tel soin d'en ralentir le mouvement, d'en détailler l'expression verbale que le conflit y a paru un peu froid, un peu artificiel, pour ainsi dire purement littéraire, alors que, bien au contraire, il en devait naître une angoisse très réelle, de l'épouvante presque et de l'horreur.

§

Quel dessein l'auteur de **Montmartre**, que joue le Vaudeville, quel dessein M. Pierre Frondaie s'est-il proposé ? Peut-être a-t-il voulu nous faire comprendre la tristesse et goûter l'amertume qu'on retire des milieux de fête facile quand on y a apporté l'erreur de quelque sentiment sincère et chaleureux ; ou a-t-il prétendu nous faire pénétrer l'âme d'une petite fille que Montmartre a formée, que Montmartre possède et reprend ? Par malheur, le milieu où surgit le drame et où, lamentable, il s'en va aboutir est fixé avec une molle incertitude, le caractère de l'amant est trop naïf, trop gauche, trop maladroit pour que la compassion lui soit attirée, le caractère de la petite montmartroise outré et faussé au point qu'il faut tout le talent excentrique et souple de Mlle Polaire pour qu'on le tolère et pour qu'on s'en émeuve. Le Moulin-Rouge n'est, au surplus, que tout juste à Montmartre ; c'est là que les mondains en quête d'émotions fortes vont les chercher ; ils ne connaissent de la Butte, de ses habitants et de leurs mœurs que les idées préconçues qu'on leur en a inculquées et qu'ils conservent avec un soin jaloux. Mais tout ce qui y fleurit de spontané, de frais, de riant, d'indomptable dans le vice comme dans le courage, comment en auraient-ils le soupçon ? Où ils passent, tout se corrompt et c'est encore, en prenant comme centre à son action le Moulin-Rouge où se mêlent les races, ce que M. Frondaie aurait pu tenter de nous montrer. Il s'est contenté de rester superficiel, conventionnel et banal.

§

La nouvelle œuvre dramatique de M. Saint-Georges de Bouhélier, **le Carnaval des Enfants**, est, par endroits, très forte et profon-

dément pathétique. Sans doute l'émotion naît-elle avec une aisance trop certaine d'un spectacle où l'on assiste, durant deux actes, à l'agonie d'une mère jeune, belle, bonne et pauvre dont la disparition va livrer les deux filles à la misère et aux hasards de l'existence. Auprès d'elle un frère vieilli, dévoué, mais plus pauvre qu'elle, protège et conforte les petites; il ne peut empêcher que deux mégères hideuses, les sœurs de la moribonde, ne jettent l'angoisse et la torture dans le cœur de tous quand elles lui reprochent un passé qu'elles considèrent comme coupable, éloignent ainsi le fiancé de la fille aînée et ne troublent l'ingénue, si fière, un instant, dans sa double affection. Le drame se déroule cependant que de toutes parts s'affolent en danses et en chansons les masques du Mardi-Gras. M. de Bouhélier se complaît en de pareils contrastes auxquels il voudrait nous faire attacher une valeur symbolique. Ainsi fait-il soudain dans la chambre de la morte, évoluer silencieusement une farandole de déguisés dont l'apparition falote est plus lugubre que l'appesantissement définitif de l'universelle destinée. L'usage d'un procédé de cette nature étonne et choque presque dans le déroulement d'une action constamment réaliste, sobre et précise. Bien préférable le passage discret des deux harpies hargneuses au moment où l'oncle, pour endormir les craintes de sa toute petite nièce, invente pour elle un conte où une jeune princesse jolie, jolie, est la victime innocente de deux odieuses magiciennes. Malgré des défaillances dans le détail, malgré surtout le manque de cohésion, de direction franche dans le 1er acte, la pièce de M. de Bouhélier atteste une ambition d'une noblesse rare et se recommande par une hardiesse d'exécution probe et neuve. Plus nettement écrite que les précédentes pièces du même auteur, elle atteint plus directement à l'émotion cherchée; elle réalise enfin presque complètement ce qui apparaissait jusqu'alors plus informe, plus inconsistant : une sorte de tragédie bourgeoise et intime où la mort s'abat, décime, divise et anéantit, cependant que la vie, tout autour, s'étourdit indifférente, presque hostile, et se déchaîne au hasard.

Selon la volonté du nouveau directeur du théâtre des Arts, M. Rouché, le décor, exact, encadre l'action sans la restreindre et sans l'accabler; il est conçu, ainsi que les costumes de telle sorte qu'il contribue à son rang dans l'effet d'ensemble; il soutient le drame, il ne lui est plus étranger ni indifférent. Comme il a été exécuté sur les dessins de M. Maxime Dethomas il est d'un goût parfait et très sobre. Les acteurs, MM. Durec, Dullin, Mars, Mmes Sergine, Guyon, Barbieri, Berry et la petite Gondré composent un ensemble excellent.

La reprise du **Sicilien ou l'Amour Peintre**, cet élégant et délicieux caprice de Molière, permet mieux encore à l'artiste, M. Dresa, qui s'était chargé de la mettre à la scène, une fantaisie charmante dans la décoration et dans le costume. S'inspirant, certes, de

l'exemple des ballets russes, il s'est acquitté de sa tâche pour le ravissement de la vue et de l'esprit. Ah ! quel rêve de poésie il a su composer en notre faveur, et comme le tout s'allie divinement à la grâce exquise de la musique de Lulli !

Puisse le théâtre des Arts nous offrir maint spectacle analogue ; tous ceux qui sont épris de beauté lui en auront une sincère gratitude.

§

Que peut-on, aux Nouveautés, demander à des auteurs, sinon de présenter une pièce gaie, mouvementée, amusante ? **Le Zèbre**, de MM. Armont et Nancey, dont les noms, l'an dernier, se révélèrent par les inventions ingénieuses de leur *Théodore et Cie*, possède, outre ces essentielles qualités, le bonheur d'être parfaitement interprété par MM. Germain, Coquet, Gorby, Landrin, par MMmes L. Bignon, Coquet-Marly et Fonteney. Le deuxième acte surtout est d'une étourdissante fantaisie.

Memento. — Théâtre Michel : *A l'Impossible*, comédie en 1 acte, de M. J.-J. Frappa ; *le Feu du Voisin*, comédie en 2 actes, de M. Francis de Croisset ; *la Dame du Second*, fantaisie d'actualité en 1 acte, de M. Miguel Zamacoïs (8 novembre). — Grand Guignol : *Saturnin*, pièce de M. Edouard Thurus ; *Un peu d'idéal*, pièce de M. Urbain Gohier ; *Sabotage*, pièce de MM. Charles Hellem, William Valcros et Pol d'Estoc ; *Condoléances*, pièce de M. Paul Arosa ; *Figures de Cire*, drame en 2 actes, de MM. André de Lorde et Georges Montignac ; *le Pharmacien*, pièce de M. Max Maurey (26 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Opéra-comique : *Macbeth*, drame lyrique en 7 tableaux d'après Shakespeare, poème de M. Edmond Fleg, musique de M. Ernest Bloch. — Les Grands Concerts. — *Salomé* chez les Anglo-Saxons.

On sait que M. Albert Carré est en ce moment pris à partie par la Société des Compositeurs français, lui reprochant son goût pour la musique italienne et vériste. Sa réponse ne manque pas d'humour. On lui réclamait de l'art indigène : il affiche aussitôt l'œuvre d'un musicien suisse. Et quelle œuvre ! Il paraît que M. Bloch employa six années de sa vie à l'écrire. On n'en est qu'à moitié surpris, eu égard à ses dimensions. Je m'empresse de déclarer que nul effort ne fit plus honneur à celui qui l'entreprit. On sent ici d'un bout à l'autre la conviction la plus sincère. Rien que le choix du sujet eût prévenu à priori en faveur de l'auteur. Là, point de duo d'amour, de prétexte à chichis sentimentaux et romanceux. Sujet redoutable entre tous ; aventure légendo-anecdotique, et qui devient profondément humaine sous la griffe du grand Will. On ne peut pas dire que le

librettiste s'en soit trop mal tiré. Il a raté pourtant quelques effets aisément favorables au musicien. L'apparition des sorcières, au prologue, aurait été plus fantastique et saisissante sous la tempête déchaînée que dans un nébuleux crépuscule de plaine. L'arrivée des envoyés de Duncan eût pu procurer l'occasion d'un déploiement d'armée plus avantageux scéniquement que le colloque de cinq personnes, et c'est là que se fût mieux placée la proclamation de l'héritier Donalbain, acclamé par les thanes et les guerriers fidèles. La lecture de la lettre par lady Macbeth, le fébrile interrogatoire du messager annonçant le Roi sont fâcheusement escamotés au tableau suivant, et la gradation d'horreur fait défaut jusqu'à la terrifiante invocation aux esprits infernaux et à la nuit propice. La psychologie complexe de Macbeth, intrépide et loyal, rêveur, sensible et bon, mais ambitieux et faible, que l'original fouille d'un scalpel si aigu, est ici à peine esquissée. La scène inouïe, unique dans l'art tragique, où lady Macbeth lave « ses petites mains » devant la servante et le docteur épouvantés, est travestie en hallucination grandiloquente. Enfin, au dénouement, quoique ce ne fût pas très commode à arranger pour nos théâtres, il semble que le combat suprême et la mort de Macbeth eussent pu fournir au musicien un ensemble plus agité, quelque chose d'analogue à ce que M. Vincent d'Indy nous montra dans *Fervaal*. Par contre, l'assassinat de la femme et des enfants de Macduff, si admirable dans le drame, fait ici l'effet d'un hors-d'œuvre assaisonné d'un final d'opéra. Cependant la matière était si forte, si généreuse, qu'il restait amplement de quoi pour un chef-d'œuvre. Si M. Bloch n'y a point réussi, ce ne fut évidemment pas de sa faute. On éprouve qu'il y mit toutes ses facultés et tout son cœur. Et ces facultés ne sont rien moins que méprisables. M. Bloch est un excellent musicien qui, non seulement possède tous les secrets de son art, mais s'évertue visiblement de les dominer, de les asservir à sa personnalité propre, laquelle trahit ostensiblement les plus hardies, les plus licencieuses tendances. Malheureusement, on ne peut constater chez lui que ces louables intentions. Cette personnalité n'existe pas. On se convainc que M. Bloch connaît aussi bien Debussy que Wagner et Richard Strauss, mais, quelque désir qu'on en ait quand on écoute son **Macbeth**, on n'y découvre pas un instant M. Bloch. On a constamment l'impression de l'entendu, de l'emprunté à autrui, certes le plus inconsciemment du monde, et, en dépit de quelque brutalité manifeste, emprunté avec autant de timidité que de lourdeur. N'ignorant pas les plus récentes conquêtes, l'harmonie de *Macbeth* ne nous apporte aucune révélation. Son orchestration, souvent rêche, pourrait constituer un lexique de tous les procédés modernes, mais usagés. L'inspiration y est le plus fréquemment quelconque, ou évoque irrésistiblement quelque glorieux

souvenir. Rien de neuf, de personnel, dans cette longue partition qui n'émeut pas beaucoup plus qu'elle n'intéresse musicalement. Et il est remarquable que les endroits les plus poignants, tels que le dialogue angoissé de Macbeth et de sa complice après le meurtre de Duncan, sont précisément ceux où il y a le moins de musique. Dès que la musique intervient, elle apparaît le plus généralement comme en quelque sorte un boulet dont le drame traîne péniblement le poids mort. Une déclamation fausse, factice ou embarrassée, parsemée des velléités de banals ariosos, empâte ou fige les discours, et, partant, l'action dont, jusque dans le meilleur cas, M. Bloch ne sait réaliser jamais qu'une illustration extérieure, toute superficielle. En s'attaquant pour ses débuts à un tel sujet, il semble que le musicien ait trop présumé de ses forces. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. L'audace convient à la jeunesse, et on saluerait volontiers de semblables témérités chez nous. Toutefois, il est permis de douter que l'œuvre des trente ans de M. Bloch nous promette un grand musicien pour l'avenir. Bien des créateurs de génie n'étaient pas, à son âge, aussi savants que lui — (M. Bloch est bien plus calé que Wagner écrivant *le Vaisseau Fantôme* et même son *Tannhäuser*), — mais ils avaient, dès leurs premiers essais, une inspiration personnelle, incisive, encore que parfois fruste, et grâce à quoi « le moins musicien des musiciens », Berlioz, est immortel. Tout ce qui sortait d'eux portait d'emblée leur marque indélébile. On chercherait en vain celle de M. Bloch en ce *Macbeth*, dont quelqu'un opinait plaisamment, quoique sans sévérité excessive, que l'interlude eût pu s'intituler pertinemment : *Beaucoup de bruit pour rien*. Ce n'est pas sans quelque tristesse qu'on se trouve acculé à un jugement aussi dur en présence d'une œuvre aussi sincère, décelant des aspirations à la puissance et en donnant çà et là l'éphémère illusion. En somme, en accueillant ce jeune citoyen de Genève, M. Carré a monté un ouvrage des plus honorables pour l'Helvétie mais qui ne peut que nous indifférer musicalement. Il en a fait du moins un des plus beaux spectacles qu'il ait jamais organisés et la ruée de la foule au seuil de Duncan trépassé comptera dans les plus extraordinaires effets de mise en scène. L'interprétation souffrit des imperfections multiples de *Macbeth*. Mme Bréval elle-même parut gênée par l'insignifiance artificielle du rôle où le librettiste réduisit la tragédienne, et les auteurs doivent joliment regretter de n'avoir pu remplacer par Jean Périer, qui eût été superbe, M. Albers insuffisant à tous égards.

§

Les Grands Concerts ont repris sans éclat leurs séances, mais non sans Symphonies de Beethoven, dont l'unanime rabâchage a recommencé aussitôt. Parmi les rares nouveautés, des fragments d'Éros

vainqueur étaient pour attirer l'attention. On sait que, refusée à l'Opéra-Comique, l'œuvre avait dû émigrer à Bruxelles, jadis refuge des Français méconnus, et le nom seul du délicat musicien qu'est Pierre de Bréville semblait la meilleure des promesses. J'avoue avoir rarement éprouvé déception plus inattendue. On ne saurait juger un aussi important ouvrage sur de courts extraits malheureusement choisis sans doute. D'après les vers un peu gélatineux qu'en imprimait le programme, le poème de Jean Lorrain ne se divulguait guère d'acabit à exceptionnellement enflammer la verve collaboratrice. La musique, en s'y adaptant, ne parvient pas à éviter une impression de vacuité languide, de fadeur et de mièvrerie, qu'aggrave une déclamation contournée qui surprend chez un tel compositeur. Il faut vraisemblablement déplorer qu'on ne nous ait pas fait entendre quelques pages plus particulièrement symphoniques, qui ne doivent pas manquer dans *Eros vainqueur* et où le musicien déploya sûrement la grâce harmonieuse et robuste à la fois qui est sienne.

Les Russes continuent d'être à la mode. Sous l'intelligente direction de M. André Messager, la *Société des Concerts* exécuta assez brillamment *Thamar* de Balakireff. Si l'œuvre n'est probablement pas familière aux vieux abonnés du Conservatoire, elle ne le paraît pas beaucoup plus à ceux qui sont chargés de la lui présenter, car, sans qu'aucun songeât à protester, une des plus transparentes transformations du thème principal était imperturbablement qualifiée « passage épisodique » dans l'analyse thématique signée de M. Maurice Emmanuel, qui professe en l'établissement l'histoire de l'art sonore. Décidément, hormis l'incomparable *Boris*, la musique russe ne gagne pas à être trop connue. L'étoffe en est d'une inconsistance étrangement décevante. La génialité perce encore dans la savoureuse ingénuité d'un Borodine et la maîtrise du Rimsky-Korsakoff d'*Antar*. Avec Balakireff, ce n'est plus que de la virtuosité qu'on discerne ; virtuosité souvent éblouissante, mais superficielle, dont on est charmé tout d'abord, mais lassé bientôt pour en avoir vite fait le tour. Balakireff, qui mourut impénitent détracteur de notre debussysme, fut un créateur peu fécond. Aussi bien dans son *Islameh* que dans *Thamar*, également célèbres, et qui sont le plus clair de ce qu'il a laissé de meilleur, il s'accuse avant tout un épigone de Liszt, voire jusqu'à friser la réminiscence. Et de cette influence, acceptée ou subie dans l'écriture et l'harmonie où il n'atteignit jamais son modèle, il semble avoir inconsciemment écarté la logique eurythmie et la cohésion novatrice des *Poèmes symphoniques* pour presque exclusivement s'en tenir au brio pittoresque des *Rapsodies*. *Thamar* est assurément une composition étincelante, mais, à l'épreuve et malgré l'ambition de son argument poétique, tout au

plus amusante un instant en son morcellement bariolé, pailleté d'un irrémédiable clinquant.

§

On lisait dans *le Temps* du 1er décembre :

— La première représentation de *Salomé*, de Strauss, à Covent Garden de Londres, est fixée au 6 décembre. Le rôle principal sera chanté par Mme Aino Ackté. Les négociations entre le lord Chamberlain, membre supérieur de la censure, et M. Beecham faillirent échouer au dernier moment, car des modifications profondes du texte étaient exigées. Finalement M. Beecham s'est décidé à se conformer aux exigences de la censure. Tous les noms bibliques sont remplacés par d'autres ; les allusions au Christ et aux Juifs sont modifiées; au lieu de la tête de saint Jean-Baptiste, c'est l'épée ensanglantée du bourreau de Salomé que l'on apportera. On peut se demander ce qui reste de l'ouvrage d'Oscar Wilde et de M. Strauss.

Le lendemain, le même journal nous apprenait ceci :

— La police de Chicago a interrompu la série des représentations de la *Salomé* de Strauss par Mme Mary Garden, sous prétexte que la scène où Salomé danse devant la tête de saint Jean-Baptiste est immorale. Mme Mary Garden et ses camarades protestent contre cette interdiction ridicule. Interviewée, Mme Mary Garden dit : Le chef de la police est odieusement injuste, quand il dit que je me roule « comme une femme ivre ». Ce fonctionnaire est poli comme un pavé ! — Les acteurs observent de leur côté que la police de Chicago ferait mieux de nettoyer les rues sales de Chicago que de s'occuper d'opéra et qu'il n'y a que « ces puritains pour voir des saletés là où tout le monde admire un chef-d'œuvre ».

N'est-ce pas d'outre-Manche que nous arrive justement un singulier projet de loi contre les publications « immorales », fruit d'une sorte de coalition internationale de gouvernements tous évidemment « moraux » ? Les deux exemples ci-dessus démontrent ce que peut risquer une œuvre d'art soumise à l'arbitraire de « gens qui voient des saletés partout » sans compter des sacrilèges. Et il n'y en a pas qu'à Londres et en Amérique. Baudelaire et Flaubert l'ont expérimenté jadis. Sera-ce demain le tour de Gourmont, Mirbeau et Régnier ? Qui sait ? Nous n'en sommes pas encore au point de nos voisins insulaires ou transatlantiques, mais ce n'est que le premier pas qui coûte. Triste temps que celui où le radieux Olympe des Hellènes passerait par fournées en correctionnelle ! Les plus goulus mangeurs de prêtre finiront par crier qu'on nous rende les Papes de la Renaissance.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions d'André Lhote (galerie Druet), Maxime Maufra (galerie Durand-Ruel), Chamaillard (galerie Bernheim jeune), des Elèves de Gustave Moreau (galerie Hessèle). — *Meissonier*, par Léonce Bénédite (Henri Laurens). — *Pour l'Art contre les vandales*, par Georges Grosjean (Jouve). — *Pour la défense du paysage français*, par Maurice Griveau (id.). — *Le Livre d'Or des Peintres exposants.*

C'est ici même que, pour la première fois, le nom du jeune peintre **André Lhote** a été signalé au public, il y a trois ans. Je disais dès lors qu'on pouvait fonder de grandes espérances sur cette intelligence très vive, sur cette sensibilité très ardente, sur ce talent qui, dès le premier pas, s'orientait aux vraies fins de l'art. L'exposition récente d'un premier et considérable ensemble d'œuvres tient les promesses que j'osais faire alors. Non point que la période des recherches soit close — déjà? il n'a que vingt-cinq ans... — pour André Lhote. Non point, même, qu'il ne soit facile de signaler dans ses efforts des hésitations, des contradictions fâcheuses. Mais il est impossible de méconnaître en lui une personnification étrangement expressive des tendances actuelles de l'art, avec toutes les inquiétudes qu'elles comportent, et aussi les heureuses certitudes dont il s'est enrichi. Lhote a étudié passionnément les œuvres des maîtres, vrais ou faux, que les jeunes artistes acclament, ou discutent, ou nient, en toute intransigeance. Il ne s'est laissé émouvoir que par les vrais maîtres. Il a donc bien fait de ne pas se défendre contre leur influence ; l'originalité d'un esprit, pour se développer, a besoin d'abris et d'appuis. Celle d'André Lhote a grandi entre la pensée de Carrière et la pensée de Gauguin. Du maître qui définissait son œuvre : « Une arabesque reliant les seuls volumes significatifs », à celui de qui j'ai pu formuler, avec son approbation, la doctrine par ces mots : « La nature est matière, l'esprit est matrice », le chemin n'est pas aussi long que certains l'ont pu croire. Si, ce chemin faisant, Lhote s'est arrêté devant Rubens, par exemple, ou devant Cézanne, il ne s'est guère, dans ces stations, écarté de Carrière, qui sentit son génie s'éveiller devant l'œuvre de Rubens, ou de Gauguin, qui avait voué à Cézanne une admiration profonde. Puisse le jeune artiste, dans une conscience toujours plus lucide de sa propre pensée et par le logique développement de son art, parvenir à joindre — avec toutes les différences qu'apporte nécessairement une âme personnelle nouvelle — l'intensité expressive de Carrière à la splendeur décorative de Gauguin. C'est à quoi il semble appelé, ainsi qu'en témoignent les meilleures de ses compositions : *Jardin d'Amour*, *Suite de Gestes*, *Visages devant le Calvaire*, *Jeux aux Printemps*.

§

M. **Maxime Maufra**, après un long silence, nous apporte une

expression nouvelle, et éloquente, de son talent. On put craindre, il y a quelques années, que ses recherches, un peu directes, immédiates, se confondissent avec celles des impressionnistes. Les amis de la première heure regrettaient de ne pouvoir faire l'accord entre le dessinateur et le peintre, chez Maufra ; le peintre, malgré beaucoup de science et d'adresse, ne retrouvait pas cette netteté, cette verdeur qu'on aimait dans les notations colorées du dessinateur. Et cette période de seconds tâtonnements dura des années. Mais ceux qui, malgré ses erreurs, n'avaient pas douté de l'artiste sont, aujourd'hui, récompensés de leur fidélité. Il lui a été donné de franchir enfin cette sorte d'espace neutre qui le séparaît encore de lui-même, et d'affirmer, avec une précision qui ne permet plus le doute, son bel instinct d'artiste épris du sens décoratif des spectacles de la nature. Il reste tout près de la réalité objective et sait composer harmonieusement, mêler, équilibrer les éléments qu'elle lui offre, sans les brusquer les uns par les autres : docile à leur mouvement, maître de l'expression que sa sensibilité impose à leur fatalité. Un panneau — *Fantaisie sur l'Automne* — signifie l'effort délibéré d'une intervention directe, très heureuse, dans le domaine de la décoration pure.

§

De M. Arsène Alexandre, dans la préface qui nous présente, au catalogue, l'exposition de M. **de Chamaillard** :

«... La délicatesse quasi féminine de ses peintures antérieures le rattachait, et timidement encore, à l'école paysagiste de Gauguin... »

Ce mot me surprend : ce serait par sa « délicatesse *quasi féminine* que le peintre du Bois de Mesquéon » se rapprocherait du maître de Pont-Aven et de Tahiti ? M. Arsène Alexandre, qui sait quelle est pour sa sincérité et ses lumières mon estime, combien je suis heureux que son sentiment et le mien, parfois, se rejoignent, sait bien aussi qu'il ne m'est pas agréable de protester contre son témoignage. Mais on ne peut laisser dire, surtout par un critique autorisé, qu'il y ait rien d'efféminé dans l'art de Gauguin. Si M. Arsène Alexandre ne le dit pas, il le suggère, et cette suggestion procède d'une vue fausse. Il n'est pas d'art plus robuste que celui de Gauguin et ce n'est point par une « délicatesse quasi féminine » qu'on pourrait se rapprocher de lui...

Du reste, je ne vois pas, dans le nouvel ensemble d'œuvres que M. de Chamaillard soumet à notre appréciation, l'expression d'un tempérament vigoureux. Loin de là. Et cet artiste n'est pas davantage un« simple ». Ses peintures, comme ses objets d'art décoratif en bois sculpté et coloré, trahissent plus de calcul et d'adresse que de naïve spontanéité. Sans doute, il connaît à merveille les lignes,

l'atmosphère, le caractère de ces paysages bretons qu'il peint avec tendresse. Mais c'est justement la force qui lui manque. Quant à ce buffet, cette table-bureau, ces panneaux, je n'y trouve aucune originalité réelle dans les formes, et la couleur en est désagréable.

§

L'exposition des **Elèves de Gustave Moreau** marque, dans l'histoire de l'art vivant, une date. Touchante manifestation, et contradictoire, qui témoigne à la fois d'un parti pris de fidélité, admirable, et d'un besoin de liberté, invincible. Il est certain que Moreau fut un esprit et une volonté. Chez tous ceux qui l'ont suivi, et ils sont fort nombreux, ce maître a laissé profonde l'empreinte de sa pensée. Mais ce n'était pas un bon maître. Il a fait à ses élèves plus de mal que de bien. Il s'est trompé, et il les a trompés; en toute bonne foi. Ce qui est très particulier, c'est que ses victimes lui restent, toutes, reconnaissantes. M. Fernand Sabatté, peintre, dans la préface qu'il a mise au catalogue de cette exposition, rappelle à ses camarades la joie qu'ils goûtaient tous à écouter la parole de Moreau. Ces lignes sont émouvantes : « Quel bonheur incomparable ce fut pour nous tous, d'entendre ce maître de la pensée,cet homme prodigieux, doué d'une étonnante sensibilité ! Avec quelle éloquence il parlait de l'âme humaine et de la nécessité de son intervention dans l'interprétation, — nécessité que les incapables et les mauvais peintres considèrent comme une inutilité, une servitude ! Ah ! quelles admirables leçons sur la recherche de la composition du ton, de la « matière », loin des sentiers battus de l'art méthodiquement classique ! Aussi encourageait-il les velléités d'indépendance qu'il rencontrait ; il aimait parmi nous les audacieux, ceux qui tentaient les essais les plus téméraires... » Oui ; mais quelles leçons dangereuses que ces admirables leçons ! Comme on voit nettement, aujourd'hui, qu'elles ont, par réaction, provoqué les folies dont l'art actuel reste compromis ! M. Henri Matisse est un disciple de Gustave Moreau !.. Rien de plus incohérent, du reste, que cette manifestation collective de ses Elèves. Chez presque tous il est facile de noter deux instants qui l'un et l'autre se démentent, celui de l'obéissance et celui de l'affranchissement. On se demande ce que penserait le maître de cet assemblage d'œuvres entre lesquelles on ne peut saisir la moindre communion de pensées, ni même de procédés. Et toutefois, dans ce groupe incohérent, nous rencontrons des talents incontestables : Eugène Martel, Desvallières, Guérin, Rouault, Robb, Piot, Morisset, Mion, Audra, R. de Mathan, Marquet, Lehmann, Jules Flandrin, Camoin, Bussy...

§

Bravement, avec beaucoup d'agrément et d'érudition, M. Léonce

Bénédite nous conte la vie, nous dit l'œuvre, nous explique l'art de Jean-Louis-Ernest **Meissonier**, né en 1815 et mort en 1891. L'entreprise était délicate, difficile. Meissonier, qui, vivant, fut comblé d'honneur et d'argent, est mort tout entier le jour où se fermèrent ses yeux,et rien ne reste de cette renommée retentissante, de cette œuvre énorme, rien — quoi qu'on puisse là-dessus penser dans les académies. Il est le type de ces triomphateurs de la minute, dont Jean Dolent a dit, dans *le Cyclone :* « Ils ont donné l'illusion de la force et de la grâce à des personnes dont le nombre dépasse la qualité. Ils ont travaillé avec persévérance et méthode; ils ont eu la fortune et les honneurs, cinquante années de gloire. C'est bien, c'est assez. Ce bon travail a été convenablement rémunéré. Non pas nés pour vivre dans les temps, qu'il disparaissent. Ne pouvant affronter l'accueil de Rembrandt, Vélasquez, Rubens, Durer, Holbein, des grands Italiens, des beaux Français, de Constable et Turner,ils ne doivent pas entrer au Louvre, où ils iraient rejoindre Paul Delaroche,Hippolyte Flandrin... » Il était inévitable que M. Bénédite exagérât un peu le personnage, qui, du reste, lui est sympathique par ses tendances réalistes M. Bénédite se persuade, en effet, que l'évolution moderne de l'art s'explique par un acheminement unanime des talents vers un réalisme toujours plus précis. Sur ce point, nous ne sommes pas d'accord, mais la doctrine mériterait d'être discutée, et il faudrait commencer par bien définir ces mots,*réalisme* et *réalité.* Je n'en ai point, ici, le loisir. Mais, ces réserves faites, j'ai plaisir à dire que M. Bénédite a pleinement et noblement traité son sujet. Ce livre est un chapitre important de l'histoire de l'art français au siècle dernier.

§

M. Georges Grosjean ajoute son personnel effort à ceux qui, de toutes parts, depuis des ans, sont tentés **Pour l'art, contre les vandales**. Ce livre, œuvre d'un amateur éclairé, abonde en précieux documents.Il nous renseigne sur les véritables déprédations commises, en ce temps, avec ou sans la complicité des pouvoirs publics, à Avignon, à Reims, à Versailles, dans la France tout entière, sans oublier, certes, Paris même où, par exemple, les pavillons de Pierre Lescot et de Jean Goujon, au Louvre, écrit M. Grosjean, se délabrent lamentablement, L'auteur s'exprime avec une franchise et une énergie qui rencontreront sûrement toutes les sympathies. Il accuse nettement les Conseils des Villes et précise leurs responsabilités : « La sottise et la nonchalance suffisent, peut-être, à expliquer la tolérance de la Ville qui permet le badigeonnage multicolore des rez-de-chaussées et les écriteaux, du haut en bas. *Mais à l'égard des autres travaux on soupçonne les raisons d'un jugement plus sévère.* »

§

Pour la défense du paysage Français : le livre de M. Maurice Griveau procède des mêmes sentiments qui ont dicté à M. Grosjean son éloquente protestation. Toutefois, tandis que celui-ci se préoccupe principalement des œuvres d'art et de leur conservation, M. Griveau s'intéresse surtout à la beauté des sites et cherche à la défendre contre les passants, les propriétaires et les conseillers municipaux.

« Nous demandons, écrit-il, qu'on ne saccage plus une longue bande de territoire pour que des touristes enfiévrés aillent admirer, sur commande, un point réservé. *Classer* un site est bien ; mais, en somme, c'est une assez triste ressource, et comme une mesure prise en temps de guerre. »

Le mépris de la nature est une des pires formes de la méconnaissance de la vie. On peut se désoler, mais il ne faut pas s'étonner de la rencontrer, partout, en un temps, comme le nôtre, où, partout, règne la violence.

§

Le Livre d'or des Peintres exposants est une sorte de répertoire de l'art vivant dont il faudrait louer le fondateur, M. Hoffman, si le choix des artistes sur lesquels il nous renseigne ne trahissait pas un parti-pris arbitraire et tout à fait injustifiable.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Margarete Bœhmer : *Wagmus* ; Berlin, F. Fontane u. Co, M. 6. — Georg Hermann : *Kubincke* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 4. — Alexander von Gleichen-Russwurm : *Das galante Europa. Geselligkeit der grossen Welt* (1600-1789) ; Stuttgart, Julius Hoffmann, M. 8 fr. 50. — Memento.

Wagmus. — Sous les initiales énigmatiques W. A. G. M. U. S. se cache la raison sociale « Waarenhaus Actien-Gesellschaft Müllermeister und Sohn ». Comment est née cette formidable entreprise commerciale dont le palais se dresse au centre de Berlin, comment « Wagmus » est devenu le vocable le plus populaire de la capitale allemande, c'est ce que Mme Marguerite Bœhmer nous raconte dans son nouveau roman. L'auteur du *Journal d'une fille perdue*, dont la vogue fut si extraordinaire voici deux ans, fait ici preuve d'un optimisme social dont ceux-là s'étonneront qui s'affligèrent de sa morale de désespérance. Le goût de la vie moderne, le talent, l'honnêteté et la réussite sont célébrés dans *Wagmus* avec enthousiasme.

Josua Manasse, qui ne débuta pas tout à fait comme M. Chauchard, était cependant un petit juif doué du génie des affaires. Son père Israel faisait commerce de draps dans une obscure boutique, quand

Josué, revenant d'un voyage à Paris, où il avait étudié l'essor des grands magasins, eut l'idée de se lancer en grand dans le négoce de la camelote. Les parapluies à un mark la pièce furent sa première grande affaire. La confection à bon marché, faite de draps fabriqués avec des chiffons, lui réussit aussi bien que la dégustation gratuite de café. Quand Josué épousa la fille unique du fabricant de pianos Müllermeister, il demanda à prendre le nom de sa femme, et, peu à peu, la tare israélite s'effaça de la maison, de sorte que bientôt la firme « Josua Müllermeister » fut une des plus connues et des mieux achalandées de Berlin.

Mais le gros commerçant Müllermeister, dont, en peu d'années, les rayons remplissaient déjà plusieurs immeubles, avait pour voisin et ami d'enfance un maître cordonnier, attaché à ces traditions d'honnêteté qui, déjà du temps de son père, étaient la gloire de sa maison. Tobias Ribbeck et Josua Manasse jouaient ensemble comme gamins dans l'échope du vieux Ribbeck, si habile à confectionner une belle et solide paire de bottes. Voici cependant que les affaires des Ribbeck se mettent à péricliter, car, à côté, le *Waarenhaus* de Müllermeister met en vente des chaussures de fabrique, à des prix dérisoires. A quoi sert la lutte, quand partout le goût du bon marché et du luxe de pacotille s'introduit peu à peu ! Mais Ribbeck tient bon; le rez-de-chaussée, où son père avait déjà travaillé, où lui-même exerce son métier depuis quarante ans, il va falloir l'abandonner, car Müllermeister vient d'acheter l'immeuble, après tant d'autres. En vain, le gros commerçant offre-t-il, à l'ancien compagnon de ses jeux d'entrer chez lui pour diriger le rayon de la chaussure. Ribbeck veut avant tout conserver son indépendance. Il luttera jusqu'au bout.

La rivalité entre les artisans du bon vieux temps et le commerce moderne remplit la première partie du livre de Mme Bœhmer. Dans la seconde partie, la grande entreprise commerciale triomphe, et à mesure que ses succès s'accentuent, elle améliore ses procédés. La camelote est remplacée par l'article solide et cher. La devise *billig und schlecht* ne peut plus s'appliquer aux articles de l'industrie allemande. Et Müllermeister, plusieurs fois millionnaire, est plein d'une noble générosité. Les artisans ruinés par lui il leur procurera le travail et l'aisance, et, dans son personnel, toutes les méthodes nouvelles de prévoyance sociale et de participation aux bénéfices vont être appliquées.

Avec le concours des grandes banques, Müllermeister fonde pour l'un de ses fils, en pleine Friedrichstrasse, au cœur de Berlin, un formidable magasin de Nouveautés. C'est l'énigmatique « Wagmus » dont parle toute la ville et où toute la ville va affluer. Il y a là un entassement magique de tout ce que le luxe morderne peut imaginer de plus somptueux.

Autour du *Waarenhaus* gravitent une foule de personnages, dont l'auteur nous détaille, avec beaucoup d'agrément, les aventures les plus diverses. Successivement elle met au premier plan telle intrigue amoureuse, ou tel autre épisode sentimental, dont les péripéties effacent parfois, durant 50 pages, le développement de l'édifice central. Nous entrons dans le ménage Ribbeck, qui élève la petite Karen Nickelsen, fille d'un peintre scandinave et d'un petit modèle, qui mourut en lui donnant le jour. Nous assistons, dès le début du livre, aux premiers soins que prodigue à l'enfant nouveau-né Mlle Mietze Meier, ancienne divette de café-concert, qui montera ensuite une maison de confection pour entrer enfin comme première chez Müllermeister. La décadence du ménage Schiller, petit passementier dont les deux enfants tournent mal : le fils, vendeur chez Mullermeister, qui flirte avec une jeune fille du monde et finit par voler pour satisfaire les caprices de celle-ci ; la fille, turbulente et légère, que les messieurs « préparent » à la carrière théâtrale — ; la décadence de la famille Matrei, dont Agnès Matrei, figure centrale du livre, occupe un moment toute l'attention du lecteur, voilà autant de « sujets » qui à eux seuls suffiraient à remplir tout un roman.

Avec une singulière maîtrise, Mme Bœhmer a su graduer les événements qui aboutissent au triomphe final du *Wagmus*. En nous montrant Josua Müllermeister, elle a peint un des types les plus caractéristiques de l'Allemagne moderne. Dans le second fils de celui-ci, Frédéric, rêveur idéaliste et sentimental qui sait profiter des réalisations paternelles pour les approfondir, elle s'est appliquée à incarner l'idéal de la jeune génération qui, ayant derrière elle la lutte brutale pour « devenir » que ceux d'après 1870 ont menée si âprement, s'applique à renouer avec l'idéal d'une Allemagne d'autrefois. L'amour entre Agnès Matrei et Fréderic, les singulières fiançailles d'une petite vendeuse avec le fils du patron, voilà un trait de mœurs que nous ne devons pas négliger. Mais on devine, avant de clore le roman, que Frédéric, ayant compris le néant de son amour d'adolescent, devra en venir à aimer la petite Karen Nickelsen, dont la charmante silhouette — et c'est le seul défaut de composition que nous trouvons à cet ouvrage — est souvent un peu trop laissée dans l'ombre. En somme, livre d'une facture aisée, malgré son sujet très touffu, et dont la lecture est infiniment attachante.

Kubinke. — L'auteur de *Jettchen Gebert* s'est essayé à raconter une histoire infiniment triviale dans un style très littéraire. L'aventure du garçon de coiffure Kubinke, poursuivi par trois femmes pourvues chacune d'un enfant illégitime, jusqu'à ce que, à bout d'expédients, il aille se pendre dans sa mansarde, ce fait-divers de mauvaise gazette est, par lui-même, complètement dépourvu d'in-

térêt. M. Georges Hermann aurait pu en faire le sujet d'un gros roman naturaliste ou d'une ennuyeuse étude sociale. Il a préféré y voir le jeu d'un homme cultivé. Et c'est en homme cultivé, avec toute la « distance » que peut comporter un pareil sujet, qu'il a entrepris la tâche ardue de descendre dans les bas-fonds de la société. Diderot et Laurence Sterne n'eussent pas dédaigné la compagnie de cet écrivain qui sait mettre dans ses récits un si parfait détachement et c'est d'un bon humour anglais, à la Dickens, que nous gratifie le jeune écrivain allemand.

§

Das galante Europa. — L'arrière-petit-fils de Schiller avait publié, l'an passé, à pareille époque, une copieuse étude sur les salons européens depuis 1789 jusqu'en 1900. Nous en avions loué à la foi le ton et la forme. Mais M. de Gleichen-Russwurm a tenu à compléter son travail en lui donnant une sorte de préface. Son nouveau volume s'intitule *l'Europe galante, sociabilité du grand monde, 1600 à 1789*. Ainsi les investigations du critique cosmopolite embrassent toute la société moderne de l'Europe depuis la fin de la Renaissance jusqu'à nos jours. L'auteur nous conduit tout d'abord à Londres et nous montre la société anglaise sous le règne de Charles Ier. En Italie, il étudie la rivalité de l'influence française et de l'influence espagnole. C'est ensuite le congrès de Munster et la suprématie définitive de la France sur l'Europe qui s'établit depuis la signature du traité de Westphalie. En étudiant les mœurs françaises du XVIIe siècle, la cour, les salons, les modes, les femmes, M. de Gleichen donne un aperçu des usages et coutumes que bientôt toute l'Europe imitera. « Les doux ravissements de la France », voilà ce que, pendant plus de deux siècles, l'étranger fixa d'un œil envieux. Versailles et Paris servaient de modèle à Pétersbourg, comme à Stockholm, à Rome comme à Londres. Les grandes dames françaises voyageant en Italie, en Espagne, en Allemagne et en Russie apportaient partout des façons de sentir que l'on s'empressait d'imiter. Puis c'est le dix-huitième siècle, Voltaire et Frédéric le Grand et enfin l'influence de Rousseau, qui va peu à peu miner la tradition royale et préparer la Révolution.

M. de Gleichen connaît à fond les écrivains des deux siècles dont il nous parle. Son volume est bourré de citations françaises, allemandes, anglaises et italiennes. Il prend soin de toujours citer ses auteurs dans le texte et de renvoyer aux notes pour les traductions. Mais il n'a pas voulu écrire un ouvrage d'érudition. Aucune référence n'interrompt son récit. Au lecteur de rechercher les éléments qui ont suivi à peindre les attachants tableaux de mœurs que l'auteur fait défiler devant ses yeux.

Grâce à M. de Gleichen-Russwurm, nous possédons aujourd'hui

une histoire anecdotique de la « culture européenne » depuis ses origines jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Il lui reste maintenant à compléter sa tâche en nous montrant comment cette culture dégénéra sous l'influence de l'américanisme et du germanisme.

§

Memento. — Dans la *Œsterreichische Rundschau* (1er décembre), M. J. Minor publie une longue étude sur la nouvelle pièce de M. Arthur Schnitzler, représentée pour la première fois au *Burgtheater* de Vienne, le 24 novembre dernier, et qui vient de paraître en librairie chez l'éditeur S. Fischer à Berlin. Cette pièce est « une histoire dramatique » et s'intitule *Der junge Medardus*. Elle a 5 actes et ne comporte pas moins de 17 changements de décors. Le nombre des personnages est si considérable que les grands drames historiques de la période classique, comme *Gœtz von Berlichingen*, à côté d'elle, ne sont plus que des comédies de salon. A vrai dire, l'œuvre de M. Schnitzler arrive trop tard d'un an, car elle met en scène des épisodes qui se sont déroulés en 1809 et l'auteur comptait la donner comme « pièce de jubilé ». Mais les difficultés de mise en scène furent si considérables que l'hésitation et les retards du *Burgtheater* paraissent compréhensibles. M. J. Minor croit que l'auteur s'est inspiré des incidents qui se rattachent à l'attentat commis sur la personne de Napoléon, deux jours avant la conclusion de la paix de Vienne, à Schoenbrunn, par un nommé Friedrich Staps, gamin de dix-sept ans et fils d'un pasteur de Naumbourg. Le général Rapp arrêta l'assassin, qui fut exécuté le 14 octobre 1809. Mais M. Schnitzler a traité la vérité historique avec un sans-gêne dont seuls Schiller et Victor Hugo eussent été capables. D'une anecdote assez mince, il a fait un grand drame national autrichien. Son héros s'appelle Medardus, comme s'il sortait d'un conte fantastique d'Hoffmann, et il est naturellement d'origine viennoise. Il serait trop long d'énumérer ici toute les péripéties de cette « histoire dramatique » à quoi est mêlé un imaginaire duc de Valois. Le public du *Burgtheater* a applaudi surtout, avec un enthousiasme frénétique, le côté éminemment patriotique de l'œuvre un peu déconcertante de ce moderniste raffiné qu'était autrefois M. Schnitzler.

En tête de *Hochland* (novembre) M. Hermann Platz donne un article très documenté sur « les effets de le séparation de l'Eglise et de l'Etat sur l'Eglise catholique en France ». C'est là certainement l'étude, sinon la plus complète, du moins la plus lucide qui ait jamais été publiée. Une note sur Holman Hunt est accompagnée de 5 magnifiques reproductions, entre autres celle du *Christ éclairant le monde*, que Taine appelait « le Christ, la nuit, avec une lanterne ».

La *Revue germanique* (novembre-décembre) publie une importante étude M. J.-E. Spenlé intitulée *la Religion artistique de Bettina : Goethe et Beethoven*. Nous retrouvons, dans ces pages savoureuses consacrées à la charmante et fantasque jeune fille, « bacchante inspirée de l'Allemagne romantique », les mêmes qualités d'analyse pénétrante que nous avons déjà mises en lumière, ici même, en parlant du beau volume que M. Spenlé a consacré à Rahel Varnhagen. — Dans la même revue, notre collaborateur M. Fernand Baldensperger donne sa revue annuelle des ouvrages de « littérature comparée ».

Pan semble vouloir tenir les promesses que faisaient ses deux premiers fascicules. Le troisième (1er décembre) contient le récit d'une visite faite au pays de Flaubert par M. Max Brod. M. Max Brod est un voyageur méticuleux. Il note ses impressions dès son départ de Bohème, raconte son entrevue à Paris avec Mme Franklin-Groud, et s'applique à ne trouver dans la capitale que des traces de son idole : « La ville de Paris se compose pour moi d'endroits qui me rappellent Flaubert : certains jours je ne vis pas autre chose. » Arrivé à Rouen, M. Bord va au cimetière ; à Croisset, il loge chez M. Calange, dont l'enseigne porte : « Ex-cuisinier de M. Gustave Flaubert », puis il se rend au « pavillon », aujourd'hui « Musée Flaubert », où sa malice s'amuse à copier les inscriptions du livre des voyageurs. M. Bord s'arrête encore au Hâvre... Retenons ces curieuses notes, car elles sont une preuve de la vogue dont jouit actuellement en Allemagne l'auteur de *Madame Bovary*. — M. L. Hatany étudie le roman posthmue de Taine : *Etienne Mayran*.

La première représentation théâtrale donnée par les soins de la revue *Pan* a eu lieu le mois dernier. Elle comportait trois pièces en un acte de Heinrich Mann.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (décembre) poursuivent la publication des souvenirs de Georges Clairin, qu'ils s'appliquent du reste à orthographier depuis trois mois « Clairon ». M. R. Louis rend compte d'une intéressante représentation du *Freischutz* à Strasbourg.

Der Sturm nous stupéfie toujours par la reproduction de dessins invraisemblables, dus au crayon de M. Oscar Kokoschka.

Deutsche Kunst und Dekoration (décembre) débute par une étude de M. Willy Frank sur le peintre Walter Georgi, de Carlsruhe, dont les fort curieuses fresques ont orné le vestibule du palais allemand à l'Exposition de Bruxelles. Hans Pellar développe avec talent les motifs imaginés par Beardslay.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Le Départ et la mort de Tolstoï. — Il se trouve des âmes par trop naïves qui cherchent des *explications* au dernier geste de Tolstoï. C'est dans l'ordre des choses et n'étonnerait personne outre mesure. Mais qu'il y ait dans l'entourage immédiat du grand mort des personnes qui cherchent les « influences néfastes » qui ont agi sur Tolstoï, amené son dernier *départ* et causé sa mort — cela dépasse vraiment la mesure de ce qui est permis... même à un membre de la famille. Croire (car ils sont sincères, je suppose, ceux qui le *croient*) que Tolstoï agissait sous l'influence de quelque personne, ce n'est plus de la petitesse d'esprit, c'est l'ignorance absolue de ses œuvres et de sa vie.

Le *Mercure de France* fut le premier à donner, ici même, un compte rendu de la dernière œuvre de Tolstoï : *Trois jours au Village*, où l'apôtre de la Bonté et de la Douceur blâme nettement sa

famille de vivre dans l'opulence et le luxe, si tragiquement opposés, dans son âme, à la misère qu'il venait encore une fois de voir dans les isbas sordides des malheureux paysans !... Quelle ironie douloureuse y trouvons-nous, et précisément dans le passage où Tolstoï parle du riche attelage de son fils, de la table superbement mise et servie par les valets, des couverts, des vins, des conversations sur les voyages, trains de luxe, etc.

N'eût-il pas écrit autre chose dans le même ordre d'idées qu'on serait fixé sur la raison unique, capitale, suprême de sa fugue. Mais il y a autre chose. Dès 1877, c'est-à-dire dès l'époque de sa conversion au *christianisme tolstoien* et au « populisme simpliste », Tolstoï manifeste et dans ses entretiens et dans ses lettres la répugnance pour le genre de vie que lui et les siens mènent. Et dans une lettre notamment à Strakhoff il dit que *s'il était seul*, il s'en irait, fuirait le monde, deviendrait chemineau, etc. Cet état d'esprit se précisait, se confirmait à mesure qu'il avançait en âge et en gloire. Ses amis et ses intimes savent que plus d'une fois déjà il s'en était allé, mais pour une raison ou pour une autre (toujours celles de *doctrine* et de *littérature*), il revenait bientôt dans sa famille.

Qui sait s'il ne serait pas *resté* jusqu'à *sa mort* à Jasnaïa Poliana si à ses relations avec les siens et avec le monde extérieur ne s'étaient pas mêlées les questions d'argent, de droits d'auteur, de secours aux pauvres, surtout aux paysans.

Dans ces journées tragiques de l'agonie de son mari à Astapovo, lorsqu'elle seule n'osait pas se montrer à lui pour ne pas l'émouvoir, la comtesse, malheureuse ombre d'elle-même, a mis elle-même le doigt dans la plaie lorsqu'elle a crié sa douleur aux correspondants qui reproduisirent depuis ses paroles :

« On me jette à la figure la question d'argent. Mais je suis mère et grand'mère ; j'avais charge de treize enfants et de vingt-cinq petits-enfants. Qui aurait pensé — si ce n'est moi — à mes enfants et à mes petits enfants ? »

Eh bien ! je dis avec tous ceux qui pensent en Russie : voilà la tragédie qui bouleversa la vie de famille et tourmenta l'âme de Tolstoï pendant ses dernières années.

« Ce sont les malheurs de ma vie », répétait Tolstoï lui-même à ses amis les plus intimes.

Et, certes, personne n'accusera la comtesse Sophie, cette épouse admirable, cette mère et grand'mère exemplaire, cette femme à qui la Russie et l'humanité tout entière doivent tant de chefs-d'œuvre qu'elle a mainte et mainte fois copiés et pieusement conservés... Qui accusera, qui osera accuser cette admirable femme dont le malheur et le deuil sont partagés par l'univers entier? Tout au plus peut-on formuler d'avance le regret du futur historien de notre temps

qui dira certainement que la noble femme de Tolstoï ne fut qu'épouse et mère, ce qui l'empêcha de s'élever à la hauteur du génie et de la foi de son mari...

Mais là où s'arrêteront le respect et l'admiration pour la femme ne s'arrêteront pas les jugements de la critique et de l'histoire sur les autres « ayant droits », lesquels, dans leur petitesse, continueraient à exploiter le nom, le génie et l'œuvre du grand mort.

Je dis « continueraient » — c'est *continuent*, que je devrais dire, car à peine Tolstoï enterré, ils lancent déjà des accusations contre les amis les plus fidèles et les plus dignes de Lev Nicolaiévitch, les rendant « responsables de sa fuite et de sa mort prématurée » ... Ils ne voient pas, les malheureux, que par ces accusations ils diminueraient, si cela dépendait d'eux, la grande figure désormais historique du mort... Ils ne comprennent pas non plus, ou ils feignent de ne pas comprendre que ces accusations, par le temps qui court en Russie, peuvent occasionner de grands ennuis à ceux contre qui elles sont lancées...

Mais laissons de côté ces petits points du grand deuil qui vient de frapper l'humanité lettrée et poursuivons la démonstration de la continuité de l'état d'âme de Tolstoï, laquelle, sans influence personnelle d'aucune sorte, devait l'amener fatalement à cette fugue qui couronna si noblement sa vie et embellit si brillamment sa mort.

§

Ce furent surtout ses promenades solitaires et ses excursions dans les villages environnants et ceux du midi, ses entretiens avec les paysans qu'il rencontrait pendant ces excursions, *les lettres qu'il recevait* des paysans de tous les points de Russie qui provoquaient en lui toujours les velléités de départ, d'abandon de *sa vie*.

Cet état d'âme, sous l'influence de la misère des campagnes russes, de l'éternelle question des droits d'auteur et de la polémique même sur cette question dans certains journaux, rendait *le besoin de s'en aller*, d'abandonner ce monde de luxe, de discussion d'intérêts, d'achat et de vente, de plus en plus impérieux et fatal...

§

Voici, par exemple, une scène qui se passa, quelques semaines avant *la fugue*, chez un des savants les plus connus à Saint-Pétersbourg, et qui peint mieux que toute autre démonstration l'état des choses dans a famille de Tolstoï ces derniers temps (et notez que nous sommes plein, comme vous allez voir immédiatement, et n'en sortons point, dans les *sujets littéraires*).

Une directrice de revue, Mme A..., amie de la famille Tolstoï, se présente chez le dit savant et lui conte : « Voyez-vous, cher maître, la comtesse vient de trouver une variante admirable d'*Enfance et Jeu-*

nesse. Des pages entières inédites de toute beauté s'y trouvent, entre autres, par exemple, une description magistrale d'une scène de famille : la mère jouant du piano entourée des enfants. Que pensez-vous de la possibilité de publier cette variante avec des annotations expliquant comment Nekrassoff, qui avait publié l'œuvre du jeune écrivain dans sa revue, n'a pas imprimé tout le manuscrit...? »

Alors, le savant :

— Mais, je crois, la personne tout indiquée, dit-il, à être consultée là-dessus c'est Tolstoï lui-même.

— Vous n'y pensez pas, répliqua vivement Mme A., c'est précisément avec Tolstoï que sa femme n'ose plus parler d'édition, de droits d'auteur, etc., pour éviter des scènes tragiques... »

§

Faut-il encore chercher des influences étrangères à la famille, surtout lorsque on connaît ces « scènes tragiques » ?...

Eh bien ! donnons encore ces *détails documentés* sur les derniers événements de la vie de Tolstoï. Les plus ignares, les plus naïfs et les plus crédules seront fixés, et il ne restera rien que la grandeur de la vie et de la mort, de l'unité de l'existence de celui qui fut le plus grand des hommes de notre temps.

On se rappelle que Tolstoï quitta — pour ne plus y revenir — sa maison le 28 octobre, vieux style, et le *24 octobre* il avait écrit à un paysan de ses correspondants la lettre suivante, qu'on retrouvera dans le volume de *la Correspondance de Tolstoï 1898-1910* que son biographe, M. Serguéienko, publie et qui paraîtra dans quelques jours :

Mikail Pétrovitch ! Me référant à ce que je vous disais avant votre départ, je vous adresse la prière suivante : s'il arrivait vraiment que je vinsse chez vous, ne pourriez-vous pas trouver chez vous, dans le village même, une petite cabane séparée et chaude, de sorte que je ne vous dérangerai, avec votre famille, que pendant un temps très court. Je vous informe encore que si j'avais à vous télégraphier, je ne le ferais pas en mon nom, mais en signant T. Nicolaief. Je vais attendre votre réponse et je serre amicalement votre main. Leo Tolstoy.

N'oubliez pas que tout cela doit être connu de vous seul.

Cette lettre est claire et se passe de commentaires.

D'un autre côté, le journal toujours bien renseigné, le *Birjevya Védomosti* de Saint-Pétersbourg, publie dans son n° du 15/28 novembre, entre autres détails sur les derniers jours de Tolstoï, ces détails qu'il tient d'un des amis de Tolstoï :

Le *désaccord* surgit sur le terrain des questions d'intérêt. La nervosité de Sophie Andréevna (la comtesse) atteignit ces derniers temps un tel degré que, de Toula, fut appelé un médecin psychiatre. Alexandra Lvovna (la fille ca-

dette, actuellement *présidente du comité des légataires universels de Tolstoï*) elle aussi quitta, avant son père encore, Jasnaia Poliana et s'installa dans son hameau Teliatniki, mais, sur le conseil des Tchertkoff, elle revint chez son père. Elle connaissait l'intention de Lev Nicolaievitch de quitter la maison ; il pensait beaucoup à cette décision, hésitant à faire du mal à sa femme. Les derniers événements le confirmèrent dans la nécessité de partir.

Je crois que point n'est besoin d'insister.

§

La veille de son *départ*, Lev Nicolaievich prit sa plume et commença son dernier article *sur la peine de mort*. Il n'eut pas le temps de le finir et le continua à son premier arrêt dans le Monastère Optine. Le jeune Alecha Serguienko l'y rejoignit le 29 octobre Tolstoï le fit immédiatement asseoir et lui dicta la fin de l'article. Parti de l'Optine pour Chamardino, il s'arrêta en route plusieurs fois pour parler à Alecha de l'article et lui donner les instructions suivantes :

« Dis a Sacha (sa fille Alexandra Lwowna) qu'elle copie l'article et l'envoie à Tchertkoff, qui, s'il lui plaît, l'enverra à Tchoukovsky pour la *Retch*.» Arrivé à Astapovo déjà malade, il pensait toujours à cet article et, mourant, il en parla encore à l'éditeur du *Posrednik*, M. Gorbounoff-Posadoff.

Ce fut son dernier article, ce fut sa dernière œuvre, sa dernière pensée, son dernier acte, qu'il consacra encore et toujours à son peuple, à sa patrie et à leur plus grand malheur contemporain : la peine capitale, qui met le rouge de la honte à toute conscience russe.

A la grandeur, à la noblesse, à la beauté de cette vie et de cette œuvre ce dernier article eût manqué. Il ne manque plus et restera gravé dans la mémoire des humains.

Voici cet article :

LE MOYEN RÉEL

Il est clair que je serais content de faire tout ce que je puis pour agir contre ce mal qui se sent si fort et si douloureusement chez les meilleurs hommes de notre époque.

Mais je pense qu'à notre époque, pour une véritable lutte contre la peine de mort, il ne faut pas enfoncer des portes ouvertes, il ne faut pas exprimer son indignation contre l'immoralité, la cruauté et le non-sens de la peine de mort (tout homme sincère et qui pense et connaissant, en outre, depuis l'enfance, le sixième commandement, n'a pas besoin qu'on lui explique le non-sens et l'immoralité de la peine de mort) ; les descriptions des horreurs de la peine de mort ne sont pas nécessaires non plus ; pareilles descriptions peuvent seulement influer avec succès sur les bourreaux eux-mêmes ; les hommes entreront moins facilement dans ces fonctions et les rempliront moins, et le gouvernement devra payer plus cher leurs services. Aussi je pense que point n'est nécessaire l'expression de l'indignation contre

l'assassinat de son semblable, non plus la propagande de l'horreur des peines, mais quelque chose d'entièrement différent.

Comme dit très bien Kant,« il est des erreurs qu'on ne peut pas réfuter. Il faut donner à celui qui se trompe des connaissances qui l'éclairent, et l'erreur disparaîtra d'elle-même ». Quelles sont donc les connaissances pour l'intelligence humaine dévoyée sur la nécessité, l'utilité, la justice de la peine de mort, pour que l'erreur disparaisse d'elle-même ?

Elle n'est qu'une, selon moi : la connaissance de ce qu'est l'homme, son rapport avec le monde qui l'entoure ou, ce qui est la même chose, quelles sont ses fins et ce que peut et doit faire chaque homme, et, surtout, ce qu'il ne peut et ne doit pas faire.

Aussi, si on doit lutter contre la peine de mort, il ne faut lutter qu'en persuadant chaque homme, surtout les chefs des bourreaux et ceux qui les soutiennent et qui pensent à tort que, grâce à la peine de mort, ils gardent leur situation,il faut persuader et inculquer à chaque homme la connaissance qui peut le délivrer de son erreur.

Je sais que cette affaire n'est pas aisée. Ceux qui entretiennent et approuvent les bourreaux sentent par l'instinct de conservation que cette connaissance leur rendra impossible la sauvegarde de la situation à laquelle ils tiennent. Aussi ne s'assimilent-ils point cette connaissance, mais par tous les moyens... ils s'efforcent de cacher aux hommes ces connaissances, leur donnant un autre sens et soumettant ceux qui les répandent à toutes sortes de privations et de souffrances.

Aussi si nous voulons réellement supprimer l'erreur de la peine de mort et surtout, si nous avons la connaissance qui supprime cette erreur, alors, malgré toutes les menaces, privations et souffrances, nous devons communiquer aux hommes cette connaissance, parce que c'est l'unique réel moyen de combat.

Optina, 29 octobre 4 novembre 1910.

LÉON TOLSTOÏ.

E. SEMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES.

Friedrich Nietzsche : *Ecce Homo*, trad. par Ed. Coenraads, avec un *Essai* sur Nietzsche, par Is. Querido ; Amsterdam, Erven Martin G. Cohen. — Carel Scharten : *De Krachten der Toekomst*, 2 vol. ; Amsterdam, Van Kampen en Zoon. — Het Tooneel : *Marsyas*. — Ina Boudier-Bakker : *Kinderen*, 2e volume ; Amsterdam, Van Kampen en Zoon. — In memoriam : *Adriaan van Oordt*. — Memento.

Il y avait longtemps que Nietzsche était connu, admiré et critiqué en France, que le public néerlandais ignorait encore jusqu'à son nom. Heureusement, depuis quelques années, cette déplorable ignorance commence à se dissiper. On s'est mis à le traduire, des pages choisies d'abord, timidement lancées, puis des ouvrages entiers. Le succès ne se fit pas attendre ; déjà Nietzsche est à la mode chez nous, et tout porte à croire que le jour n'est pas trop éloigné où nous n'aurons plus à vous envier une traduction complète de son œuvre.

Je n'ai pas à vous parler de **Ecce Homo**, vous connaisse ce

dernier écrit du génial et fantasque poète-philosophe. Quant à la traduction, très soignée et superbement éditée, que vient de nous donner M. Ed. Coenraads, elle ne m'a semblé nullement inférieure à celle que vous procura M. Henri Albert ; c'est vous dire combien elle est excellente.

Le fait que c'est M. Is. Querido qui l'a préfacée n'est pas sans importance. D'abord parce que M. Querido est lui-même un écrivain de grande race, puis parce qu'il avait déjà prouvé par une large étude sur Nietzsche (*Groot-Nederland*, janvier et février 1910) (1) que personne chez nous n'était plus à même de caractériser cet extraordinaire et inquiétant génie. Son introduction, qui compte cinq pages et qui constitue un des plus beaux et plus vigoureux articles qu'on ait écrits sur l'auteur de *Ecce Homo*, atteste en outre que M. Quérido connaît aussi bien les admirateurs à tort et à travers de Nietzsche, depuis Honeffer jusqu'au Dr Breysig, que ses non moins nombreux détracteurs malgré tout, depuis le professeur hollandais Jelgersma, le philosophe, lequel estime N. un cerveau déséquilibré et un penseur bouffon, jusqu'au psychiatre Mœbius, qui voit un symptôme de dégénérescence même dans ses trop petites oreilles.

Notre préfacier nomme *Ecce Homo* « la clef sur toute cette nature de dynamite ». Ailleurs il dit qu'au travers de ces pages surexcitées « éclate et hurle le rire du paillasse cynique, de l'arlequin bariolé », et plus loin que « ce livre brûle, non comme le feu, mais comme la glace ». Puis, après avoir cité un certain nombre des dithyrambes que le poète de *Zarathoustra* se paye si largement et nous avoir fait admirer ce fol et splendide feu d'artifice qu'il ne tire qu'en son propre honneur, M. Querido ajoute : « Ceux qui ne voient là qu'une glorification insensée de soi-même ne comprennent rien aux fonctionnements psychologiques de la pensée dans ce cerveau. » Pour lui, N. est « l'individualiste nu et sans fard poussé jusqu'à la plus extrême limite », mais qui dans son individualisme démesuré, « fait preuve d'une indomptable et héroïque audace et aborde la vie avec mille fois plus de sincérité et de courage que les soi-disant modestes bons apôtres singeant la divine humilité de Thomas à Kempis ou que les individualistes pessimistes du genre Ibsen ». Parfois, continue-t-il plus loin, vous vous sentez pris de haine contre cet homme, à cause de sa blague et de ses allures de paon, de ses dénigrements et mordants sarcasmes, et votre haine se mêle de dédain à voir « ce planeur des airs aux ailes si légères qui, bien que souvent sans voix, veut passer quand même et toujours pour un oiseau chanteur ».

(1) Cette étude, qui a pour point de départ *l'Origine de la tragédie*, fera partie d'un grand ouvrage en deux volumes que M. Querido doit faire paraître prochainement sur Beethoven. Cet ouvrage contiendra entre autres une philosophie de la musique dans quoi l'auteur combat les théories sur la musique de Shopenhauer, de Hanslich, de Nietzsche, de Hegel, d'autres encore.

Mais, pour l'amour de Dieu, si sa fin tragique vous désarme, épargnez-lui votre pitié, il vous la rejetterait à la face. « Haïssez-le plutôt »... « Au plus profond de vous-même, vous sentirez combien passionnément vous l'aimez dans votre haine. La violence de notre haine justement marque le degré de notre amour pour lui. »

Je voudrais tout citer, ce que M. Querido dit de son lyrisme biblique, de ses accents souvent prophétiques, de ses idées presque toujours mal enchaînées,sa pensée faisant « des bonds d'antilope », etc. Mais je dois me borner. Vous me permettrez pourtant de traduire encore, en écourtant çà et là, au risque de les défigurer, trois pages qui me semblent caractéristiques.

La question n'est plus de savoir s'il ne s'est pas singulièrement mépris dans l'évaluation de ses facultés. Pour vous, bien, et pour mille autres, non pour lui-même. Je l'estime, par exemple, fort au-dessous de Shakespeare ou de Balzac... mais qu'importe... En fin de compte, l'homme qui a écrit *Ecce Homo* se passera bien de toutes les appréciations des critiques littéraires, tant psychologiques que philosophiques, tout comme il se passera des odeurs de phénol des médecins. Il peut porter tant d'opprobre et de ouanges !...

Quel esprit ingénieux que Nietzsche et quelle force pénétrante, quelle contraction de passions et quelle énorme tension de vie dans cet homme ! Il se martèle la poitrine et des sons de cuirasse retentissent. Si quelque part dans l'univers la tempête se lève et que l'océan mugisse, il aspire le vent par le nez et c'est alors qu'il commence de vivre. Il est né pour le champ de bataille intellectuel. Quel esprit sagace, quel amoncellement d'idées ! Parfois on a peur de voir le crâne se briser. Sa force monte, monte toujours, et toujours plus haut s'élève le dithyrambe. Dans une seule image, une seule phrase,sont concentrées souvent des centaines de pensées et d'émotions. De là dans ses périodes cette profondeur qui fait chanceler et entraîne. *Ecce Homo* en est plein. C'est un style épigrammatique, spasmodique parfois, mais toujours riche de sens et de la perspective la plus inattendue. Phrases dédaliques et amorçantes métaphores. Mais si une fois vous avez su trouver le chemin, il vous conduit sur des hauteurs qui plongent dans l'azur... Il y a dans ce vol à travers la vie une hardiesse qui effraye... Nietzsche est à la fois sommet et abîme. Depuis le gouffre insondable jusqu'à la cime pâle se perdant dans les brumes, c'est lui partout... Et lorsque enfin vous vous dites : c'est la mort, il ne saurait plus monter ni revenir en arrière, alors soudain vous voyez un virement, vous percevez un murmure, un doux roucoulement,... il a donné à ses pensées les plus véhémentes des pattes de colombe...

Taine, si ingénieux soit-il, est, à côté de Nietzsche, comme un cheval de haquet à côté d'un nerveux coureur arabe habitué au désert. C'est un styliste d'une extraordinaire force suggestive. Jusqu'aux éléments les plus arides de sa philosophie de la morale, il sait les rendre substantiels. Les fines joutes de son esprit sont exécutées avec tant d'élégance que presque toujours on s'y méprend. Sa pire et plus faible page est plus lisible encore

que la « plus belle » de ses féroces bafoueurs. Il sait parfumer sa prose d'épices qui toujours piquent sans jamais ennuyer.

On l'a comparé à Multatuli. C'est on ne peut plus sot. Au fond, Nietzsche est un mystique, panthéiste païen, dont la pensée, beaucoup plus que chez Gœthe, est infiltrée de lumière mystérieuse comme on voit en rêve. Multatuli ignorait le lyrique ravissement des sens, celui des prophètes de l'Ancien Testament ; il ne connaissait que l'enivrement oratoire. Nietzsche était une vaillante et solitaire nature de héros, par excès de souffrance bafouant les héros. Multatuli, poseur, avait l'enthousiasme falsifié par toute sorte d'éléments du dehors qui s'y mêlaient furtivement...Nietzsche haïssait la théologie... parce qu'il l'avait dans le sang.

§

De Krachten der Toekomst, par Carel Scharten.—M. Carel Scharten a recueilli en deux volumes, en les remaniant quelque peu, une douzaine d'études que, à des intervalles de deux ou trois mois, il avait publiées déjà dans le périodique *De Gids*, dont il est le critique littéraire attitré. *Les Forces de l'Avenir*, le titre me semble prétentieux. Si j'ai bien compris la préface, laquelle ne pèche point par excès de clarté, ce titre signifie que l'auteur, ayant définitivement arrêté ce que notre littérature hollandaise d'aujourd'hui, d'hier (celle dite de 1880) et... du dix-huitième siècle contient de « valeurs durables », nous présente ces valeurs comme pouvant, ou plutôt — c'est lui-même qui se reprend — comme devant former la base de la littérature de demain. Or, j'avoue que je n'ai pas réussi à découvrir dans ces deux volumes le vaste plan nettement conçu d'avance que cela supposerait. Je n'y ai trouvé que des chapitres détachés, tous plus ou moins intéressants, mais qui n'ont rien gagné à être publiés sous une même couverture. Dans un petit nombre seulement, j'ai cru m'apercevoir que, en effet, il pourrait bien y avoir là une « force de l'avenir ». D'ailleurs, M. Scharten n'est point le critique qu'il nous faut pour embrasser d'un coup d'œil dans son ensemble la littérature de « diverses époques », voire d'une seule époque. Car, critique comme romancier, s'il voit souvent admirablement les détails, il ne sait pas voir en grand. Et puis, sous certains rapports, son ouvrage aurait tout aussi bien pu s'intituler : Forces du passé. Bilderdijk, par exemple, une « force de l'avenir » ! Allons donc ! Puisque M. Scharten tenait à aller prendre de ses « forces » dans un lointain passé, il aurait, certes, pu trouver mieux. Il est vrai que Bilderdijk est son dada, à M. Scharten, et, avec une éloquence digne d'une meilleure cause, il s'évertue à vouloir nous prouver que ce prodigieux rhéteur, ce versificateur admirable, je l'avoue, est un très grand poète, le plus grand peut-être que nous ayons. Disons encore qu'il élimine de ses « forces » tous les auteurs de l'étranger, comme s'il pouvait par là empêcher leur influence, bien palpable pourtant, sur notre littérature.

Si donc l'ouvrage tient mal la promesse du titre, il convient d'ajouter que ces essais, généralement très bien écrits et prouvant un esprit judicieux, pénétrant et délicat, ainsi qu'une rare faculté d'analyse, constituent une lecture des plus agréables et fort instructive. Ils captivent l'attention et font réfléchir.

§

Marsyas, comédie mythique en 3 actes, par Balthazar Verhagen, avec musique de Alphonse Diepenbrock. — Cette pièce, représentée naguère pour la première fois, à Amsterdam d'abord, puis à la Haye, avait soulevé d'avance les plus vives curiosités ; renseigné tant bien que mal par la presse, le public s'attendait à un spectacle extraordinairement intéressant, et, somme toute, je ne crois pas qu'il ait été déçu. Vous connaissez le mythe, symbole de la lutte entre Nature et Culture : un jour, Marsyas défia Apollon sur la flûte ; les muses déclarèrent Apollon vainqueur, et le faune paya cher sa témérité. — Cela fait honneur à M. Balthazar Verhagen, un tout jeune poète Amsterdamois, paraît-il, d'avoir pour son coup d'essai osé aborder ce difficile et magnifique sujet. Malheureusement, son talent n'y a pas suffi, pas encore, car voilà tout de même un talent qui promet pour l'avenir. Sans doute, il n'est pas facile, après une seule audition, de juger de la valeur d'une pièce qu'on n'a pu lire. Mais je ne crois pas m'être trompé dans mon impression que, malgré de jolis détails et plusieurs vers d'un bel accent lyrique (beaucoup d'autres m'ont semblé quelconques), le drame a été plutôt manqué. Et pourtant combien je suis reconnaissant à M. Willem Royaards, l'intelligent et entreprenant directeur de « Het Tooneel », de l'avoir monté. Grâce au jeu parfait des acteurs et aux très beaux décors de M. Roland Holst, grâce surtout, peut-être, à la délicieuse musique de M. Alphonse Diepenbrock, ce fut un spectacle ravissant, une haute jouissance artistique.

§

Depuis ma dernière chronique (*Mercure*, 1er octobre), Mme Ina Boudier-Bakker a fait paraître un second volume de **Kinderen** (*Enfants*). Tout le bien que j'ai dit du premier volume, on peut le dire de celui-ci, et même davantage.

§

Les journaux vous ont appris la mort d'un de nos plus grands paysagistes, Willem Maris. Nous avons à regretter en même temps un autre mort illustre, mais dont la gloire n'a pu, hélas ! dépasser nos frontières. Dans la force de l'âge — il avait 46 ans, je crois — s'en est allé **Adriaan van Oordt**, l'auteur du roman *Warhold* dont je vous ai parlé. Il préparait une suite à son chef-d'œuvre ; la

mort l'a empêché de la mener à bonne fin. En lui nous perdons un grand et sincère artiste.

Memento. — Le 1er octobre dernier le périodique *De Nieuwe Gids* célébrait le 25e anniversaire de sa fondation. Pour commémorer dignement cette date, la rédaction a publié un *Livre d'or*, gracieusement offert aux abonnés. Un beau et précieux volume, fait d'apports en prose et en vers, avec leur portrait et leur signature, des rédacteurs actuels, MM. L. van Deyssel, Willem Kloos, Jac. van Looy, etc., et de plusieurs auteurs qui, au cours de ces 25 années, ont collaboré au périodique.

H. MESSET.

LA CURIOSITÉ

Vente de MM. C... tableaux anciens et modernes, meubles. — Vente de divers amateurs : tableaux anciens, pendules, meubles. — Collection Maurice Kann : porcelaines de Saxe et de Sèvres, terres émaillées des Robbia, ivoires, bronzes, tapisseries, etc.

Il y a eu, au commencement de décembre, quelques ventes intéressantes qu'il sied de ne pas passer complètement sous silence.

Voici d'abord, par ordre chronologique, la **vente de M. M. C...** réalisée le 1er décembre par M. Lair-Dubreuil, assisté de M. Féral et de MM. Mannheim. On y remarquait des objets divers : tableaux anciens et modernes, meubles, tapisseries, etc. Un des prix les plus élevés fut donné par une tapisserie de Beauvais, représentant des cavaliers galopant dans une forêt et des paysans jouant à saut de mouton. M. Mannheim, en demandait 20.000 fr. M. Williamson la poussa jusqu'à 32.000 fr. Une marine de Daubigny, *la Grève*, que M. Féral estimait 5.000 fr., atteignit 12.100 fr. et échut à M. Georges-Henri Manuel. *Le Nid d'oiseaux*, de Tassaert, prisé 4.000 fr., monta à 9.000 fr. *La Vague*, de Courbet, ne dépassa pas 3.200 fr. *Le Sommeil des Amours*, de Boucher, s'arrêta à 39.500 fr., sur demande de 50.000 francs.

Dans les meubles, un canapé d'angle, bois sculpté peint en gris, époque Louis XV, revint à M. Bourgeois pour 6.120 fr., et à Mme Pindard un petit guéridon rond en acajou, à deux corps superposés, garni de bronzes, fin époque Louis XV. Mme Adam paya 8.500 fr. deux jolies petites commodes Louis XV en laque noire et or et M. Seligmann 10.000 fr. un meuble à hauteur d'appui signé de G. Cordié.

Le lendemain, 2 décembre, M. Lair-Dubreuil, secondé, cette fois, par ses fidèles experts Paulme et Lasquin, dispersa un assez bel ensemble d'objets appartenant à **plusieurs amateurs**.

MM. Boussod et Valadon achetèrent pour 12.600 fr. un important tableau d'Hubert Robert, *Vue du Pont Notre-Dame, à Paris, en 1786*, que nous aimerions voir à Carnavalet. Sur demande de 3.000 fr.

Mme la baronne de l'Epée fit monter à 7.200 fr. un gracieux tableau d'Edme Jeaurat, *la Sortie de l'église*. Une délicate peinture de Schall, *Jeune Musicienne*, fut adjugée 16.100 fr. à Mme Brasseur. M. Larcade s'offrit pour 7.300 fr. un petit bas-relief de Clodion, en terre cuite et représentant l'*Automne*, et Mme Allez, pour 13.200 fr., un *Buste d'homme*, en terre cuite, par Clemens Jayet.

Cette même vente comprenait une série de pendules variées. Une des plus belles, le n° 106, en bronze finement ciselé et doré au mat, atteignit 12.000 fr. Dans les meubles, un chiffonnier de forme contournée, à sept tiroirs, marqueterie à entrelacs et losanges, fut acquis par M. Raulin pour 3.600 fr. Un autre secrétaire en acajou moucheté, avec abattant et cinq tiroirs, dessus en marbre brèche d'Alep, estampille de Carlin, devint, à 3.850 fr., la propriété, de M. Lion. Enfin, un salon Louis XVI, bois doré, ancienne tapisserie d'Aubusson à personnages et animaux, ne dépassa point 20.100 francs.

Le 5 décembre commença la **Vente Maurice Kann**, qui sera la principale de la saison d'hiver. Cette collection était surtout riche en porcelaines de Sèvres et de Saxe et en terres émaillées dues aux frères della Robbia. La première vacation produisit 321.000 francs.

Dans les porcelaines de Saxe, deux pièces de surtout, simulant des chars de carnaval en bronze montés par des amours, attiraient surtout l'attention. On les adjugea 15.100 fr. à Mme de Alvear. Les porcelaines de Sèvres,— assiettes, tasses, écuelles, pots, — étaient nombreuses. Toutes étaient de qualité honorable : aucune ne se présentait comme un numéro sensationnel. Cependant, deux petites jardinières-éventail à paysage sur fond bleu caillouté d'or suscitèrent des enchères animées entre MM. Roseneau, Stettiner, Ben Simon et Stern Goldschmidt. A 24.100 fr., sur demande de 15.000 fr., M. Roseneau l'emporta.

Les terres émaillées des della Robbia furent également très disputées. Un bas-relief, écusson armorié soutenu par un chérubin, resta à M. Hamburger pour 46.000 fr. Un autre bas-relief, la vierge agenouillée devant l'Enfant Jésus, fut acquis par M. Paulme pour 30.800 fr., et M. Pierre Lebaudy paya 16.000 fr. un support applique de tabernacle décoré de deux figures d'anges. Parmi les faïences diverses, une plaque camaïeu bleu, le jugement de Pilate, en vieux Moustier, revint à M. Caillot pour 14.100 francs.

La première journée de la vente, dont je puis seulemeut parler, laisse supposer que les deux autres journées, où seront dispersés l'orfèvrerie, les horloges, les ivoires, les bijoux, les bronzes et les tapisseries, seront également fort animées.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Dr Jean Charcot : *Le Pourquoi pas ? dans l'Antarctique, 1908-1910* ; Flammarion. 15 »
J.-R. Chitty : *En Chine. Choses vues* ; Vuibert. » »
L. Demaison : *La Cathédrale de Reims* ; Laurens. 2 50
G. Desdevizes du Dézert et Louis Bréhier : *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme* ; Laurens. 4 »
Gabriel Fleury : *La Cathédrale du Mans* ; Laurens. 2 50
Léon Gérard : *A Travers la Hollande* ; P. Roger. 3 50
F. Gregorovius : *Rome et ses environs*, adapté de l'allemand par Mme Jean Carrère ; Plon. 3 50
André Maurel : *Un mois à Rome* ; Hachette. 7 50
Marius Vachon : *La Renaissance française* ; Flammarion. 25 »

Esotérisme

César Lombroso : *Hypnotisme et spiritisme*, trad. par Ch. Rossigneux ; Flammarion. 3 50

Ethnographie

Les Races humaines ; les types, les mœurs, les coutumes ; Hachette. 15 »

Histoire

A. Bertrand : *Les Origines de la 3e République* ; Perrin. 7 50
Laura Bon : *Souvenirs*, recueillis par Jarro ; Juven. 3 50
Camille Cocuaud : *1870-71. Origines et responsabilités* ; Soc. des Publicat. litt. I et II. 2 »
Mme Cradock : *La Vie Française à la veille de la Révolution. Journal inédit*, trad. par Mme O. Delphin Balleygnier. Perrin. 3 50
André Dubosc : *Louis-Bonaparte en Hollande* ; Emile-Paul. 7 50
H. Fleischmann : *Marie-Louise libertine* ; Méricant. 3 50
Louis Matte : *Crimes et procès politiques sous Louis XIV* ; Soc. franç. d'impr. » »
A. Tournier : *Les Conventionnels en Exil* ; Flammarion. 3 50
Amédée Vialay : *Les Cahiers de doléances du Tiers-Etat, aux Etats-généraux de 1789* ; Perrin. 3 50

Littérature

Lucien : *Dialogues des Dieux*, trad. de Jean Redni ; Glomeau. 3 50
M. Epuy : *Anthologie des Humoristes anglais et américains du XVIIe siècle à nos jours* ; Delagrave. 3 50
Georges Gendarme de Bévotte : *La Légende de Don Juan* ; Hachette, 2 vol. 7 »
Léon Levrault : *La Critique littéraire* ; Delaplane. » 90
Georges Pellissier : *Anthologie du Théâtre Français contemporain. Prose et vers* ; Delagrave. 3 50
Michel Revon : *Anthologie de la littérature Japonaise, des origines au XXe siècle* ; Delagrave. 3 50
Gaspard Vallette : *Jean-Jacques Rousseau, genevois* ; Plon. » »

Musique

H. de Curzon : *Meyerbeer* ; Laurens. 2 50

Philosophie

Em. Bréhier : *Chrysippe* ; Alcan. 5 »
Alfred Dubuisson : *Positivisme intégral* ; Crès. 6 »
Charles Dunan : *Les Deux idéalismes* ; Alcan. 2 50
Fr. Paulhan : *La Logique* ; Alcan. 2 50

Poésie

Paul Costel : *La Bonté de Vivre* ; Messein. 3 50
Fanchan : *La Vie Rurale* ; Messein. 3 50
P. Feuillâtre : *Le Jeu de l'Amour et du désespoir* ; « La Belle Edition ». 2 »
R. de la Batut : *Les Révoltés* ; Ficker. » »
Emma Lambatte : *Les Roseaux de Midas* ; Messein. » »
Guy Lavaud : *Des Fleurs, pourquoi ?* Cornély. » »
Jean Mauclère : *Les Fleurs du Rêve* ; A. Rousseau. 3 50
R. Poirée : *Visions* ; Gastein-Serge. 3 50
Maurice Rostand : *Poèmes* ; Fasquelle. 3 50
Ch. Silvestre : *Paupières closes* ; Grasset. 3 50
Henri Spiess : *Chansons captives* ; « Mercure de France ». 3 50

Publications d'Art

L. Benedite : *Meissonier;* Laurens. 2 50
E. Berteaux : *Donatello ;* Plon. 3 50
Armand Dayot : *La Renaissance en France, 1498-1643 ;* album ; Flammarion. » »
Loys Delteil : *Manuel de l'Amateur d'Estampes du XVIIIe siècle ;* Dorbon l'aîné. 25 »
Jean de Foville : *Les Della Robbia;* Laurens. 2 50
Mantegna. L'Œuvre du Maître ; Hachette. 10 »
André Michel : *Histoire de l'Art. IV. La Renaissance ;* Colin. 15 »

Questions militaires

A. Sauvaire-Jourdan : *La Marine de Guerre;* Vuibert. » »
Adam Skalkowski : *Les Polonais en Egypte, 1798-1801 ;* Grasset. 10 »

Roman

Léon Allard : *Catherine Hautier ;* Grasset. 3 50
Augustin Bar : *Au Soleil de l'Amour;* Tallandier. 3 50
Cyril Berger : *La Merveilleuse aventure;* Ollendorff. 3 50
Emmanuel Bourcier : *La Rouille ;* E. Cornély. » »
Paul Bourget : *Œuvres complètes, VII;* Plon. 7 50
Chirvanzadê : *La Possédée,* trad. de l'arménien par A. Tchobanian ; Leroux. » »
T. Combe : *Enfant de commune ;* Perrin. 3 50
J. Constant : *Le Triomphe des Suffragettes ;* Lib. Universelle. 2 50
Capitaine Danrit : *L'Alerte ;* Flammarion. » »
Lucien-Alphonse Daudet : *Lettres avant la lettre ;* Publ. littér. et pol. 2 »
F. Decourt : *La Famille Kerdalec ;* Vuibert. » »
Ch. Dornier : *Le Val d'Amour ;* Nouv. libr. nation. 3 50
Charles Geniaux : *Petit Poète et Grand Roi ;* Hachette. 3 »
Goron : *Policiers et Rastas ;* Flammarion. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Le Crime de Potru, soldat ;* Fayard. » 95
Fergus Hume : *L'Œil de Jade,* trad. de A. de Jassaud : Hachette. 1 »
Georges de Lys : *Ceux qui partent ;* Lethielleux. 1 »
Emile Nolly : *La Barque annamite ;* Fasquelle. 3 50
M.-C. Poinsot : *La Joie des Yeux ;* Figuière. 3 50
Henry Sienkiewicz : *Quo Vadis?* trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz ; Lafitte. » 95
Marc Twain : *Le Legs de 30.000 dollars et autres contes,* trad. de Michel Epuy ; « Mercure de France ». 3 50
Une Circassienne et V. Barrucand : *Adilé, sultane ;* Fasquelle. 3 50

Sciences

Dr A. Moeller : *Le Radium, ses applications thérapeutiques ;* Bruxelles, Lamertin. » »

Sociologie

P. Adam : *Contre l'Aigle ;* Falque. 3 50
Pierre Albin : *Les Grands Traités politiques ;* Alcan. 10 »
A. Boissard : *Contrat de Travail et Salariat ;* Bloud. 3 50
C.-O. Bunge : *Le Droit, c'est la Force ;* Schleicher fr. 2 »
Léon Daudet : *Une Campagne d'action française ;* Nouv. lib. Nat. 3 50
Capitaine P. Félix : *Deux Cas de conscience ;* chez l'auteur, au camp de Sathonay. 1 50
Urbain Gohier : *Les Bêtes ;* Messein. 1 50

Théâtre

L. Guilhot : *Le Naufrage ;* Messein. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une amélioration du *Mercure de France.* — Une lettre de M. Paul Léautaud. — L'affaire Germain Nouveau : une lettre de M. M. Saint-Chamarand. — Tolstoy, M. Romain Rolland et Mme Wanda Landowska. — Prix littéraires. — La légende de Cassia et de la pomme d'or. — Poèmes sans R. — *La Nonne amoureuse.* —

— Au Cercle International des Arts. — Exposition Tristan Klingsor. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une amélioration du « Mercure de France ». — Nos anciens abonnés et ceux de nos lecteurs qui nous suivent depuis longtemps savent qu'au fur et à mesure de l'augmentation de notre tirage nous avons appliqué nos ressources à l'amélioration de la revue. Nous avons le plaisir de leur annoncer une amélioration nouvelle. Désirant que le *Mercure de France* répondît de façon précise à ce que signifie le mot « revue », nous avons, en 1896, créé la « Revue du mois », qui est devenue en 1905, lors de la modification de notre périodicité, « Revue de la Quinzaine ». L'intérêt et l'utilité de cette partie documentaire si nombreuse, où s'inscrivent tous les faits notables qui se produisent en France et à l'étranger, sont universellement reconnus ; et elle est d'autant plus appréciée qu'elle est sans équivalent dans aucun périodique au monde et qu'à l'aide des tables on y trouve instantanément tout ce qu'on cherche. Mais elle occupe beaucoup de place, trop de place pour l'équilibre des livraisons. Cet inconvénient ne nous avait point échappé en 1905, et nous nous étions promis de le supprimer dès que possible. Voici l'heure : à partir du 1er janvier, nous ajouterons deux feuilles, et chacun des fascicules paraîtra sur 224 pages, *sans augmentation de prix* (ce qui a quelque importance, le *Mercure de France* étant déjà celle des revues françaises qui coûtait le moins cher).

§

Une lettre de M. Paul Léautaud.

Paris, le 3 décembre 1910.

Mon cher Directeur,

Les propos à côté que tient M. Louis Thomas ne tromperont personne. Il ne m'a nullement cité, c'est-à dire indiqué comme auteur, comme référence. Les faits que je lui ai reprochés demeurent.

Il veut bien, après cela, prendre prétexte des petites choses que j'ai écrites pour parler de ma moralité, curieuse selon lui. L'honnête homme ! La liberté d'esprit, bien anodine, à mon avis, que j'ai montrée dans les pages qu'il rappelle, l'a choqué, paraît-il. La liberté qu'il prend avec le bien des autres le choque évidemment moins. Mais quand j'aurais tué père et mère — quel beau chapitre pour mes souvenirs ! — en quoi cela pourrait-il lui servir d'excuse ?

A vous,

PAUL LÉAUTAUD.

P. S. — Mon ami André Rouveyre me remet l'épigramme suivante, qui amusera certainement nos lecteurs, comme la morale de l'histoire.

Paul prétend qu'il se doit fâcher
Parce que Louis osa lui dérober
Des anecdotes qu'il conta
Et même l'esprit qu'il y mit.
On dit que l'autre prétendra
Que certes le volé c'est lui.

ANDRÉ ROUVEYRE.

§

L'affaire Germain Nouveau : une lettre de M. M. Saint-Chamarand.

Décembre 1910.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Monsieur le Directeur,

J'ai pris connaissance, un peu tardivement, de l'article paru dans votre revue de quinzaine concernant l'œuvre d'Humilis et la propagande que ma sœur Mlle Gignoux Saint-Chamarand, et moi-même, nous avons faite, dans notre revue *la Poétique*, pour faire connaître cette œuvre admirable. Nous voyons que la campagne que nous avons faite, avec notre ami de Larmandie, porte aujourd'hui ses fruits et a fait surgir une foule de défenseurs, de thuriféraires et d'admirateurs inattendus de la dernière heure. J'en suis bien aise.

Ceux-ci après avoir souri naguères, ricané parfois de notre trop confiante admiration pour le poète, sont pris tout à coup d'un amour inextinguible pour son œuvre, et nous adjurent de nous en remettre à leur impudent contrôle.

Veulent-ils, ces protagonistes de la dernière heure, me restituer les ommes que j'ai dû débourser pour les leur faire trouver beaux, les vers d'Humilis, pour les éditer et pour les propager?

Veulent-ils compter avec moi les dons ou les aumônes que j'ai soi-disant reçus pour l'œuvre ou pour le poète? Veulent-ils me nommer un seul donateur! Pas un seul don, pas une seule aumône, pas un seul versement ne m'ont été faits ni pour Humilis, ni pour l'édition de son œuvre.

J'ai édité et publié les Poèmes d'Humilis à mes frais et à mes risques et périls, et je dois vous dire que la vente du volume ne m'a même pas encore récupéré de mes frais.

Il est des moments où l'on aimerait à répondre par le dédain et par le silence à des attaques aussi stériles ; mais certains énergumènes, termites ordinaires de la destruction, ne comprennent ni ce silence ni ce dédain.

Et c'est le signe de leur faiblesse ; ils prennent toujours le silence pour un aveu. Le besoin de scandale les démange comme une infirmité de leur organisme ; et ils ne rendent jamais hommage à la vérité, même si on la leur montre de la façon la plus éclatante.

C'est peut-être pour ces raisons mêmes, monsieur le Directeur, que j'aurais pu penser un moment me taire ; mais comme vous m'avez fait l'honneur de me demander vous-même une réponse, j'ai voulu vous témoigner, en raison de l'intérêt que vous portez au poète Humilis, que je rompais favorablement le silence pour vous et votre très excellente revue.

Et je répète à titre de conclusion : je n'ai jamais reçu du Comité Humilis ni d'aucun de ses membres aucune aide ni contribution pécuniaires, pas plus sous la forme de don pour l'œuvre que d'aumône pour le poète. J'invite, d'autre part, le Comité Humilis à bien vouloir se réunir, le plus promptement possible, pour dissiper et anéantir, de sa juste autorité, les dernières insinuations perfides.

Enfin vous apprendrez, sans doute, et toujours par la voie du Comité, que les intérêts et les glorieux vers du poète, immortel malgré lui et immortalisé par *la Poétique*, sont entre les mains d'une commission,

anciennement désignée, à notre demande, par le comité, commission qui sauvegarde et sauvegardera toujours l'œuvre et les intérêts d'Humilis.

Je vous prie de recevoir, monsieur le Directeur, l'expression de mes très dévoués et confraternels sentiments.

M. SAINT-CHAMARAND.

M. Saint-Chamarand nous fait remarquer qu'il n'y a pas dans son entourage de Mlle Aysaguer Gignoux, mais Mlle M. E. Gignoux Saint-Chamarand, sa sœur, co-directrice, avec lui de la revue *la Poétique*. Nous lui exprimons tous nos regrets pour cette inexactitude.

§

Tolstoy, M. Romain Rolland et Mme Wanda Landowska.

Paris, 8 décembre.

Cher Monsieur Vallette,

Je viens de lire le dernier livre de M. Romain Rolland, *les Amies*, et j'y trouve le passage suivant :

« Christophe avait écrit à Tolstoy, il lui avait envoyé ses *lieder*... Tolstoy s'était fait jouer la musique de Christophe; et elle l'avait irrité : il n'y comprenait rien... En revanche il s'engouait de petits maîtres mignons, des musiques de clavecin qui charmaient le Roi-Perruque. »

Qu'il me soit permis de demander à M. Romain Rolland pourquoi les Bach, les Haendel, les Frescobaldi, les Byrd que j'avais joués tant de fois à Tolstoy seraient de petits maîtres mignards! Il est vrai que Tolstoy aimait beaucoup les vieilles danses françaises dans le goût populaire d'un Francisque ou d'un Bésard, mais elles n'ont rien de mignard et n'ont jamais charmé le Roi-Perruque. Et même les pièces de Ramean ou de Couperin, que Bach admirait tant, en quoi sont-elles tellement inférieures aux *lieder* de Jean-Christophe, ce pseudonyme cachât-il M. Dupin ou Richard Strauss lui-même?

— Vous voyez, nous disait souvent Tolstoy, ces pièces anciennes malgré leur allure aristocratique, principalement chez les Français, sont beaucoup plus proches de l'âme populaire, que certaine musique moderne prétendue démocratique et qui n'est qu'un art bourgeois compréhensible seulement à une petite coterie, à un petit clan de professionnels, derrière lesquels se traînent bêtement les snobs.

Un soir, une petite discussion éclata à ce sujet à table, la comtesse ayant manifesté quelque scepticisme à l'égard de cette opinion. « Faites entrer les domestiques et les paysans (ils remplissaient l'antichambre et l'escalier pendant qu'on faisait de la musique) et vous verrez qu'ils ont tout compris à ces danses anciennes au rythme franc ou à ces pièces tendres qui reflètent les mêmes sentiments que leurs chansons populaires. »

Un frisson passa sur les assistants ; nous craignions tous, y compris la comtesse une désillusion pour ce vieillard adorable à la foi juvénile. Heureusement pour nous, la discussion continua et l'expérience n'eut pas lieu.

J'ai été invitée, il y a deux ans, à passer à Jasnaïa les fêtes de Noël et du jour de l'An. Le prince Tchertkoff venait de fonder une colonie tolstoïenne dans l'ancien domaine de la jeune comtesse Alexandra, et Tolstoy me demanda d'aller jouer pour ses disciples. J'acceptai avec joie. Mais je

n'étais pas sans quelque appréhension et je dormis assez mal la nuit.

— Vous verrez, me dit-il le lendemain au déjeuner, vous verrez le plaisir que vous allez leur faire et comme ils vous comprendront bien... Mais vous n'avez pas l'air bien rassurée.

Je ne voulais et ne pouvais rien cacher devant lui, et je lui fis part de mes inquiétudes.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, lui dis-je, mais je crains une désillusion pour vous.

— Me croyez-vous encore si jeune! dit-il en éclatant de son rire large et généreux, ne craignez rien, vous verrez...

Nous partîmes, lui à cheval, nous en traîneaux. Il faisait un froid d'une trentaine de degrés. L'accueil ne fut pas aussi enthousiaste que je m'y attendais. Les jeunes gens étaient visiblement intimidés par ma présence et celle de mon mari. Je leur jouai une série de danses populaires et Tolstoy leur expliquait ce qu'étaient les kermesses d'autrefois. L'atmosphère s'échauffait peu à peu, les jeunes gens visiblement contents applaudissaient comme un régiment. Après chaque pièce, Tolstoy cueillait leurs expressions et me les apportait toutes chaudes, toutes brûlantes et il fut au suprême de la joie quand, après *le Rossignol en amour*, de Couperin, un jeune homme trouva que cela ressemblait à une chanson populaire russe. Il y avait dans le groupe plusieurs jeunes paysans qui chantaient fort bien, et la princesse Tchertkoff, qui a publié plusieurs recueils de chants populaires, nous en fit connaître quelques-uns. Nous partîmes très tard, accompagnés longtemps par des cris de cordialité et de joie. Tolstoy était radieux, il était tout heureux d'avoir procuré quelque distraction à sa pépinière, d'où devait sortir tout un monde nouveau, fait de bonté et de fraternité.

Voilà de quelles mignardises s'engouait le Roi-Perruque de Jasnaïa-Poliana! M. Romain Rolland, que je sais admirateur, et même en quelque sorte l'obligé de Tolstoy, aurait bien pu couper les ailes à la guêpe qui, s'échappant de sa plume, allait piquer le corps meurtri de ce vieux Bouddha. Qu'on ne me dise pas que Tolstoy était trop grand pour se formaliser d'une telle piqûre. Je l'ai assez connu pour savoir que, s'il faisait relativement peu de cas de ce qu'on disait de lui dans les journaux, il était très sensible à ce que pensaient de lui les écrivains honnêtes de l'envergure de M. Romain Rolland. Quant à moi, je prie l'auteur de *Jean-Christophe* de ne pas m'accuser d'une susceptibilité et d'un amour-propre exagérés, mais les termes dont il s'est servi à l'égard des œuvres que j'interprète ne sont pas si blessants qu'exaspérants. Et en voici les raisons. La musique ancienne est encore traitée à peu près partout avec dédain, elle est surtout très peu connue. Or, la plupart des journalistes musicaux ont facilité leur tâche en divisant les compositeurs anciens en deux groupes : d'un côté Bach et Haendel, de l'autre tous les grands et petits maîtres du passé, pêle-mêle comme dans une boîte à couture. Et que je joue une pièce de la Renaissance, une fantaisie de Bacfart, une toccata de Frohberger ou un morceau de virginaliste anglais, je suis sûre de trouver le lendemain sous la plume de quelque critique d'avoir bien ou mal exécuté « une petite mignardise », une « pièce à perruque », et en Allemagne, où le moindre *lied* d'une mièverie érotique

est traité de *kolossal*, toutes les pièces du passé, sans distinction de siècle, sont taxées de *Kleinkunst* et de *rococo*. Cela finit par vous lasser.

Je n'ai jamais répondu à un journaliste. Ces pauvres gens ont toutes les excuses pour eux : le manque de temps pour se renseigner, la hâte pour confectionner le petit papier et surtout et avant tout cette belle ignorance qui ne doute de rien. Mais M. Romain Rolland n'a droit à aucune de ces indulgences. Et puis l'injure d'un journal ne dure qu'un jour et est souvent le même soir négligemment chiffonnée, Les *Jean-Christophe* resteront. Que M. Romain Rolland veuille bien me dire à quel titre et pour quelles raisons il m'a éclaboussée de son dédain au point de reprocher à Tolstoy ce qui fait l'honneur de ma vie, c'est-à-dire de m'avoir accordé quelque attention ou quelque intérêt ?

WANDA LANDOWSKA.

§

Prix littéraires.

La Vie Heureuse : prix de 5.000 francs attribué à Mme Marguerite Audoux pour son roman *Marie-Claire*.

On connaît l'histoire merveilleuse de Mme Marguerite Audoux. Elle a l'air d'une légende et elle est la vérité même. Mme Marguerite Audoux, en sa jeunesse, gardait les moutons dans une ferme de la Sologne, mais elle lisait déjà tout ce qui lui tombait sous la main. Elle vint à Paris et se fit petite couturière, tantôt faisant des journées bourgeoises pour gagner trois francs, tantôt travaillant chez elle dans une modeste chambre. Sa journée terminée, elle s'amusait à écrire des histoires. Un jour, elle fit connaissance, dans une crèmerie, de Charles-Louis Philippe et de ses amis ; elle se hasarda à montrer ses essais. Ceux-ci provoquèrent chez les jeunes hommes de lettres des sentiments de vive admiration. Un jour, un médecin consulté à l'Hôtel-Dieu interdit à Mme Marguerite Audoux de coudre sous peine de devenir aveugle ; à cette époque elle avait écrit *Marie-Claire*. M. Francis Jourdain, qui était un ami de Charles-Louis Philippe, porta le manuscrit à Octave Mirbeau, qui s'enthousiasma et fit une préface quand le livre parut chez Fasquelle.

Marie-Claire est une œuvre pleine de vérité et même d'élégance, que le jury de *la Vie Heureuse* peut s'honorer d'avoir couronnée.

Académie Goncourt : prix de 5.000 francs attribué à M. Louis Pergaud pour son ouvrage *De Goupil à Margot* (*Histoires de Bêtes*).

M. Louis Pergaud est né le 22 janvier 1882, dans le Doubs, près de Besançon. Sa vie est intéressante et, à plus d'un point de vue, curieuse. Il a grandi dans les champs et les bois, qu'il commença de parcourir en chasseur, dès qu'il put tenir un fusil. Son grand-père, son père étaient eux aussi des chasseurs. Mais à observer les bêtes, M. Louis Pergaud perdit le goût de les tuer. L'idée lui vint de raconter des histoires dont les animaux seraient les héros. Ainsi naquit le livre *De Goupil à Margot*. Pour gagner sa vie, il se fit instituteur ; il utilisa ses veillées à lire les vieux chefs-d'œuvre français : la *Chanson de Roland*, les fabliaux, Rabelais, Montaigne. Il fit aussi quelques vers qu'il envoya d'abord à des revues littéraires de province, notamment au *Beffroi*, qui était encore à ce moment une revue provinciale.

Le Beffroi lui édita même deux petits volumes de poèmes *l'Aube* et *l'Herbe d'Avril*.

Un jour il quitta ses champs, ses bois, et son école de village, pour venir à Paris. Il y connut, comme beaucoup d'autres, des moments difficiles. Un emploi modeste à la Compagnie des Eaux l'aida à vivre. Il rencontra d'autres jeunes écrivains, Michel Puy, Charles Callet, Léon Deubel ; ils fondèrent ensemble une revue très vivante : *l'Ile sonnante*. Cependant, M. Louis Pergaud s'ennuyait à Paris ; il aurait voulu pouvoir retourner au moins quelques mois, chaque année, dans son pays, où il sentait bien qu'était la source de son inspiration littéraire. Mais, outre que son traitement à la Compagnie des Eaux était modique, il ne pouvait obtenir de son administration de longs congés. Il demanda à rentrer dans l'enseignement, et fut nommé instituteur à Maisons-Alfort. Au moins, pensait-il, il aurait là l'illusion de la campagne et puis il y a, à Maisons Alfort, une école vétérinaire, et un hôpital pour animaux. Les pauvres bêtes qu'il y vit lui firent regretter davantage encore leurs frères vigoureux et farouches du Jura. Il jouissait, du moins dans cette nouvelle situation, de deux mois de congé, qui lui permettaient d'aller observer la faune des champs et des forêts. Chaque jour, quand il avait fini d'apprendre à lire et à écrire à ses soixante-quinze élèves de Maisons-Alfort, M. Louis Pergaud, revenu à Paris, écrivait les histoires de bêtes qui formèrent le volume qui s'appelle *De Goupil à Margot*.

Telle est l'histoire de M. Louis Pergaud, qui a quitté son poste d'instituteur, et vient d'obtenir, après un concours, un emploi à la Préfecture de la Seine.

C'est M. Lucien Descaves qui soutint à l'Académie Goncourt le livre de M. Louis Pergaud. Il lui sembla que c'était l'occasion pour cette Académie d'encourager une vocation littéraire intéressante, de mettre en lumière un talent qui risquait sans cela de demeurer longtemps inconnu. On peut dire que ce jeune homme a écrit jusqu'ici par amour, au prix d'efforts douloureux, dont il n'espérait pas être récompensé si tôt.

§

La légende de Cassia et de la pomme d'or. — M. Psichari vient de publier dans l'Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Études une étude très intéressante sur une légende byzantine peu connue en France et qui avait été jusqu'ici mal interprétée par les commentateurs.

C'est l'histoire de Cassia et de la pomme d'or.

Euphrosyne, la veuve de l'empereur Michel II, le Bègue, voulant marier son fils Théophile, fit venir de toutes les provinces de l'empire les jeunes filles les plus belles. Lorsqu'elles furent réunies au Palais, l'impératrice remit à son fils une pomme d'or qu'il devait offrir à la fiancée de son choix. Parmi ces jeunes filles, il y en avait une d'une rare beauté, nommée Cassia. Charmé par sa grâce, Théophile se tourna vers elle et lui dit : « C'est par la femme que nous est venu le mal. » Cassia riposta aussitôt : « Mais c'est aussi de la femme que provient le bien. » Sur cette réponse contraire à l'étiquette, Théophile, choqué, offrit la pomme à une autre jeune fille, Théodora. Cassia se consacra au service de Dieu et fonda un couvent.

M. Psichari n'a pas eu de mal à établir qu'il s'agit là d'une pure légende,

par suite des erreurs et invraisemblances accumulées dans un récit postérieur — sous sa première forme — de plus d'un siècle à l'époque où vécut Théophile.

Mais le plus curieux, c'est que cette légende se rattache à la fameuse querelle des iconoclastes et iconolâtres et qu'elle semble l'œuvre de ces derniers. La femme d'où vient le mal, c'est Ève, celle d'où vient le bien, c'est Marie, que les iconoclastes avaient en aversion.

Et voilà une intéressante contribution au folk-lore de l'époque byzantine, si pauvre, en général, en jolies légendes de cette nature.

§

Poèmes sans R. — On se rappelle ces articles de journaux où l'auteur s'interdisait radicalement l'emploi de *que*, relatif ou conjonction. Ce n'était qu'une gageure. En Allemagne, pays de méthode et de discipline, il a existé un genre de poème qui prétendait « relever l'harmonie de la langue » en supprimant l'emploi de la lettre R. La tentative avait au moins le mérite de la difficulté, car on a calculé qu'en allemand on rencontre un R à tous les deux mots.

Un des premiers, Brockes, de Hambourg, au XVIIIe siècle, évita l'R tout au long d'une pièce de vers afin de mieux dépeindre le calme d'un beau jour, mais pour le reprendre ensuite et le faire rouler de plus en plus fréquent dans la description de l'orage qui survenait. Gottlieb Wilhelm Burmann, un original comme homme et comme poète, excellent pianiste malgré sa main gauche estropiée pour laquelle il avait trouvé des doigts spéciaux, fit paraître, en 1788, des poèmes sans la lettre R ; la critique les abîma, mais le public leur réserva le meilleur accueil et pour prouver la « flexibilité de la langue allemande » l'auteur publia une série de récits où il omettait successivement telle ou telle lettre. Puis, à Leipzig, en 1813, le Dr Franz Rittler écrit tout un roman, *les Jumeaux* (Zwillingen) sans R, et il s'était compliqué la tâche par le choix de soixante mots rares à placer dans son texte ; la même année, il arrivait à terminer un second roman : *Lisette et Wilhelm*, dans les mêmes conditions. Il eut un imitateur direct en la personne de Leo Kolbe, dont le récit : *Point d'amour sans peines*, date de 1816. Enfin, en 1883, un M. Paul von Schœnthan s'amusait encore à vaincre la difficulté de semblables exercices lipogrammatiques : l'héroïne d'un de ses livres s'appelle Barbara ; ce nom rude et plebéien lui fait prendre en haine la lettre R et elle promet sa main à celui-là seul qui saura dire un conte sans l'employer ; d'où le récit. M. de Schœnthan en a donné quelques autres dans un almanach d'enfants. Et, depuis, le genre est tombé en désuétude. Il est vrai que les artistes de nos jours, poètes, peintres et musiciens, ne manquent pas de petits jeux analogues qui les distraient aussi bien.

§

La « Nonne amoureuse ». — Dans ses *Légendes, Chansons, Jeux, Coutumes et Croyances de la Haute-Savoie*, M. van Gennep donne une chanson : *la Nonne amoureuse* (*Mercure de France*, 1er septembre 1910), dont M. Victor Barrucand a recueilli en Poitou la version que voici :

LA JEUNE SŒUR

(Chanson du Poitou)

Lasse, la belle sans amant
Se languit depuis quelque temps;
Son galant est allé en Flandre
Rejoindre son joli régiment :
Elle est fill' mais c'est pour attendre
Le r'tour de son fidèle amant.

Au bout de six mois tout au plus,
En congé il est revenu,
Droit au pays. Va chez son père
En lui présentant le salut :
Où donc est-elle, ma mie, ma chère
Celle pour qui je suis venu ?

— Ta bonne amie, ah ! cher enfant,
Elle est entrée dans un couvent,
Dans un couvent des orphelines
Où l'on ne parle pas souvent :
C'est là qu'elle a fait sa demeure,
Et Jésus sera son amant.

Lors le galant triste et rêvant
S'en est allé vers le couvent.
Toc, toc, à la porte pieuse,
Il demande à être écouté
Par la plus jeun' des religieuses
Qu'est entrée en communauté.

— N'y a personne à qui parler,
Lui dit l'abbesse de Naintré.
Cessez vos plaintes et vos larmes,
Ici il ne faut plus d'amants,
Et le monde n'a plus de charmes
Pour celle qui rentre au couvent.

— C'est-il la porte du caveau
Où l'on descend en blanc manteau ?
Las ! madam', c'est pas que j'la veuille.
C'est que j'veux savoir son vouloir :
Devant que d'en garder le deuil
Fait's-moi la grâce de la voir.

Elles l'ont vu si fort en pleurs
Qu'elles ont fait venir la sœur.
La pauvrette arriv' tout émue,
Pleurant des yeux, saignant du cœur :
« Cher amant, si je suis ret'nue,
C'est vous le seul qu'en ét's l'auteur. »

Mais le galant sait rester froid :
« Mignonn', mettez à votre doigt
Cet anneau d'or, je vous le donne
Et je vous marque de ma foi :
Jamais plus n'en porterai d'autre :
Mignonn', souvenez-vous de moi. »

Lui eut pas donné l'anneau d'or,
Le jeune amant est tombé mort,
Oh ! quell' tristess' pour sa maîtresse.
Mon Dieu ! qu'ell' doit pleurer son sort :
« Je l'ai bien connu', ta tendresse
Doux cher amant, après ta mort. »

— Qu'on allume quatre flambeaux
Et pour lui qu'on prie à bas mots.
Laissez l'enfant pour qu'elle pleure !
Et les nonnes s'en vont en chœur...
— Ah ! l'jeune amant ! mais tout à l'heure
Il a-t-enl'vé la jeune sœur...

§

Au Cercle International des arts (97, boulevard Raspail), M. Emile Bernard a commencé une série de conférences sur l'Art. Commencées le 9 décembre, ces conférences ont lieu tous les vendredis.

§

Exposition Tristan Klingsor. — M. Tristan Klingsor expose actuellement ses peintures à la galerie « A l'Amateur », 43, rue Lafayette. On voit également à cette exposition, qui fermera le 5 janvier, des paysages de Louis Le Bail et des dessins de Charles Milcendeau.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE LEGS DE 30.000 DOLLARS ET AUTRES CONTES, par Mark Twain. Traduits et précédés d'une étude sur l'auteur par Michel Epuy. Vol. in-18, 3 fr. 50.

CHANSONS CAPTIVES, poèmes, par Henry Spiess. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Comédie-Française. *Bérénice.* — Le doyen [M. Mounet-Sully] étant indisposé, Mme Bartet a joué *Bérénice.* — *Le Nouveau Siècle*, 27 novembre.

L'archevêque a estimé que la culture religieuse des jeunes enfants ne leur permettait pas de renouveler souvent un acte aussi important que celui de la première communion. — *Excelsior*, 25 novembre.

La Damnation de Faust ne sera plus jouée qu'une fois, demain soir, à l'Opéra. On sait quelle admirable interprétation la direction de l'Opéra a assurée à l'œuvre de Wagner. — *Figaro*, 4 décembre.

Ce prix [le prix Bordin] sera décerné au meilleur ouvrage sur la musique ou publié dans les cinq dernières années. Le sujet de ce prix, qui sera décerné en 1912, est *Histoire de la sculpture sous les ducs de Bourgogne.*— *Journal Officiel*, 9 novembre.

Coquilles.

On est plus pratique maintenant, depuis surtout que les costumes de nos voisins d'Outre-Manche ont tendance à s'implanter partout... On écrit à la hâte..» Deux mots, une date, un prénom ou deux initiatives comme signature. — *Revue illustrée de la Carte postale*, 25 octobre.

Le choix du sujet (une trompe de girafe dans un bois), les matières ayant servi à son exécution, prouvent que M. Chanler a l'horreur du banal. — *Le Monde illustré*, 22 octobre.

En 1901, le terme fixé par le décret de 1902 vint à expirer. — Bruxelles *l'Echo de la Bourse*, 30 août.

Il y a une cinquantaine de blessés, dont un brièvement. — *L'Express*, 15 août.

A la clarté de cette aurore s'épanouissent définitivement les ténèbres. — *La Belgique artistique et littéraire*, octobre.

En 1909, le *Mercure de France* accueillit quelques-unes de ses histoires de bêtes, puis les évita. — *L'Opinion*, 10 décembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1910)

—

LXXXIV — N° 307 — 1er AVRIL

LXXXIV — N° 308 — 16 AVRIL

LXXXV — No 309 — 1er MAI

LXXXV — No 310 — 16 MAI

LXXXVI — N° 315 — 1er AOUT

LXXXVI — N° 316 — 16 AOUT

LXXXVII N° 317 — 1er SEPTEMBRE

LXXXVII N° 318 — 16 SEPTEMBRE

LXXXVIII N° 321 — 1er NOVEMBRE

LXXXVIII N° 322 — 16 NOVEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(1910)

—

(1) Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les Lettres Q. R. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine.*

REVUE DE LA QUINZAINE
TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

[L]*es annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

[VEN]TE sur baisse de mise à prix, au Palais, 28 décembre, à 2 heures, en quatre lots :

[P]ROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT A SAINT-[JEA]N-LE-THOMAS (Manche), dite « Le Gaudin », d'une contenance [d'envi]ron 165 ares [ce]ntiares ; et UNE PIÈCE DE TERRE au lieu [dit «] La Saussaye », d'une contenance d'environ [... cen]tiares. **Mise à prix : 40.000** francs ;

[P]ROPRIÉTÉ A St-JEAN-LE-THO-[MAS], comprenant maison à destination d'auberge, [...] d'une contenance d'environ 8 ares.

Mise à prix : 12.000 fr.

[T]ERRAIN à St-Jean-le-Thomas, lieu dit « **Les Halliers** », d'une contenance d'en[viron] 5 ares 30 centiares. **M. à prix** : **200** francs. [S'ad]resser à Mes GOIRAND, 16, place Vendôme et VER[...], avoués.

Fonds de marchand d' **ANTIQUITÉS** 58, r. de Chateaudun à adj. ét. Me ARON, not. 28, av. Opéra, 15 déc., 3 heures. **Mise à prix** (pt ét. baissée) : **10.000** fr. S'adresser not. et Me PRUVOST, syndic, 5, r. Anc.-Comédie.

MAISON d'angle R. PAUL-ALBERT, 1 ; (anc. r. Ste-Marie) et r. Muller (18e) Cce : 267 m. 94. Rev. br. 9.000 fr. **M. à pr. : 80,000** fr. Adj. 1 ench. Ch. not. 20 déc. ; Me COTTENET, not., 25, boul. Bonne-Nouvelle.

Rue de CLICHY, 46, ang. **r. Moncey**, Cce 243 m. Rev. br. : 21.594 fr. **M. à pr. : 180.000** fr. Adj. s. 1. ench. ch. not. 6 déc. 1910. S'adr. Me THÉRET, not. 34, boul. Saint-Denis.

BAS-MEUDON Grande Propr. route Nationale et rue des Buttes. 3 lots. 1° 4381 m. 50 dont 784, Bords Seine ; 2° 1.220 m. avec entrée de Carrières pouv. servir caves ; 3° 1223 m. 80. **Mise à pr. : 90.000** fr. ; **18.000** fr. ; **12.000** fr., adj. ch. not., 20 déc. S'ad. Mes FAROUX et THÉRET, 24, boul. Saint-Denis.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché pourrait sans doute être meilleure. Elle n'est cependant trop mauvaise. A part les chemins de fer qui ont subi une dépression notable, la plu des valeurs sont en légère hausse sur la dernière quinzaine.

Le 3 o/o français passe à 97,70, l'Extérieure espagnole à 94,75. Par contre, les F russes fléchissent un peu. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 97,60, le 4 o/o 19 96,20, le 4 1/2 o/o 1909 à 103,30, le 5 o/o 1906 à 104,50.

Les récentes grèves et faits de sabotage continuent à peser sur les actions de che de fer. Le Lyon recule à 1.190, l'Est à 870, le Nord à 1.590, l'Orléans à 1.283, le à 1.100.

On constate la grande fermeté des établissements financiers : le Crédit Foncier s crit à 830, le Crédit Lyonnais à 1.440, le Comptoir d'Escompte à 924, la Société G rale à 737, le Banque de Paris et des Pays-Bas à 1849, le Crédit Mobilier à 717.

L'emprunt Bolivien émis par cette dernière banque a obtenu le succès prévu, ainsi l'Emprunt extérieur 4 1/2 o/o de la *Province de Buenos-Ayres* émis le 3 décembre la Banque de Paris et des Pays-Bas et par la maison Bénard et Jarislowsky, de m encore l'Emprunt de 86 millions 1/2 émis le 6 décembre par la *Brazil Railway C pany.*

Il y a d'ailleurs, dans ce courant de Décembre, réalisation d'une série d'affaires 17, la Caisse Commerciale et Industrielle de Paris et la Société Centrale des Banque Province offriront au public 100.000 obligations foncières de 500 fr. rapportant 5 du *Crédit Foncier mutuel El Hogar Argentino*. Ces 50 millions d'obligations ont co garantie les 81.940.000 fr. de prêts hypothécaires déjà réalisés par l'El Hogar Argent

De son côté, le Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie met actuellement en sousc tion jusqu'au 20 décembre, au bénéfice de la *Compagnie des Chemins de fer du du Brésil*, 25.000 obligations première hypothèque de 20 liv. st. ou 500 fr. chac rapportant 25 fr. par an nets de tous impôts actuels français ou étrangers.

Le prix d'émission est fixé à 455 francs par obligation de 500 francs, payables : francs en souscrivant et 355 francs du 4 au 8 janvier 1911.

Au prix d'émission, ces obligations rapportent 5 1/2 o/o l'an, sans tenir compt la prime de remboursement.

Le montant de cette émission est destiné à solder le prix d'acquisition des concessi monopoles, usines, lignes, matériel, terrains, etc., pour le transport de l'énergie éle que appliquée à la traction, à l'industrie et à l'éclairage dans l'Etat du Parana (Bré ainsi qu'à faire face à divers travaux dont la Compagnie a pris la charge pour le dé loppement de ces entreprises.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO
France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.